20¢

Revue Populaire

PER
R-334
En 2

MONTRÉAL, MAI 1954

Notre roman d'amour:

Un seul amour

par RUBY M. AYRES



INTERNATIONAL HARVESTER

présente les plus beaux réfrigérateurs et congélateurs du monde

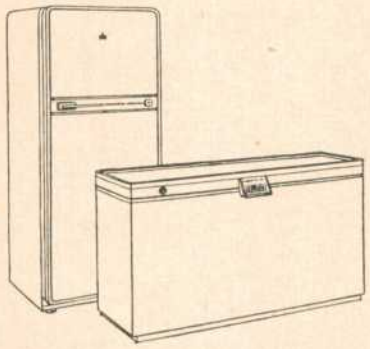
Nouveaux! embellis!





On n'a jamais présenté un réfrigérateur *aussi agréable à voir!*

Sa nouvelle ligne, toute simple embellira votre cuisine. Vous n'en trouverez pas de semblable—nulle part! C'est le réfrigérateur que vous *devez voir!* 7 modèles entièrement nouveaux.



Le congélateur domestique le plus élégant et le plus commode que l'on ait jamais vu! Le couvercle des 4 modèles horizontaux peut être recouvert d'un matériau à comptoir et servir de surface de travail. Les 3 modèles horizontaux ont la même ligne que les réfrigérateurs.



Nouveaux! agrandis!

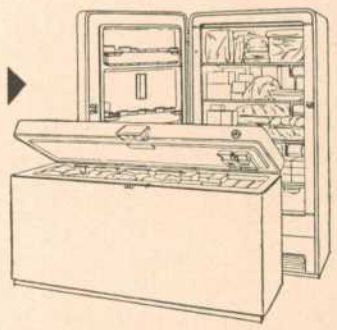
Plus d'espace d'entreposage que dans tout autre réfrigérateur de même format! Un réfrigérateur *conçu spécialement* pour contenir les grandes bouteilles et les plats encombrants.

Conçu de manière à contenir une *plus grande variété* d'aliments, et de manière à mettre tout à la portée de la main!

Jamais auparavant une porte aussi parfaite!



Porte rigide à entretoise en X-*construction exclusive en acier soudé* l'empêchant de s'affaisser ou de se déformer. Des essais ont prouvé que la porte est toujours parfaitement étanche après 20 ans d'usage.



Toujours le meilleur congélateur du monde. Les 7 modèles sont soigneusement étudiés—ils contiennent le maximum d'aliments pour un encombrement minimum. Ils vous assurent une alimentation plus hygiénique—une vie meilleure.



La porte du réfrigérateur ou du congélateur vertical peut être laissée toute blanche ou décorée selon les motifs de la cuisine. Le couvercle des congélateurs horizontaux peut être recouvert d'un matériau de comptoir et servir de table de travail.



Passez voir la série complète des appareils de réfrigération IH dès aujourd'hui, vous la trouverez chez le marchand autorisé IH.

INTERNATIONAL HARVESTER

International Harvester

INTERNATIONAL HARVESTER COMPANY OF CANADA, LIMITED, HAMILTON, ONT.

Salle à manger luxueuse
à la portée de votre bourse

style moderne
Homewood



Mobilier de salle à manger Junior (No 4016) Spécialement conçu pour les petits intérieurs. Le mobilier complet comprend buffet, vaisselier, table extensible et chaises confortables avec dossiers recourbés et sièges capitonnés.

Ce mobilier de salle à manger HOMEWOOD, modèle de grande distinction à prix modique, donnera du prestige et du charme à votre foyer. Chaque meuble aux lignes élégantes et à construction soignée, fabriqué des meilleurs bois et placages, fera l'admiration et l'envie de vos invités.

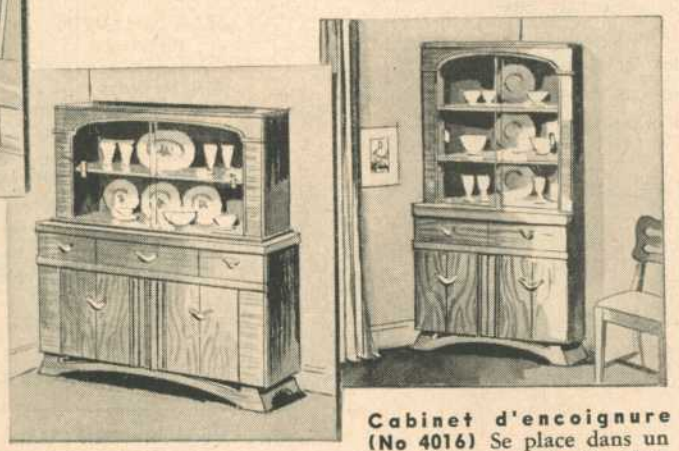
Le mobilier de salle à manger HOMEWOOD (No 2875) est offert en acajou (tel qu'illustré), ou en chêne fauve, et son fini luisant ne se ternira pas au cours des années. Les sièges et les dos des chaises capitonnés et les poignées de cuivre rehaussent la beauté de cet élégant nouveau mobilier. Voyez-le chez votre marchand de meubles et faites la comparaison ! Vous choisirez certainement le HOMEWOOD moderne pour votre salle à manger.

Les meubles assortis varient selon vos goûts et vos exigences



Table extensible Jumbo (No 4016) Extrêmement pratique. Tient peu de place. Mesure 40″ sur 24″ fermée. Mesure 40″ sur 96″ avec les six rallonges.

Cabinet-buffet (No 4016) Spacieux et compact. Long tiroir doublé pour l'argenterie. Le vaisselier a des panneaux de verre coulissants. L'armoire du fond a une tablette.



Cabinet d'encoignure (No 4016) Se place dans un coin libérant ainsi plus d'espace. Deux tablettes fermées aux panneaux de verre, un tiroir et une armoire fermée offrent tout l'espace voulu.

Tous ces meubles sont assortis et interchangeables. En acajou ou chêne fauve.

KNECHTEL Homewood FURNITURE SINCE 1864

5404F

Knechtels Limited
HANOVER ONTARIO

Fabricants du mobilier Homewood *pour chambre à coucher, salle à manger et salon, ainsi que des coffres en cèdre* LANE

LA CONQUÊTE DE LA TUBERCULOSE

IL Y A 50 ans, la tuberculose était la principale cause de décès dans notre pays. Si elle avait continué à tuer des gens à la même allure qu'elle le faisait au début du siècle, plus de 30,000 Canadiens mourraient de la maladie, au cours de la présente année.

Notre lutte pour enrayer la tuberculose, a cependant été couronnée de succès, à tel point que les ravages annuels de la maladie, au Canada, atteignent moins de 2,000 personnes.

En dépit de la chute impressionnante constatée dans la *fréquence de la mortalité*, le nombre des cas de tuberculose n'en reste pas moins considérable. En effet, plus de 35,000 Canadiens souffrent de cette maladie, sans compter que plus de 20,000 d'entre eux sont pris d'une tuberculose contagieuse.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il y a des milliers de ces propagateurs probables de la tuberculose qui *ne sont pas sous les soins d'un médecin*. Ce sont ces derniers cas qui sont la cause qu'un grand nombre, sinon la totalité, de nouvelles victimes sont découvertes, chaque année, dans notre pays. En 1953, on a constaté qu'il y avait plus de 10,000 cas de tuberculose active ou probablement active.

Eh bien, comment diminuer la fréquence de la mortalité par tuberculose, d'une façon encore plus accentuée et comment prévenir l'éclosion de nouveaux cas ? Voici quelques-uns des moyens que les spécialistes recommandent à cette fin:

1. Voyez votre médecin, pour vous faire examiner régulièrement et suivez les conseils qu'il vous donne pour vous maintenir dans le meilleur état de santé possible. *Plus votre santé est parfaite, mieux vous résisterez à la tuberculose.*

2. Si vous constatez quelques-uns des symptômes probables de la tuberculose, par exemple: une toux persistante, une fatigue continue, la perte de poids, des douleurs dans la poitrine, consultez votre médecin sans retard. Au moyen d'une radiographie de votre poitrine, il peut ordinairement savoir si, oui ou non, vos poumons sont pris de tuberculose. *Le dépistage précoce est la route la plus directe au retour à la santé.*

3. Si la tuberculose vous frappe, votre médecin vous recommandera des traitements, probablement dans un hôpital, où les soins les plus à jour pourront vous être donnés. Bien que le repos au lit soit encore une importante méthode de traitement, les médecins ont maintenant à leur disposition de nouvelles armes pour combattre la tuberculose, notamment: les interventions chirurgicales et de nouveaux médicaments antituberculeux. Dans bien des cas, ces traitements ou ces interventions cliniques apportent un soulagement rapide.

Une fois que la maladie a été maîtrisée, vous pouvez habituellement reprendre une vie normale, tout en vous soumettant à des examens périodiques afin de vous assurer que la maladie n'est pas redevenue active.

Si tout le monde observait ces sauvegardes et d'autres précautions recommandées par les services d'hygiène, le nombre des cas de tuberculose pourrait certainement être réduit davantage.

COPYRIGHT CANADA, 1954 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa



Metropolitan Life Insurance Co., Direction Générale au Canada, (Dépt. H. W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 54-Z, intitulée "La tuberculose".

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

LA REVUE Populaire

47e ANNEE No 5 — MONTREAL, MAI 1954

SOMMAIRE

Les sanctuaires de la Vierge à Québec, *par Aimé Plamondon* 7

Ce dont on parle, *par Lucette Robert* ..... 8 - 9

Rendez-vous avec le bonheur 10

Nouvelle:
Une boulette de papier 11

Le Canada au Chili 12

Le Canada en France 13

Leur métier avant de faire du cinéma, *par Marc Leblanc* ..... 14 - 15

NOTRE ROMAN D'AMOUR:

UN SEUL AMOUR
par Ruby M. Ayres ..... 16 - 17

Des fleurs pour votre jardin, *par Marcelle Lepage-Thibaudeau* 18

Modes Simplicity ..... 20 - 56

Mes recettes de cuisine, *par Mme Rose Lacroix* ..... 32 - 33

Les mots croisés 56

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
JEAN CHAUVIN, *Directeur* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Chef du tirage ..... Odilon Riendeau
Secrétaire de la rédaction ..... Simonne Daigneault
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier
Ce dont on parle ..... Mme Lucette Robert
Correspondante à Hollywood .... Mme Louise Gilbert-Sauvage
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Oui, jeune et belle encor, plus belle,
osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient
comme autrefois.

MUSSET



LA LAVANDE ANGLAISE YARDLEY—
le vrai parfum de jeunesse.
Si gai et si rafraîchissant . . .
il est le préféré de personnes
jeunes de coeur.



YARDLEY

le langage de la beauté

Parfums
Aides de Beauté
Fantaisies pour le Bain



"Mais certainement... je polirai les parquets!"

Certainement il polira les parquets, car il n'est plus question de pousser et de tirer péniblement une brosse lourde et disgrâcieuse pour polir les parquets . . . ces jours-là sont à jamais disparus. Aujourd'hui, ce travail n'a rien de laborieux . . . il suffit de guider le polisseur G-E sur les parquets de bois, recouverts de linoléum ou de tuiles et en quelques minutes, les parquets reluiront d'un lustre resplendissant.

FACILE D'EMPLOI

Du fait que les deux brosses pivotent en sens inverse, l'une équilibre la rotation de l'autre ce qui élimine la tendance qu'aurait l'appareil de "s'emballer", trait commun des polisseurs monobrosses.





LÉGER À PORTER

Ne pesant que 16 livres, il est donc léger à porter d'une pièce à l'autre, pourtant ce poids est suffisant pour faire un excellent travail.

BROSSES ET BICHONS À BOUTONS-PRESSION

Les brosses munies d'une tirette sont faciles à enlever, les bichons en laine d'agneau, servant à donner le fini final, s'ajustent sur les brosses par un bouton-pression.



IL PÉNÈTRE DANS LES COINS

En pivotant la base des brosses s'évase légèrement, permettant, ainsi, d'atteindre les coins, de polir près des plinthes, des meubles lourds et des tapis.





Polisseur de parquets
GENERAL ELECTRIC



Voici le sensationnel aspirateur "Swivel-Top" G-E

Cet aspirateur G-E possède le remarquable capuchon "Swivel-Top" qui décrit un cercle parfait . . . vous nettoyez toute une pièce sans déplacer l'appareil une seule fois. Voyez le polisseur et l'aspirateur G-E . . . dès aujourd'hui.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

"POUSSIERE SUR LA VILLE"

Poussière sur la Ville vient d'être accepté, avec enthousiasme, par un grand éditeur américain pour une publication à l'automne. C'est un très beau succès pour André Langevin, pour ses éditeurs, le Cercle du Livre de France, et pour le jury du Prix du Cercle qui lui avait décerné, à une écrasante majorité, en septembre dernier, le Prix du Cercle du Livre de France.

C'est également un encouragement de plus pour ceux qui concourront cette année.

Rappelons que le Prix de $1,000.00, fondé en 1949 par le Cercle du Livre de France, est décerné chaque année en septembre par un jury composé de 9 personnalités du monde des lettres et que les manuscrits seront reçus au bureau du Cercle du Livre de France, 462 est, rue Ste-Catherine, Montréal, jusqu'au 15 mai.

•

DEBACLE SUR LA ROMAINE
par RENE OUVRARD

C'est le drame de trois êtres qui s'aiment et qui cependant sont divisés : trois êtres, trois destins dont l'existence se compénètre. Chacun s'en va, presque malgré lui, vers la fin que lui impose son tempérament. L'un, Demaison, ira vers la puissance ; Lucille, son épouse, vers l'amour quel qu'en soit le prix ; Latour, vers le renoncement dans lequel il trouvera la sérénité.

Débâcle sur la Romaine — aux éditions FIDES, Montréal.

•

VISITES INTERPROVINCIALES

Organisme qui se propose d'améliorer les relations entre les deux grandes races du Canada par des échanges entre les provinces d'Ontario et de Québec. A cette fin, *Visites interprovinciales* se charge de faire les arrangements nécessaires pour qu'une famille de langue française reçoive, généralement pendant les vacances d'été, un jeune garçon ou une jeune fille de langue anglaise, ou vice versa. *Nature des visites :* Recevoir chez soi un visiteur de l'Ontario ; échanger des visites ; séjourner dans un foyer anglo-canadien.

Esprit des visites interprovinciales :

Le mouvement débuta en 1936, par l'initiative de M. J. H. Biggar, professeur au Upper Canada College, qui organisa la visite dans la province de Québec de deux étudiants ontariens. En 1953, 696 personnes ont été accueillies dans l'une et l'autre province. La Société qui possède ses lettres-patentes, a des bureaux à Québec et à Toronto, ainsi que plusieurs représentants dans la province de Québec. Le Conseil des *Visites interprovinciales,* formé de citoyens dévoués au bien public, a pour président général M. Jean Bruchési, sous-secrétaire de la province de Québec, et le Conseil Exécutif est présidé par M. J. M. Stewart, de Toronto. La Société est sous le patronage d'honneur de S. E. le Gouverneur-général du Canada et compte parmi ses patrons : l'honorable Omer Côté, Messieurs Victor Doré, Emile Vaillancourt, le Père S. H. d'Auteuil, Sir Ernest MacMillan, R. A. Laidlaw, R. C. Wallace.

Pour de plus amples renseignements, s.v.p. écrire à : *Visites Interprovinciales,* 46, ave. Ste-Geneviève, Québec, Tél. : 3-6567.

•

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

•

"L'HUILE SUR LE FEU"
d'HERVE BAZIN

L'Huile sur le Feu est l'histoire d'un incendiaire dont les exploits terrorisent une petite ville et, pour le peindre, Hervé Bazin a retrouvé ce génie de la violence, cette connaissance intime de la haine et du mal qui fit de son premier roman, *Vipère au Poing,* le plus éclatant succès de librairie de ces dix dernières années.

Mais, depuis ce livre vengeur, Hervé Bazin a évolué, car *L'Huile sur le Feu* n'est pas un roman noir. Aussi effrayantes que soient certaines scènes, aussi horribles que puissent être les âmes de certains personnages, tout se trouve éclairé, épuré, on pourrait presque dire innocenté, parce qu'Hervé Bazin a voulu que cette terrible histoire soit racontée par une très jeune fille.

C'est par les yeux de la sauvage et tendre Céline que nous voyons les scènes d'Apocalypse dont Hervé Bazin a parsemé ce livre extraordinaire.

C'est à travers l'âme de Céline — une âme pure que le mal meurtrit — que nous découvrons la haine, la folie et le vice.

C'est elle qui résoud l'énigme, qui découvre l'incendiaire, qui met fin à ses exploits et qui provoque son châtiment.

Il y a tant de fraîcheur, tant de jeunesse, tant d'amour de tout ce qui est beau, tant d'innocence surtout, dans le coeur de cette petite Céline, que ce livre terrifiant ne cause aucun malaise au lecteur et qu'on pourrait le comparer à ces grands coups de vent qui, d'un seul coup, balaient le ciel pour en chasser l'orage et faire à nouveau briller le soleil.



La Basilique de Québec fut érigée en 1657, détruite en 1759, pendant le siège de Québec, reconstruite en 1774, incendiée en 1922 pour être bientôt rendue au culte. La plus ancienne église de la ville.



La Chapelle de Notre-Dame des Victoires, le second sanctuaire marial de Québec. Son histoire va de 1688 à 1929, année de sa dernière restauration. Egalement incendiée en 1759, pendant le siège.

LES SANCTUAIRES DE LA VIERGE À QUÉBEC

par Aimé Plamondon

De tout temps, la dévotion à la Vierge Immaculée a été en honneur à Québec. C'est Samuel de Champlain, le fondateur, qui fit construire, dès 1633, sur une partie du terrain occupé actuellement par la Basilique, une chapelle dédiée à Notre-Dame de Recouvrance pour célébrer le retour à la France de la jeune colonie prise par les Anglais en 1629. Incendiée en 1640, cette chapelle fut remplacée en 1657 par la première église consacrée à Notre-Dame de la Conception qui est toujours demeurée depuis la patronne de la paroisse de Québec.

Devenue en 1666 le siège épiscopal du Vénérable François de Montmorency Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, l'église fut élevée au rang de cathédrale en 1674, par une bulbe du pape Clément X. Détruite par le bombardement, durant le siège de Québec, en 1759, reconstruite en 1774 par les soins de Monseigneur Briand, puis plusieurs fois agrandie et restaurée dans la suite par divers successeurs du grand évêque, elle fut promue en 1874 à la dignité de Basilique mineure. En 1922, un incendie d'origine encore obscure détruisit en quelques heures ce temple magnifique, orgueil de la vieille capitale, monument de sa foi, témoin de son histoire. Mais dès le lendemain du désastre, citoyens et gouvernants s'unirent spontanément pour assurer la reconstruction immédiate du vénérable sanctuaire. En très peu d'années, la Basilique de Québec, nouveau Phénix vivifié par le signe du Christ, renaissait de ses cendres et était rendue aux splendeurs du culte et à la dévotion du peuple canadien-français.

Toutefois, à travers les multiples phases de son existence trois fois séculaire, l'église primatiale de Québec n'a jamais varié dans son inaltérable allégeance au culte de la Vierge Marie auquel elle fut vouée dès le premier jour de son existence. Tant par les caractéristiques de la décoration du choeur et des divers autels que par le choix des statues, des tableaux et des verrières qui la décorent, elle a toujours prêché aux générations de fidèles qui s'y succèdent la dévotion fervente envers la Mère du Rédempteur. Et plus encore que tous ces signes extérieurs, les enseignements des évêques de Québec et les exhortations des pasteurs de la paroisse Notre-Dame ont toujours témoigné de leur vénération profonde et de leur confiance sans bornes envers la dispensatrice par excellence des faveurs du Très-Haut.

Lorsqu'un visiteur parcourt la somptueuse Basilique d'aujourd'hui, il y constate partout la présence mystique de la Vierge et il se rend compte du culte particulier dont on l'y honore. Dès l'entrée, la chapelle de Notre-Dame de Pitié avec son émouvante statue de marbre de Just Becquet, capte son attention. Quelques pas plus loin, dans la niche du premier pilier, à gauche, il s'arrête devant la statue de Notre-Dame de Recouvrance d'Edmond Becker. Puis, s'il fait la revue des tableaux qui décorent le sanctuaire, il admirera d'abord au-dessus du maître-autel et dans le choeur de remarquables copies de l'Immaculée-Conception, de Lebrun, et de la Salutation Angélique, d'Eustache Le Sueur, puis dans les autres parties de l'église, les originaux de La Vierge et l'Enfant, de Pierre de Moya, de Notre-Dame des Sept Douleurs, de Charles Duran, ainsi que de rares copies de la Madone des Herpies, d'André del Sarto, de la Vierge à la Chaise, de Raphaël — une copie vieille de deux siècles dans un cadre de bois sculpté à la main —, et de l'Assomption, de Murillo. Enfin, les superbes verrières des bas-côtés, exécutées par les artistes de la maison Meyer, de Munich, feront défiler sous ses yeux émerveillés par l'admirable [*Lire la suite page* 55]



Parmi les nombreux tableaux qui décorent le sanctuaire de la Basilique, signalons, au-dessus du maître-autel et dans le choeur, des copies de l'Immaculée-Conception de Lebrun et de la Salutation angélique d'Eustache Le Sueur. *(Photos du Service de Ciné-Photographie, Québec)*





Ce dont on

"C'EST le mois de Marie — C'est le mois le plus beau", chante l'écolière dont la robe noire est banderolée de bleu pour la marquer *Enfant de Marie* • • • « O Marie, santé des malades, priez pour nous », répètent les pèlerins de Lourdes en tendant leurs flambeaux vers la grotte miraculeuse • • • « Dieu, prenant corps, sans faire au corps outrage — Nait aujourd'hui de la virginité » écrit Joachim Du Bellay il y a trois siècles, rendant à la Maternité divine un hommage d'une exquise délicatesse • • • Dans les salons du Tourisme français à Montréal, M. André Malavoy exposait récemment *La Vierge dans l'art français* à travers une soixantaine de photographies admirables qu'Evariste Desparois fit en France. Voici l'une d'elles : Notre-Dame de Grâce conservée à Toulouse depuis le XVe siècle. En marge de cette exposition, M. Malavoy prépara un bulletin spécial sur les grands sanctuaires de France dédiés à la Vierge et les pèlerinages de l'année • • • Que la Madone purifie nos âmes, qu'elle guérisse nos malades et qu'elle apporte la paix à un monde tourmenté ! Et la prière se termine avec cette formule empreinte de la plus complète humilité — Ainsi soit-il • • • Après onze ans d'efforts soutenus et désintéressés, Les Amis de l'Art font leur dernière campagne sous ce vocable : Au cours de 1955, la Société deviendra La Fondation Les Amis de l'Art. Madame Hector Perrier, fondatrice et présidente de l'oeuvre, fait un appel pour que les donateurs de la prochaine campagne de souscription soient plus généreux que jamais, car l'actif de la Société et le produit net en seront versés à la Fondation. Les revenus seront distribués annuellement sous forme de Bourses d'étude par voie de concours ou de dons pour la formation intellectuelle de la Jeunesse canadienne sans distinction de race ou de religion. Au cours de la dernière saison, Les Amis de l'Art ont tenu un concours de dessin : *Têtes d'enfants* (dont les lauréats furent Rachel Arsenault, 1er Prix, Ann Richardson, Antoinette Boudrias, Monique Dozois et Agathe St-Onge) et un concours d'Art dramatique qui nous révéla une charmante ingénue de 18 ans, Mlle Marguerite Campbell, d'Iberville. La bourse de $500 qui lui permettra de perfectionner son talent naturel était offerte par M. et Mme Berthold Mongeau, protecteurs attitrés des Amis de l'Art. Un second prix fut divisé entre Mlle Francine Montpetit et M. Gilles Rochette • • • Le premier jour de juin sera aussi celui des fleurs au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Les salles, le hall, l'imposant escalier de marbre seront couverts des arrangements floraux soumis au concours annuel, cependant que la salle de conférences sera transformée en restaurant et marché aux fleurs. Les spectateurs pourront acheter le bouquet ou la boutonnière avant d'aller déguster un thé moins parfumé qu'oeillets, violettes et roses. Le Musée des Beaux-Arts, fondé

M. ANDRE MALAVOY exposait récemment à Montréal "*La Vierge dans l'art français*" à travers une soixantaine de photographies admirables qu'un artiste montréalais Evariste Desparois fit en France. — Ci-contre, M. TER-ASSATOUROFF, ancien attaché d'ambassade de la Russie tsariste, habite Montréal depuis 1923. *(Photo L. Alain, La Revue Populaire)*. — Ci-dessous, de gauche à droite : Mme MARCEL CAILLOUX, directrice des séances de conversation espagnole à l'Union des Latins d'Amérique. MM. ALBERT MALESSERT et MICHEL GAILLOT, qui comptent parcourir 36,000 milles dans les vingt républiques de l'Amérique latine ; le lt-col. URGEL MITCHELL, président de l'Union. — Mme MATILDA STRAZZA-MARSTON, chanteuse, épouse de M. HORACE MARSTON, fondateur du Cercle du Livre de France. — Avant son mariage avec M. J.-A. MacD. Henderson, secrétaire général de l'I.A.T.A., Mme Louise Lyman Henderson avait été une ravissante "Miss Univers". Son portrait par René Baschet parut sur la couverture de l'Illustration (1936).







parle

par Lucette Robert

en 1860, est l'une des plus anciennes institutions de notre ville. Il vivote à peine, recevant en octrois municipaux cinq fois moins que le Musée de Toronto et de la province de Québec, deux fois moins que l'Ontario accorde à sa Ville-Reine. En attendant que la Commission Tremblay lui vienne en aide, le Musée marque un déficit ($6,553. cette année) assez humiliant pour une ville de plus d'un million d'habitants. Un Comité auxiliaire féminin fut fondé il y a quelque temps sous la présidence conjointe de Mesdames Anson C. McKim et Roméo Boucher. (Mrs. McKim en est encore la présidente honoraire et la présidente actuelle est Mrs. Galt Durnford). Lorsqu'une conférencière parle d'un tableau ou d'un objet d'art du Musée aux thés hebdomadaires du mercredi, elle le fait rarement aussi bien que Mrs. McKim qui parle à la perfection les deux langues. Elle apprit le français dès l'âge de quatre ans dans sa famille et ensuite à Miss Edgar's School avant de terminer ses études en France. Parmi les nombreuses oeuvres dont elle s'occupe avec zèle et compétence citons : La Croix-Rouge, The Red Feather et le Comité féminin auxiliaire du Royal Victoria Hospital • • • Il est question de temps à autre du départ de l'Organisation de l'Aviation civile internationale qui a choisi Montréal, en 1947, comme centre mondial. Leur cosmopolisme donne à notre ville le ton d'une grande capitale et notre prestige souffrirait, il me semble, de ce départ • • • La délégation de Belgique est sous la présidence d'un héros de l'aviation belge. Le Lieutenant-Colonel Jean N. Verhaegen devint aviateur en 1921. En 1926, il accomplit le premier raid aller-retour Belgique-Congo par le Nil, accompagné du Lieutenant Medaets et de l'Adjudant Coppers. L'année suivante, il tenta de refaire ce voyage de 4,000 milles, sans escales, à bord d'un monoplan Breguet qui tomba en France sur le Plateau de Langres, causant de sérieuses blessures (dont sept au visage) à l'aviateur. Des opérations faciales (cette renaissance des héros et des jolies femmes) furent si parfaitement réussies qu'on peut comparer sa ressemblance avec ses photos d'hier ou le visage de son fils aujourd'hui. Major au moment de la guerre, il fut Attaché aux Quartiers-généraux de l'Armée française comme Officier de liaison, et resta quelque temps en France comme Attaché militaire. De 1941 à la fin de la guerre, il remplit de nombreuses missions pour les Alliés cependant que Mme Verhaegen restait trois ans sans nouvelles de son mari. Son talent de peintre lui permit alors de gagner sa vie et celle de ses deux enfants tout en travaillant à la Résistance belge qui la décora de la Croix civique 1ère classe 1940-45. Le Colonel Jean Verhaegen est Commandeur de l'Ordre de Léopold II, Officier de l'Ordre de la Couronne, Chevalier de l'Ordre du Lion d'Afrique, Médaille Militaire de Belgique, Chevalier de la Légion d'Honneur (France), Officier de l'Ordre Orange-Nassau (Pays-Bas) Croix de Guerre 1940-45 avec citations, Officier de l'Ordre de Léopold et Croix des Evadés • • • M. Francis Dufau-Labeyrie, chef de la section des Langues à l'ICAO, fut un des premiers traducteurs du poète gallois, Dylan Thomas, mort subitement à New-York en novembre dernier, alors que la National Arts Foundation le nommait l'un des trois artistes les plus intéressants de l'année. Pendant les trois ans qu'il passa comme lecteur français au collège de Bristol, M. Dufau-Labeyrie avait connu Dylan Thomas au pays de Galles et n'attendit pas sa consécration comme chantre celte de sa génération pour reconnaître son talent. Il traduisit d'abord une oeuvre en prose (*Portrait of the Artist as a Young Dog*) qui parut aux Editions de Minuit en 1947, avant de collaborer à l'Anthologie de la poésie anglaise contemporaine avec des traductions de Yeats, d'Edith Sitwell et de Dylan Thomas, Editions de l'Arche 1949. Comme je m'étonnais qu'il ait été attiré par des natures aussi contradictoires qu'Edith Sitwell et Thomas, il me répondit que « fondamentalement, ils ont la même violence, la même intégrité, le même entêtement envers les traditions ». Voici quelques lignes d'une traduction de Yeats par M. Francis Dufau-Labeyrie :

« Nous étions les derniers romantiques, notre thème
une tradition de grâce et de sainteté ;
tout ce qui est écrit dans ce que les poètes nomment
le livre du peuple ; tout ce qui peut ravir
l'esprit de l'homme ou ennoblir un poème ;
(mais) tout est changé, ce grand coursier s'en va seul
dont pourtant, autrefois, Homère tint les rênes
là où vogue le cygne, sur les eaux où tombe la nuit ».

• • • Le directeur des Relations extérieures de l'ICAO, M. Léon Boussard, est un ancien journaliste qui eut la distinction d'être le seul en France à obtenir une interview exclusive de M. Ramsay MacDonald, alors Premier Ministre de Grande-Bretagne. Il est l'auteur du Secret du Colonel Lawrence et d'un document sur la 1ère Division de Leclerc • • • Le Secrétaire général de l'IATA, Mr. J. A. MacD. Henderson, a épousé à Londres (où elle devait tourner un film de Korda) *Miss Univers* qui s'appelait alors Louise Lyman. Née aux Etats-Unis [*Lire la suite page* 68]









A droite, de haut en bas : le lieutenant-colonel JEAN N. VERHAEGEN, délégué de la Belgique à l'ICAO, centre mondial de l'aviation civile à Montréal. *(Photo ABC).* — Mme IRENE PAVILANIS, professeur de langue russe à l'Université de Montréal où son mari, le Docteur V. Pavilanis, travaille dans le laboratoire de microbiologie du Dr Armand Frappier. *(Photo Notman).* — Mme ANSON C. McKIM, présidente honoraire du comité féminin du Musée des Beaux-Arts de Montréal. — A gauche, Mlle ANDREE BLAIN, publiciste de la Société d'Etude et de Conférences de Montréal. Ancienne élève de l'Académie Ste-Madeleine d'Outremont, Mlle Blain suivit ensuite des cours de littérature à l'Université de Montréal. *(Photo Annette & Basil Zarov).*



Rien de plus féminin que cette robe de mariée en organdi brodé blanc et organdi uni. Les deux jupes sont superposées et la plus longue se termine en immense traîne. Le corsage ajusté, fermé au col par un noeud à longs pendants, est garni de manches trois-quarts bordées d'un revers circulaire en organdi uni. C'est une création du réputé dessinateur montréalais Gaston Mallet, actuellement à New-York.

(T. Eaton & Co.).



RENDEZ-VOUS AVEC LE BONHEUR

Pour un mariage à la campagne, notre jolie mariée a choisi cette robe courte portée sur multiples jupons, en tulle et dentelle de Nottingham. Le court boléro est à manches longues, largement échancré à l'avant et boutonné de boutons minuscules. La demoiselle d'honneur porte une robe d'organdi blanc, de coupe princesse, à encolure drapée. Le muguet des bois est employé comme bouquets et comme jolies coiffures tant pour la mariée que pour la demoiselle d'honneur. Ces créations Roecliff et Chapmans furent photographiées à l'Hermitage, un ancien cottage anglais, à Bourne End sur la Tamise, par Baron. *(Miller).*



Pour un soir romantique, voici « Nuit Bleue » de Christian Dior, robe de haute élégance en taffetas imprimé de larges motifs d'hortensias, en deux tons de bleu sur fond blanc. La large jupe à ampleur volumineuse est ramenée vers l'arrière en un pouf de même tissu, descendant jusqu'à terre. Le corsage ajusté est à large décolleté « Balcon ». *(T. Eaton & Co.).*





Où vous verrez que la moindre action généreuse comporte sa propre récompense . . .

NOUVELLE

Une boulette de papier

Monique Tessier rentrait chez elle, quelques paquets de provisions sur les bras. Seule, depuis dix jours, elle réduisait ses achats au minimum. Jacques, son mari, dessinateur de talent, était en Belgique pour affaire.

Elle gagna l'entrée de son immeuble et faillit coincer dans la porte une chatte effrayée, salie, visiblement abandonnée depuis plusieurs jours, et qui tremblait d'être seule et d'avoir faim. La main douce de Monique caressa la fine tête et il n'en fallut pas plus pour que la chatte se reprît à espérer.

L'une portant l'autre, elles montèrent jusqu'au sixième étage où un coquet studio les accueillit. La chatte s'installa sur-le-champ. Monique lui donna le nom de « Moune » et entreprit de la nettoyer. Quand les poussières de la rue furent enlevées, elle apparut blanche avec un nez rose et une pastille noire sur l'oreille gauche.

Moune suivait sa nouvelle maîtresse pas à pas, craignant de la perdre.

Quand Monique écrivait à Jacques des lettres tendres, Moune poussait le stylo d'une patte agile, cherchant à capturer cet objet animé.

Un beau matin, Jacques rentra. Hélas ! il était soucieux ; l'affaire de Belgique était ratée.

Moune, assise sur l'angle d'un meuble, examina cet inconnu de ses yeux obliques. Sentant la joie de Monique, elle condescendit à s'approcher et promena son nez dégoûté sur les souliers du jeune homme, puis elle s'éloigna, jugeant cette intrusion intempestive. Le soir, elle coucha dans l'entrée, sur un fauteuil. En matière de protestation, elle aiguisa ses ongles sur le tapis. Puis la vie s'organisa... tout au moins la vie de la chatte. Jacques Tessier passait ses journées à courir après une situation qui le fuyait. Il aurait accepté n'importe quoi, dans sa partie, mais ce « n'importe quoi » était introuvable. Les fins de mois s'annonçaient difficiles.

Un soir, Monique demanda à Jacques :

— Tu es soucieux, à quoi bon ? Puisque nous nous aimons, le reste n'est rien. Ça se « tassera » bien un jour !

Il rétorqua, grognon :

— Tu t'imagines qu'on peut vivre d'amour et d'eau fraîche !

Monique fut vexée de cette réflexion, elle qui voulait simplement l'encourager. Le soir même, Jacques sortit sans elle.

— Pour affaire, dit-il. J'essaye de repêcher quelques collègues qui peuvent me donner des tuyaux. Ces bavardages ne seraient pas drôles pour toi...

Monique sentit rapidement une inquiétude la gagner. Pour éviter de trop approfondir, elle entreprit — par mesure d'économie — de tricoter un pull à Jacques. La chatte était enchantée. Elle jouait avec la laine et les aiguilles.

A quelques jours de là, une amie de la jeune femme vint la visiter. Elle s'étonna de l'absence de Jacques, bavarda à tort et à travers et finit par dire la véritable raison de sa visite :

— J'ai aperçu Jacques, hier, avenue Georges-V. Il accompagnait, souriant et empressé, une femme ravissante et d'une élégance !... Une cape de renards argentés et un coquin de petit chapeau... Evidemment, ce doit être une dessinatrice... Mais alors, le métier marche ! Si vous aviez vu ses renards !

Quand la porte se fut refermée derrière « l'amie », Monique pleura, toute tassée dans un fauteuil, et Moune vint frotter sa joue contre sa joue, ronronnant pour la consoler. Le soir, Jacques ne parla pas de l'élégante inconnue de l'avenue Georges-V ; mais il se mit à dessiner, avec une sorte d'ivresse, des silhouettes de Parisiennes drapées de renards argentés. Monique prit ceci comme un aveu.

Jacques partit le lendemain, annonçant qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Monique ne pleura pas, cette fois. Sa seconde réaction fut d'entrer en fureur. Ah ! il se moquait d'elle ! Il sortait avec une élégante ! Elle allait flirter avec le premier imbécile venu !

Le premier imbécile montait précisément dans l'ascenseur. C'était un ancien camarade de Jacques qui venait prendre de ses nouvelles. Il avait vaguement courtisé Monique, autrefois... Pierre Truffaud n'était pas un aigle,

[*Lire la suite page* 60]

Dans notre monde diplomatique

LE CANADA AU CHILI



M. l'ambassadeur LEON MAYRAND, au cours d'une brillante cérémonie et en présence du chef de l'Etat chilien, remet au commandant des Carabineros, au nom du Canada, leur nouveau mascotte, un jeune chien terre-neuve du nom de "Capitan".

Comme animaux essentiellement canadiens, on connaît, entre autres, le castor, l'ovibos, l'orignal et le chien terre-neuve. Canadien que depuis peu d'années, ce dernier nous est toutefois familier depuis si longtemps que nous le considérions comme tel, bien avant l'entrée de Terre-Neuve, comme dixième province, dans la Confédération. Et voici pourquoi nous en parlons ici.

Notre ambassadeur au Chili, M. Léon Mayrand, grand amateur de chiens, apprit un jour de l'hiver dernier que les Carabineros du Chili, un corps policier d'élite qui correspond exactement là-bas à la Gendarmerie royale du Canada, et dont la musique montée est célèbre dans tout le pays, pleurait depuis deux ans la mort de leur mascotte, un chien nommé « Rigoletto ». Or, M. Mayrand possède à Santiago, capitale du Chili, un magnifique terre-neuve du nom de « Rex ». A une réception de l'ambassade, le commandant des Carabineros vit cette belle bête, en fut émerveillé et rappela la perte de la mascotte du régiment. L'ambassadeur aussitôt se mit en frais de trouver, pour ses amis chiliens, un terre-neuve de la classe de « Rex ». Ces sortes de démarches traînent souvent en longueur. Mais, un beau jour, il eut la joie de voir décharger à Santiago un jeune terre-neuve qu'on baptisa aussitôt « Capitan ». Lors d'une prise d'armes, des cadets des Carabineros, « Capitan » fut remis solennellement au nom du Canada, à ce corps d'élite chilien. Comme le disait à CBF, quelques jours plus tard, M. Georges Langlois : « Capitan fut accepté comme le symbole de l'amitié entre les deux pays, comme le symbole particulier de l'amitié entre les Carabineros et la Gendarmerie royale. Les journaux du Chili manifestèrent un enthousiasme qui en dit long sur la signification que peut avoir un geste de ce genre ». Toute la presse chilienne reproduisit le petit discours de présentation de M. Mayrand dont voici le texte :

« Les plus classiques d'entre vous se souviennent peut-être de l'histoire du chien d'Alcibiade. Cet Athénien corrompu et vaniteux avait acheté un magnifique chien pour provoquer l'admiration publique. Puis, une fois le mouvement d'admiration passé, il avait coupé la queue du pauvre animal afin qu'une telle mutilation continuât de faire parler les gens. « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien », répondait-il à ses amis, « ils ne diront rien de pire sur mon compte ».

J'espère que vous ne me soupçonnez pas de pareils motifs au moment où je vous présente mon terre-neuve. Ce faisant, je remplis tout d'abord une quasi-promesse qui m'avait échappé durant un coquetel au lendemain de la mort de l'ancienne mascotte de l'Orphéon des Carabineros, le regretté « Rigoletto ». Cela se passait il y a deux ans et je désire aujourd'hui vous montrer que le « peut-être » diplomate vaut parfois un « oui ». En second lieu, je ne vous cacherai pas ma fierté à la pensée que ce capitaine-né, une fois devenu grand, participera à vos brillantes parades. J'ai confiance que vous n'aurez jamais à lui couper la queue pour qu'il se fasse remarquer.

Je sais que vous prendrez soin de lui et qu'il vous le rendra. Un grand poète anglais, Lord Byron, a immortalisé les qualités du terre-neuve :

« Beauty without vanity,
Strength without insolence,
Courage without ferocity
And all the virtues of man
[without his vices ».

« Capitan », je te remets entre les mains des plus grands amis et émules de notre Police montée, les Carabineros du Chili. Tu es encore bien petit, mais je compte sur toi pour devenir à ta manière un symbole vivant de la camaraderie qui les lie. Souviens-toi que bon sang ne doit pas mentir ».

Né à Montréal, le 1er *novembre* 1905, *M. Léon Mayrand, fils de M. Oswald Mayrand, directeur de* La Patrie, *fit ses humanités au Collège de Montréal et sa philosophie au Collège Loyola. Avocat et docteur en droit de l'Université de Montréal. Sa thèse sur la* mer territoriale *lui valut le prix David et le prix d'Action intellectuelle. Diplômé de l'Ecole des Sciences Politiques de Montréal, de Paris (deux années) et de Londres (London School Of Economics). M. Léon Mayrand entra ensuite dans la carrière diplomatique où il occupa les postes suivants : Londres, trois ans, avec le Haut-Commissaire Vincent Massey, aujourd'hui gouverneur-général du Canada ; Rio-de-Janeiro, Brésil, trois ans, avec l'ambassadeur Jean Désy ; deux ans à Moscou, comme chargé d'affaires et adjoint à l'ambassadeur Dana Wilgress. Sous-ministre adjoint aux Affaires extérieures, à Ottawa, M. Mayrand fut ensuite nommé ambassadeur au Chili où il représente le Canada depuis bientôt trois ans.*



"Capitan", dans les bras de M. LEON MAYRAND, en compagnie de l'énorme terre-neuve de l'ambassadeur ("Rex") que tient sa fillette HELENE.



S. E. M. JEAN DESY, ambassadeur du Canada en France et Madame Désy (née de Boucherville) consultent le papier terrier, signé du gouverneur Louis de Buade et daté du 17 août 1698, concédant à Pierre Boucher la terre de Boucherville.

Le Canada en France

Au cours de la visite exceptionnellement réussie qu'il a faite à Paris, lors de son récent voyage autour du monde, notre premier ministre, M. Louis Saint-Laurent fut invité par le directeur des Archives Nationales, M. Charles Braibant, à inaugurer une exposition de documents ayant trait à l'histoire commune du Canada et de la France. La manifestation s'est déroulée le 9 février dernier dans un des grands salons de l'hôtel de Soubise où se trouvent les Archives nationales de France.

Le reportage photographique de cette visite, de caractère strictement exclusif, intéressera sans doute nos lecteurs et lectrices de même que la liste des principaux documents qui furent consultés sur place par M. Saint-Laurent. Ces documents sont les suivants :

Sceau de François 1er. — Sceau à l'image de Saint-Laurent. — Attribution au titre des acquits sur l'Epargne, à Jean de Vimont pour l'armement des navires destinés à l'expédition de Jacques Cartier, d'une somme de 6,000 livres (31 décembre 1532). — Signature autographe de François 1er. — Instructions de Roberval, confiant à Paul d'Auxille, sieur de Sauveterre, la mission de désarmer à La Rochelle deux navires de la flotte du Canada (11 septembre 1543). — Signature autographe de Roberval. — Carte gravée de la Nouvelle-France, 1597. — Arrêt du Conseil du Roi permettant aux capitaines Colombier, Prevert et Pontgrave d'armer à Saint-Malo trois navires, destinés au trafic commercial et à l'exploration de la Nouvelle France. A bord d'un de ces navires s'est embarqué Champlain (13 mars 1603). — Signatures de Sully, Bellièvre et Laubespine. — Carte de la Gaspésie. — Carte du Saint-Laurent. — Journal du vaisseau *Le Saint-Laurent*, commandant Le Gardeur de Tilly (1748). — Lettres patentes de Louis XVI créant le Conseil souverain du Canada, à Québec, mai 1663. — Plan de l'île d'Orléans, fin XVIIe siècle. — Carte des concessions le long du Lac Champlain, 1739. — Concession à Pierre Boucher de la terre de Boucherville, le 17 août 1698. — Lettre de Talon à Colbert, 26 août 1667. — Règlement de Frontenac, créant à Montréal le collège des Echevins, 25 mars 1673. — Budget de la colonie pour l'année 1736. — Etat de l'emploi de la monnaie de carte fabriquée en 1736-1738. — Acte de concession, avec plan joint, d'un terrain destiné à la construction de l'hôtel du marquis de Vaudreuil à Montréal, 17 juillet 1726. — Mémoire de Cugnet sur la pêche à la baleine dans le Saint-Laurent, 20 septembre 1736. — Echantillons de velours de Rouen importés au Canada, 1753. — Echantillons de toiles de Rouen importées au Canada, 1753. —Mémoire de Duhamel du Monceau sur les bois du Canada et leur utilisation par la marine, 1736. — Rapport par Jean et Christophe Forster sur leur enquête relative à l'exploitation des mines de cuivre au Canada, 1740.

[*Lire la suite page* 69]





Le premier ministre du Canada, accompagné du directeur des Archives nationales de Paris, M. Charles Braibant, fait le tour des vitrines où sont exposés à son intention quelques-uns des documents les plus précieux de l'histoire du Canada. — Ci-contre, M. SAINT-LAURENT sort de l'hôtel Soubise, suivi de notre ambassadeur à Paris, M. JEAN DESY. *(Photos Associated Press)*

Leur métier avant



JEAN MARAIS



ODETTE JOYEUX

QUELLES étaient leurs occupations avant qu'ils ne viennent au cinéma, ou que le cinéma ne les découvre ? Un producteur, un metteur en scène se sont-ils précipités sur les grands acteurs du cinéma français d'aujourd'hui pour leur proposer un bout d'essai, ou bien ont-ils fait toutes les salles d'attente des maisons de production ? Voici, entre autres, les métiers qui ont retenu autrefois quelques personnalités maintenant célèbres, dans l'attente d'un sort meilleur...

Claude Dauphin est venu au cinéma par la décoration. Naturellement, la décoration de films. A force de fréquenter les studios et de voir les jolis jeunes premiers minauder devant la caméra — muette en ce temps-là — il prit son élan. Et il ne s'est plus arrêté, même s'il ne joue plus les jeunes premiers.

Odette Joyeux voulait rester danseuse. Elle appartient au Corps de Ballet de l'Opéra. *Entrée des Artistes* l'arracha à la figuration. Et vous savez la suite. De même Leslie Caron était ballerine de l'Opéra de Paris lorsqu'elle rencontra Gene Kelly qui la fit débuter dans *An American in Paris*. Elle est venue à Hollywood où elle s'est mariée. Nous l'avons revue à l'écran dans *The Story of Three Loves* et dans *Lili*, dont elle est la principale vedette.

Françoise Rosay fut d'abord chanteuse à l'Opéra-Comique, tandis que Fernandel — qui s'appelait alors Fernand Contandin — fut chanteur troupier, et Noël-Noël dessinateur et chansonnier.

Anne Vernon travaillait comme modéliste dans la Haute Couture quand elle se révéla délicieuse actrice de théâtre sous le nom d'Edith Vignaud, dans une pièce de Jean Anouilh : *l'Invitation au Château*.

JEAN MARAIS

De son vrai nom Jean Vilain, est né le 11 décembre 1913 à Cherbourg. Dès son jeune âge, il rêva d'être acteur, mais un « grand ». Il fit ses études à Paris et son premier métier fut celui de retoucheur chez un photographe. Il se présenta au Conservatoire où il fut recalé. Comme il avait du talent pour la peinture, Marcel L'Herbier lui acheta une de ses toiles et, en paiement, lui fit toucher un bout d'essai. Il s'inscrivit au cours de Dullin et fit ses premières armes comme figurant. En 1937, il débuta dans une pièce de Jean Cocteau, « Oedipe » et créa bientôt, du même auteur, « Les Chevaliers de la Table Ronde », et « Les Parents Terribles ». Mobilisé, Jean Marais travailla le rôle de Néron dans « Britannicus » et monta cette pièce pour ses copains du régiment. Après la guerre, il retourna chez Dullin et créa une nouvelle pièce de Jean Cocteau, « La machine à écrire ». Il fit ses véritables débuts au cinéma en 1941 dans « Le Pavillon Brûle ». L'année suivante, ce fut « Le Lit à Colonnes ». Puis successivement : « Carmen », « L'Eternel Retour », « Voyage sans Espoir », « La Belle et la Bête », « Les Chouans », « Ruy Blas », « L'Aigle à Deux Têtes », « Aux Yeux du Souvenir », « Le Secret de Mayerling », « Orphée », « Le Château de Verre », « Nez de Cuir ». En 1953, il tourna dans « Le Dortoir des Grandes » et « Julietta » et tout dernièrement, « Si Versailles m'était conté ».

ODETTE JOYEUX

Quoique jeune encore, Odette Joyeux appartient au cinéma depuis déjà plusieurs années. Elle a plusieurs cordes à son arc ayant écrit un roman, des souvenirs sur sa vie de « petit rat de l'Opéra » et dirigeant une émission hebdomadaire à la télévision française.

FRANK VILLARD

Né un 22 mars, à St-Jean d'Angély, en Charente-Maritime, se destinait à la décoration. Prisonnier en 1940, se fait rapatrier et débute dans le cinéma avec Viviane Romance. A joué une pièce au « Vieux Colombier » : « Chère Florence » et interprété 22 rôles au cinéma.

MICHEL SIMON

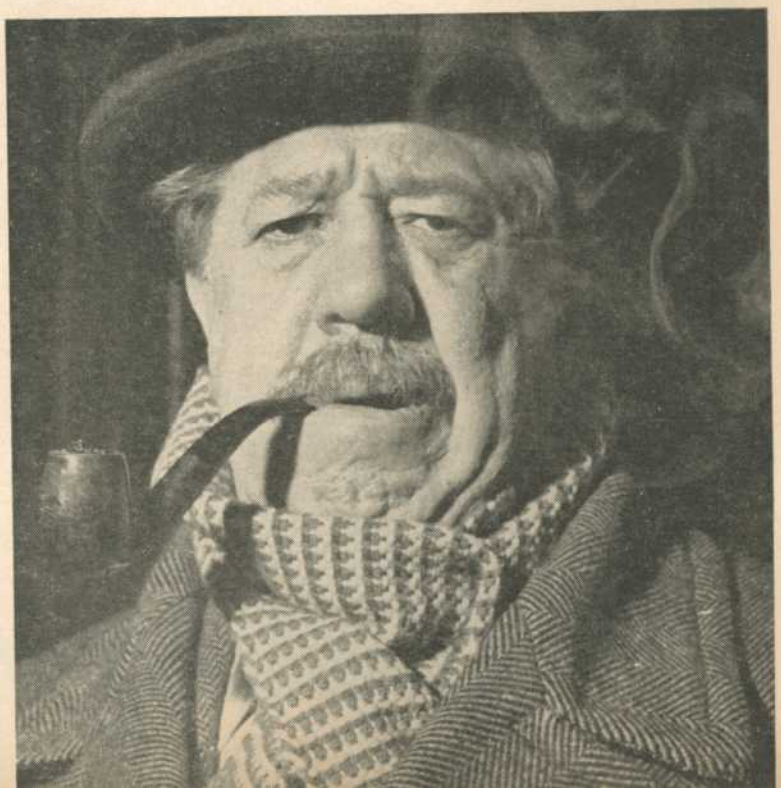
Né à Genève, le 9 avril 1895. Fils d'un charcutier-numismate. Dès 1911, il est à Paris où il débute dans un music-hall de banlieue comme danseur acrobatique. Pendant plusieurs années, il vit dans le monde interlope, faisant vingt métiers, héros d'aventures mémorables qui menacent souvent de finir mal.

La guerre de 1914 le rend à la Suisse où, en 1920, il rencontre Pitoeff en tournée à Genève qui lui permet de débuter dans la figuration. Il rentre à Paris avec la troupe et, rapidement, gagne ses galons sur les scènes du Théâtre des Arts, des Mathurins, du Gymnase et de la Michodière.

FRANK VILLARD



MICHEL SIMON



de faire du cinéma

Frank Villard était un peintre, et peintre sérieux que la *Boîte aux Rêves* de Viviane Romance arracha à ses pinceaux. Il les reprend, de temps à autre.

Yves Deniaud a été déniché par un metteur en scène sur une place de Paris où il faisait le boniment du parfait camelot.

Tout comme Leslie Caron et Odette Joyeux, Dany Robin commença sa carrière artistique par la danse, puis fit du théâtre et du cinéma.

Jean Marais fut d'abord photographe. Découvert par Jean Cocteau, il remporta dans les *Parents terribles*, au théâtre, un véritable succès. C'est l'*Eternel Retour* qui lança définitivement dans une magnifique carrière le nouvel amoureux romantique. Un autre grand transfuge, venu de la photographie, est Michel Simon. Rappelons qu'il débuta au cinéma dans un film muet : *Feu Mathias Pascal*, avant de faire un fulgurant début théâtral dans la pièce de Marcel Achard : *Jean de la Lune*.

Yves Vincent, excellent nageur amateur à Alger, se préparait à devenir nageur de compétition quand une troupe d'acteurs de passage le gagna au théâtre et au cinéma.

Quant à Pierre Larquey, il semble bien qu'il ait pris, pour venir au septième art, le chemin le plus détourné. Son premier métier — le seul sérieux, dit-il avec son malin sourire — fut prosaïquement celui d'aide-comptable chez un marchand de vins en gros.

On s'imagine volontiers qu'une vocation artistique est une sorte de rêve inéluctable, une hantise qui remonte à la plus tendre enfance... Cela arrive parfois, bien sûr, mais pas nécessairement, comme nous le montrent les exemples cités plus haut.

MARC LEBLANC.



LESLIE CARON

Il débute dans le cinéma muet avec « La Puissance du Travail », aborde le parlant avec L'Herbier dans l'« Enfant de l'Amour », et conquiert d'un seul coup la popularité par son rôle de « Cloclo » dans « Jean de la Lune » (1931) qu'il avait déjà interprété au théâtre.

LESLIE CARON

Leslie Caron a débuté au cinéma dans « An American in Paris » avec Gene Kelly. Elle a tenu un rôle similaire dans un film américain avec Fred Astaire. Elle a dansé au Broadway Theater de New-York avec les célèbres « Ballets de Paris ».

ANNE VERNON

Pseudonyme d'Edith Vignaud. Née le 9 janvier 1925 à St-Denis, dans la banlieue de Paris. Etudie au lycée Lamartine, puis à Evreux. Elle veut entrer au Conservatoire. Ses parents lui accordent tout juste de faire les Beaux-Arts, et pendant quatre ans, elle travaille le dessin avec adresse et succès. Elle entre ensuite comme dessinatrice-modéliste chez Marcel Rochas, au département Cinéma.

Cours dramatiques, chez Tonia Balachova. Débuts sur scène avec « Huis Clos ».

Cheveux châtain clair ; yeux gris bleu. Aime les vieux meubles, les beaux livres, les petits animaux, les plantes vertes.

CLAUDE DAUPHIN

Fils du poète Franc-Nohain, né à Corbeil (Seine-et-Oise) d'une famille parisienne. Etudes chez les frères Maristes, puis aux lycées Condorcet et Louis Legrand à Paris. Après avoir obtenu son baccalauréat, lettres et philo, rêve d'être acteur, mais son père lui conseille la décoration de théâtre, et pendant dix ans, Claude Dauphin travaille chez Emile Berton, puis avec Gémier, à l'Odéon, aux maquettes de décors. Il s'essaye en même temps au métier d'acteur et quand une petite pièce de son père est reçue à l'Odéon, Claude déclare qu'il est seul à pouvoir l'interpréter. La pièce est portée à l'écran, l'année suivante par Jean Hémard, ce qui donne au jeune acteur l'occasion de débuter au studio en reprenant son rôle. Il mènera de front ces deux activités, jouant de nombreuses pièces, tournant près de 40 films.

DANY ROBIN

Née le 14 avril 1927, à Clamart, aux environs de Paris. Attirée par la danse, suit les cours de Mlle Schwartz au Conservatoire et obtient un premier prix qui lui permet d'entrer à l'Opéra. S'inscrit ensuite au Cours de Maurice Escande et passe l'examen d'admission à la classe de Comédie du Conservatoire. Elle fait un essai pour les « Portes de la nuit », de Marcel Carné et se voit confier un petit rôle par lequel elle débute à l'écran. Au théâtre, elle a joué, entre autres : « Les Vivants » (au Vieux-Colombier), « L'Invitation au Château » (A l'Atelier). A tourné une vingtaine de films.



ANNE VERNON

DANY ROBIN



CLAUDE DAUPHIN



UN SEUL AMOUR

Le roman de deux amoureux, comme il y en a tant, qui ne savent qu'après mille difficultés combien ils s'aimaient . . .

UN CHIEN qui aboie joyeusement, un rire clair et gai de jeune fille et le bruit de petits pieds qui courent sur le sable chaud.

L'homme qui était étendu face au soleil, soutenant sa tête de ses mains croisées, — ce qui faisait valoir deux bras musclés, — se tourna à demi et un petit sourire heureux anima ses yeux bruns à l'approche des deux jeunes êtres qui accouraient vers lui : une adolescente mince à jambes et bras nus, à cheveux d'un blond roux dans lesquels se jouait librement la brise de mer et un petit chien blanc, pataud, sans race bien définie, mais à l'oeil intelligent et aux mines d'une drôlerie irrésistible. Fou de joie, il bondissait à la suite de la jeune fille en traînant après lui une longue algue toute humide encore...

Il s'arrêta court avec la plus comique assurance lorsque sa maîtresse se laissa tomber, rieuse et haletante, sur le sable en rejetant en arrière des boucles rebelles.

— Si vous n'étiez pas tellement paresseux, dit-elle, mutine, je serais parfaitement heureuse : plus heureuse encore que je ne le suis à présent, et ce n'est pas peu dire !

— Etes-vous heureuse, vraiment ? demanda l'interpellé, en se redressant à demi pour prendre sa pipe dans la poche de son veston.

La jeune fille fit « oui » d'un signe de tête et eut un sourire radieux avant de dire avec ferveur :

— La vie est une belle et douce chanson, qui ne parle que de bonheur.

Puis, avec un petit rire confus :

— Vous voyez comme je suis devenue poétique depuis que je sais que vous m'aimez.

— Je vous ai toujours aimée, rectifia-t-il gravement.

— C'est vrai ? C'est bien vrai ?

Appuyant légèrement son buste frêle contre la solide épaule, elle s'efforçait de voir le visage de son fiancé ; mais pour l'instant, celui-ci restait absorbé dans la délicate opération d'allumer sa pipe et il ne put répondre que par un hochement de tête et un petit grognement inarticulé et convaincu.

D'une souple torsion de reins, la voilà assise sur ses talons devant lui.

— Racontez !

Oh ! Elle l'a entendue combien de fois l'émouvante histoire qui n'a encore rien perdu pour elle de sa nouveauté.

Jerry Ottershaw feignit un ennui profond, soupira avec affectation et, sa pipe allumée, jeta l'allumette dans une petite mare au pied de la falaise proche :

— Je vous aime depuis le premier jour que je vous ai vue, commença-t-il docilement, et vous n'étiez alors qu'une gamine étourdie, avec de longues jambes...

— J'ai toujours de longues jambes...

Mais, sans prendre garde à la rectification, il continua :

— Vous donniez la chasse à des poules dans la cour attenant au jardinet de votre mère.

— Pauvres poules ! soupira-t-elle.

— Et là-dessus, vous avez abandonné les volailles pour vous tourner vers moi, et...

— Et je vous ai pris dans mes filets...

— Parfaitement ! reconnut-il de bonne grâce. Vous m'avez captivé... captivé absolument contre ma raison, ainsi que je vous l'ai d'ailleurs déjà dit... quand je vous ai demandée en mariage.

Rougissante, elle prononça très vite :

— Pardon... c'est moi... Oui, je crois bien que c'est moi qui... Vraiment... Du moins, je sais que j'ai pleuré quand vous m'avez dit que vous alliez habiter ailleurs, et alors, alors...

Sa voix se chargea de tendresse :

— Alors, vous m'avez dit : « Ma chère petite, si j'étais plus jeune... »

Mariette se mit à rire :

— Exactement comme si vous étiez un vieux monsieur avec une grande barbe blanche et des béquilles !

Se penchant en avant d'un mouvement impulsif et gracieux, elle jeta un baiser sur l'épaule de Jerry :

— Vous voyez, mon chéri, que c'est moi qui avais raison, car maintenant nous sommes heureux, merveilleusement heureux, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, il prit une des petites mains de la jeune fille et la porta à ses lèvres.

— J'ai fait une découverte importante pour notre bonne entente future : c'est qu'il est plus sage de ne jamais discuter avec vous. Aussi, quand nous serons mariés, chaque fois que vous amorcerez une dispute, je ne vous répondrai pas. Je prendrai la porte, sans rudesse, mais avec fermeté.

— Mais nous ne nous sommes jamais disputés !

— Pas encore ! Nous ne sommes fiancés que depuis trois semaines...

— Je l'ai toujours été dans mon coeur, assura-t-elle, depuis le premier instant. Maman ne croit pas au coup de foudre, mais c'est une sceptique ; elle ne croit pas à grand'chose. Elle m'a dit que j'étais absurde, trop jeune pour savoir ce que je voulais, et que vous étiez trop vieux pour moi. Douze ans de différence, il me semble que c'est juste ce qu'il faut. [*Lire la suite page* 19]



Notre roman d'amour

par Ruby M. Ayres







Des fleurs pour votre jardin

par Marcelle Lepage-Thibaudeau

licenciée en sciences naturelles de l'Université de Montréal.

Quand les Tulipes, les Narcisses, les Jonquilles et les Jacinthes, qui ont dormi tout l'hiver, bien au chaud, dans ces petites chambres souterraines que sont les bulbes, se réveillent soudain, frappés par un rayon de soleil, cette baguette magique qui fait tant de merveilles, il est temps déjà de songer aux beautés qui remplaceront ces petites belles-au-bois-dormant, dont l'éclat est si bref.

Hâtez-vous alors de piquer dans les corbeilles et les rocailles des plants de Pensées. Elles sont si gentilles, les Pensées, avec leur frimousse de petit chat et leurs ravissants costumes de velours aux riches tons mêlés de bleu, de pourpre et de jaune infiniment nuancés. Peu frileuses, elles fleurissent très tôt et, au mois d'octobre, elles bravent encore, toutes rieuses, les vents glacés.

Les Iris sont faciles à planter et à transplanter. Les longues feuilles pointues ressemblant à des épées montant la garde autour de ces beautés originales que sont les fleurs aux multiples nuances, continuent, tout au long de l'été, à former de jolis massifs.

Semez des Capucines en touffes denses dans les corbeilles, en bordure des allées, dans les boîtes à fleurs. Elles ressemblent à de petites trompettes, les Capucines. Leurs chaudes couleurs de jaune et d'orangé se détachent bien joliment sur le vert glauque des feuilles rondes. Le soleil les fait resplendir sur le vert des gazons, comme il fait briller les cuivres des fanfares dans les parades. Tara-ta-ta ! tara-ta-ta ! sonnent-elles, brillantes et vives, jusque sous les givres, à travers les amoncellements de feuilles mortes balayées par les vents de novembre.

Les Pétunias, mieux connus sous le nom de Saint-Joseph, s'épanouissent abondamment et très tard l'automne aussi. C'est pour cela qu'elles ont une vogue si grande, ces fragiles clochettes. Nous ne les entendons jamais tinter quand le vent les agite ! C'est sans doute que nos oreilles ne sont pas assez fines pour percevoir les coups légers des minuscules grelots d'or sur la fine soie des petits entonnoirs.

Les Zinnias sont des fleurs mexicaines. Dans cette famille, il y a de grands personnages qui aiment trôner dans les larges plates-bandes, ce sont les Zinnias géants. Mais il y a aussi les Zinnias pompons qui composent de très jolies bordures. Pour ceux qui aiment les fleurs simples, il y a les Zinnias simples qui, telles les Marguerites des champs, portent une petite jupe formée d'un seul rang de rayons. Pour ceux qui aiment les fleurs aux toilettes plus élaborées, il y a les Zinnias doubles qui portent de multiples jupes composées de rayons plus ou moins ondulés. On reproche à ces Mexicaines de manquer de grâce ! C'est vrai que leurs tiges, garnies de poils rêches, sont raides. Mais les couleurs des fleurs sont si chaudes, si variées, et ces dames sont si peu capricieuses qu'on leur pardonne d'être un peu moins gracieuses. Habituées au brûlant soleil de leur pays, elles peuvent supporter les pires sécheresses et continuer doucement à fleurir. Il n'est pas besoin donc de les abreuver quotidiennement d'eau fraîche. Voilà un secret pour les gens pressés et... paresseux qui aiment les fleurs beaucoup, mais moins les arrosoirs.

Les chaudes couleurs des Capucines se détachent sur le vert glauque des feuilles rondes. — Les Iris, dont les longues feuilles ressemblent à des épées, sont faciles à planter et à transplanter. — Les Pétunias (ou St-Joseph) s'épanouissent abondamment et très tard l'automne. — *Aquarelles de Rolland Boulanger, de Montréal.*

S'agit-il de garnir une vaste plate-bande ? Semons comme plantes de fond, des variétés de soucis africains, les fils du soleil, recommandés pour leur robustesse et l'éclat de leurs fleurs ; semons encore des Zinnias géants, à fleurs de Dahlias, tels que les *David Burpee*, qui se cultivent d'autant plus aisément que l'on ne s'occupe pas trop d'eux. Pour la même fin, les Cosmos, sont recommandables, plus spécialement, les variétés *Sensation, Radiance, Express.* Les Cosmos se contentent d'un sol pauvre et ils ont de très jolies fleurs de toutes nuances, légères comme des papillons, posées sur un feuillage ténu et finement découpé. Les Dauphinelles annuelles entrent aussi dans cette catégorie, elles sont populairement appelées Pieds-d'alouette, de même les Mufliers de grandes tailles, qui attachent à des tiges solides leurs curieuses petites fleurs qui les ont fait surnommer *Gueules-de-loup.*

S'agit-il de décorer une rocaille ? Toutes les variétés qui conviennent pour les bordures peuvent être utilisées. On peut ajouter à cette liste les Oeillets de Poète, les Oeillets d'Inde d'une rusticité incomparable, les Capucines précieuses pour la beauté de leur feuillage et l'éclat de leurs entonnoirs, aux tons de jaune et orangé, la mésembryanthénum, surnommée la *glaciale*, qui tapisse les roches d'une verdure grisâtre et qui épanouit ses petites fleurs sous un soleil ardent, et le Liseron tricolore qui forme des touffes compactes piquées de corolles campanulées toutes bleues ou bleu veiné de blanc.

Pour la boîte de fleurs, constituez un harmonieux ensemble de jaune et de bleu en utilisant, par exemple, des Oeillets d'Inde ou Tagètes, des Verveines bleues et des Capucines grimpantes.

Dans ce grand terrain rocailleux qui ne peut être recouvert d'une belle pelouse, semez du Pourpier, une plante traçante qui formera un tapis qui se piquera d'une profusion de petites corolles en forme de coupes, très brillantes et de teintes variant du blanc au rouge, du jaune à l'orangé.

Au treillis de cette pergole, autour d'une colonne de véranda ou d'un portique, faites enrouler ce gracieux Liseron aux campanules subtilement nuancées que l'on appelle avec tant de raison *Gloire-du-matin* ou *Belle-de-jour*. Les *Belles-de-jour* ont des cousines, les *Belles-de-nuit* ou *Quatre-heures* ou plus exactement *Mirabilis*. Ces plantes hautes de deux pieds, robustes, possèdent des feuilles décoratives d'un vert lustré, au milieu desquelles éclosent des petits entonnoirs multicolores très parfumés. On peut les utiliser en massifs ou encore en faire des haies basses.

Vous connaissez des histoires de princes charmants qui, captivés par la beauté d'humbles paysannes, les emmenaient dans leurs châteaux et les transformaient en radieuses princesses ? L'histoire des Roses ressemble à ces histoires de princes charmants. Des jardiniers, captivés par la beauté des Roses sauvages, les ont transplantées dans des serres, ces châteaux de verre, où les Roses sauvages sont devenues les reines des fleurs. Certaines Roses ont une beauté trop fragile pour vivre dans le jardin, mais d'autres sont capables de résister aux intempéries. Alors, pourquoi ne pas inviter des Roses à régner dans votre jardin ?

Plantez des rosiers bas pour former des haies charmantes. Plantez, en massifs plus élevés, des Rosiers rugueux, ils sont très résistants et très florifères. Laissez enrouler à vos pergoles, à un treillis, le long d'une fenêtre, des Rosiers grimpants. Accordez-vous le plaisir de soigner quelques variétés plus rares, dont la grâce et le parfum flatteront votre légitime orgueil de jardinier amateur.

UN SEUL AMOUR

[*Suite de la page* 16]

— Treize ! Vous n'êtes pas forte en calcul, ma petite fille, c'est honteux...

Après un court silence, il reprit nonchalamment :

— Allons, continuez ! Qu'est-ce que votre mère a encore dit ?

Le visage sensible de la jeune fille se contracta en une éloquente grimace :

— Elle a dit des tas de choses, déclara-t-elle avec vivacité : que cela ne durerait pas, qu'elle ne croyait pas que vous m'aimiez vraiment ni que vous pensiez sérieusement à m'épouser. Peut-être, il faut que vous le sachiez... Maman dit vraiment des choses horribles, quelquefois !

Elle avait pris un air sérieux et, baissait un peu sa charmante petite tête.

— Cela arrive à tout le monde, dit Jerry.

— Pas à vous !

— Vous voulez dire que vous ne m'avez pas encore entendu proférer des méchancetés.

— Je sais que vous en êtes incapable ! Vous êtes l'être le meilleur, le plus gentil, le plus...

— Dommage que je n'aie pas mon chapeau... Je vous ferais un beau salut en m'inclinant très bas...

— Mais, coupa Mariette, de sa douce voix, je vous aime et vous aimerai jusqu'à mon dernier jour, et encore après, quoi que vous fassiez et quelle que soit votre attitude à mon égard.

— Si j'étais vous, je ne ferais pas de si imprudentes promesses. Je ne m'engagerais pas ainsi à la légère.

Elle se glissa tout près de lui sur le sable moelleux et murmura :

— Ne voulez-vous pas que je vous aime jusqu'au dernier jour de ma vie ?

— Oh ! ce que je veux et ce que la destinée me donnera, ce sont là des choses bien différentes, probablement.

— Cela me déplaît que vous parliez ainsi. Qu'y a-t-il, Jerry ? Ce matin, vous n'êtes pas comme d'habitude... Qu'est-ce que vous avez ?

Les yeux de Jerry, du brun chaud de la châtaigne mûre, s'attachèrent au visage anxieux de Mariette.

— Peut-être ai-je vu passer un corbeau, en rêve... dit-il à demi sérieusement.

— Rêver corbeau, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je n'en sais rien, mais on prétend généralement que c'est de mauvais augure.

— Oh ! se récria la jeune fille outrée, comment osez-vous parler de mauvais présage quand il fait si beau et que nous sommes si heureux ! C'est impossible, voyons ! Que craignez-vous donc ?

— Rien du tout.

Allongeant le bras, il l'attira à lui :

— J'ai dit cela pour plaisanter... Embrassez-moi !

Elle l'embrassa en rougissant un peu et, après avoir jeté un coup d'oeil circulaire à la plage déserte :

— Heureusement, il n'y a personne qui puisse nous voir ! Savez-vous, Jerry, que voici les premières vraies vacances de ma vie ? Aussi loin que j'interroge le passé, je n'en ai jamais eu avant, et c'est à vous que je les dois. Oh ! tout ce que j'ai eu de bon est venu de vous... grâce à vous, ajouta-t-elle à mi-voix.

Mariette eut un petit rire ravi :

— Est-ce que notre vie ne sera pas magnifique ?

— Elle le serait bien plus encore si j'étais riche, soupira-t-il.

— Ou si moi, je l'étais, affirma la jeune fille.

Mais Jerry secouait la tête, rembruni :

— Si vous étiez riche, je ne me marierais pas avec vous, et d'abord, nous ne nous serions jamais rencontrés et si nous nous étions tout de même rencontrés, je ne vous aurais même pas regardée.

— Peut-être n'auriez-vous pas pu vous en empêcher ? lança-t-elle avec une pointe de malice.

— Oh ! J'aurais fait en sorte de ne pas vous regarder ! Sans doute, vous n'avez pas encore découvert que j'ai beaucoup de force de caractère...

— Comme les héros de romans. Mais, par bonheur, vous n'êtes pas silencieux, dit-elle, contente.

— Je puis l'être aussi, quand je veux ! En tout cas, j'ai assez de volonté pour empêcher mon coeur de dicter la loi à ma raison, si j'étais venu à m'éprendre d'une jeune fille riche.

— Seriez-vous impitoyable... même si c'était moi, Jerry ?

— Même si c'était vous. Je perdrais tout respect de moi-même si j'épousais une femme riche.

— Mais si vous l'aimiez ?

— Je m'interdirais de l'aimer, dit-il de sa voix lente, résolue.

— Oh ! Quelle force d'âme ! railla Mariette avec un petit rire.

Puis, reprenant son sérieux :

— Savez-vous, Jerry, j'imagine parfois que mon père reviendra un jour, sans crier gare, riche et repentant...

— Mais votre père est mort, objecta assez platement Ottershaw.

— Je sais bien. Tout de même, ce retour merveilleux serait comme une de ces histoires qu'on lit dans les livres.

Elle se tut et resta un moment silencieuse pour reprendre avec un regain d'enthousiasme :

— Ma pauvre maman ! C'est qu'elle aime tant l'argent et n'en a jamais eu ! Naturellement, je ne puis me rappeler mon père, mais il n'a pas dû être un homme vraiment bien, pour être

[*Lire la suite page* 22]

vous ferez battre son coeur avec "Golden Dream"

. . . teinte fascinante de maquillage !





(Fabrication Canadienne)

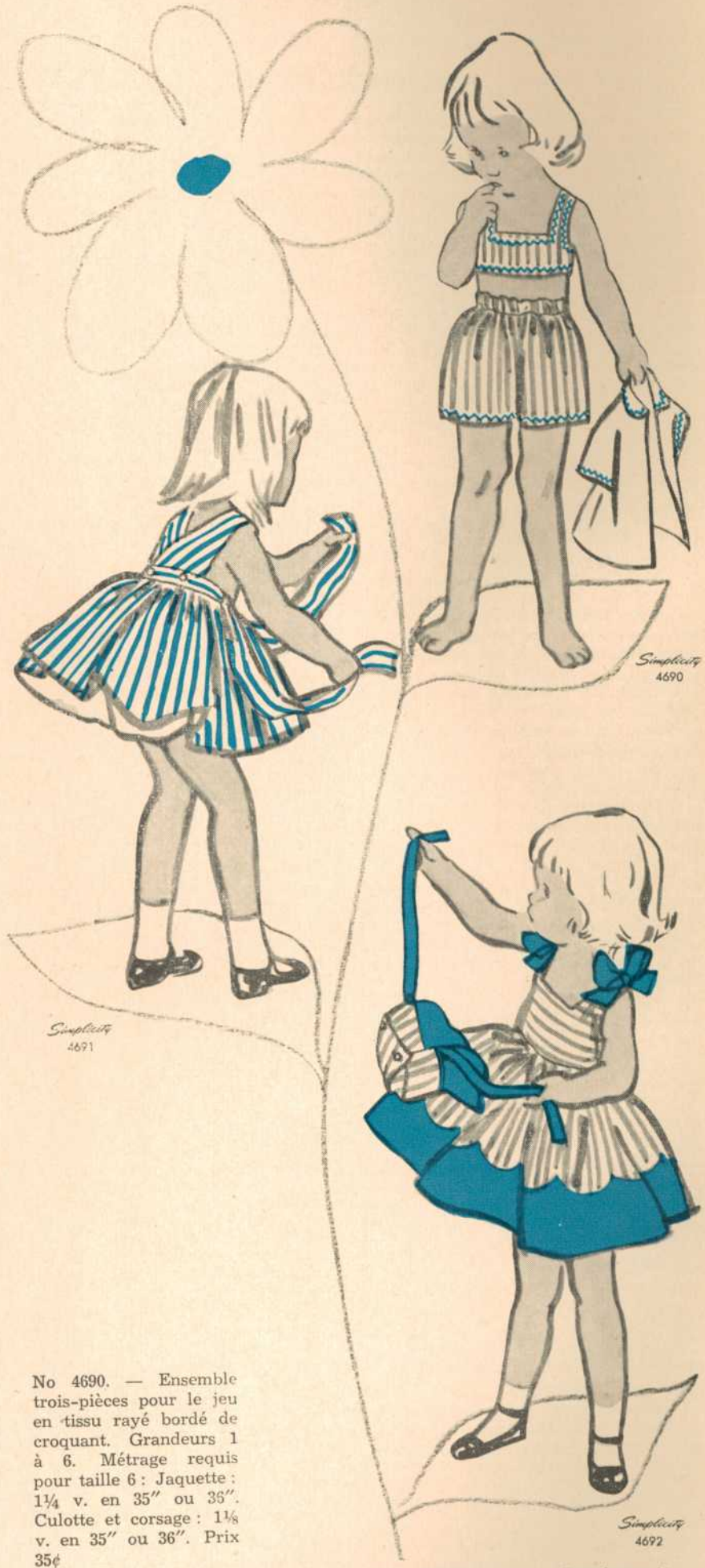
Woodbury Dream Stuff

Tout comme un coquin de chapeau aguichant . . . Golden Dream est la nouvelle teinte outrageusement flatteuse de Dream Stuff Woodbury ! Tapotez-la avec sa houppette et votre visage se parera d'un hâle délicat aux reflets chauds et dorés du miel printanier. Dream Stuff n'est ni asséchant, ni graisseux. C'est un maquillage doux, satiné, parfaitement naturel ! Aucun masque poudreux n'en ternit l'éclat ! Cinq teintes de rêve.

. . . poudre et fond de teint nuancé . . . seulement **75c.**



A l'heure du jeu



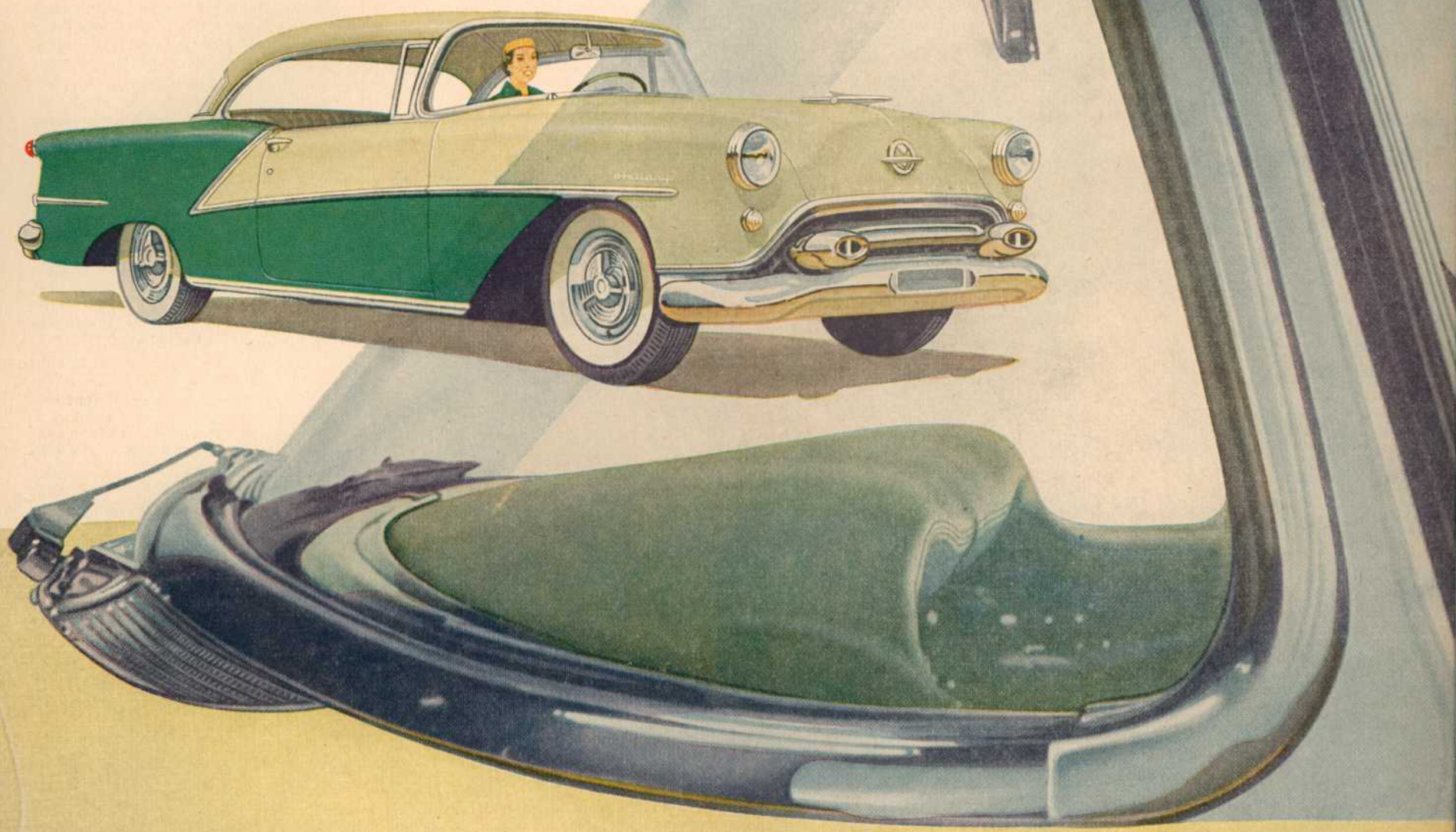
No 4690. — Ensemble trois-pièces pour le jeu en tissu rayé bordé de croquant. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 6 : Jaquette : 1¼ v. en 35″ ou 36″. Culotte et corsage : 1⅛ v. en 35″ ou 36″. Prix 35¢

No 4691. — Tablier enveloppant avec petite culotte assortie. Grandeurs ½ à 3. Métrage requis pour taille 1 : 1⅞ v. en 35″ ou 36″, 1⅝ v. en 39″. Culotte : ⅜ v. en 35″, 36″, 39″, 44″ ou 45″. Prix 35¢

No 4692. — De jolis noeuds à l'arrière de même qu'aux épaules ornent cette robe à large bord festonné. Grandeurs ½ à 3. Métrage requis pour taille 3 : Corsage, haut de jupe, noeuds et calotte du chapeau : 1⅝ v. en 35″ ou 36″ de tissu rayé. Bas de la jupe, noeuds du corsage, bord du chapeau et ceinture : 1 v. en 35″ ou 36″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Pare-brise de conception nouvelle



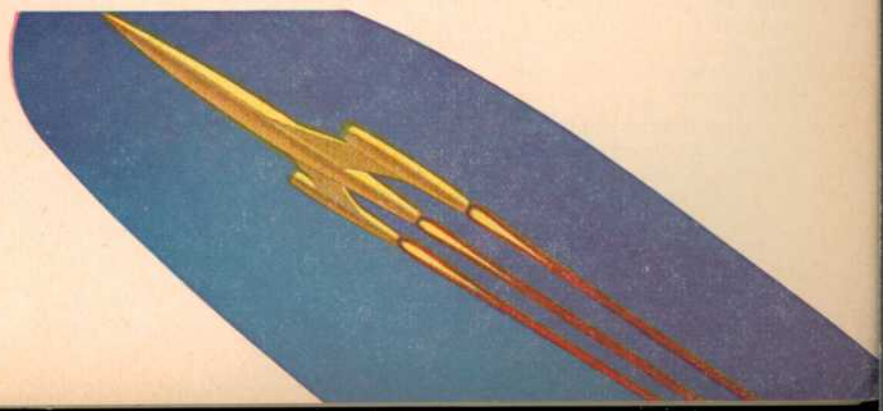
Illustré—Coupé Holiday Quatre-vingt-dix-huit de luxe. Une valeur General Motors.

Vision de beauté . . . avec la *vivacité* du nouveau "Rocket"! Telle est l'ultra-nouvelle Oldsmobile pour 1954! Le style de *demain* dans un nouveau pare-brise panoramique enveloppant . . . dans une silhouette longue et basse, empreinte de jeunesse! Le crâne cachet de voiture sport dans le dessin des portières et des ailes! Ouverture d'aération sur toute la largeur de la carrosserie, au niveau du capot pour admettre de l'air plus frais, plus pur! Et la *puissance* de demain dans le célèbre moteur "Rocket" qui atteint 170 CV dans la série "88" et 185 CV dans la Super "88" et la Classique "98"! Prenez rendez-vous avec votre marchand Oldsmobile pour voir et conduire une sensationnelle Oldsmobile 1954!

L'OLDSMOBILE

"Rocket"

qui détient le record mondial





• [*Suite de la page* 19]

parti en délaissant une femme qu'il aimait.

— Peut-être ne l'aimait-il pas ?

Mariette le regarda :

— Vous croyez... qu'il ne l'a pas aimée ?

— S'il l'avait aimée, croyez-vous qu'il l'aurait abandonnée ?

— Non, il me semble que non.

— D'autant plus que vous étiez là aussi.

— Oui, c'est vrai, j'étais là aussi, et cela ne l'a pas retenu, prononça Mariette, pensive.

Puis, un instant plus tard, elle s'exclamait, tout son entrain revenu :

— Oh ! je suis sûre que vous serez riche un jour ! Vous êtes si intelligent. Il est certain que vous deviendrez un des associés de la maison qui vous occupe ou un « fondé de pouvoirs » avant qu'il soit longtemps.

— Vous devriez venir à l'un des prochains conseils d'administration et le suggérer à ces messieurs. Peut-être cette idée ne leur est-elle pas venue...

Mais Mariette avec un rire heureux :

— Que vous soyez un associé ou un garçon de bureau, cela m'est bien égal. Pour moi, vous serez toujours le seul homme au monde qui existe pour moi...

Etendue tout de son long sur le sable chaud, elle ferma les yeux, s'abstenant de parler...

Souvent, elle se reportait en esprit aux années de son enfance, pour éprouver la satisfaction de conclure : « Enfin, tous ces mauvais jours sont finis et ne reviendront plus ! » Elle se sentait envahie alors d'une paix infinie, d'un délicieux bien-être ; elle se disait parfois que c'était là les sensations que l'on doit éprouver lorsqu'un bateau, après avoir été assailli et malmené par la tempête en haute mer, pénètre dans les eaux enfin calmes du port.

Ses parents s'étaient séparés alors qu'elle atteignait à peine trois ans et elle n'avait jamais pu savoir de quel côté étaient les torts qui avaient amené cette rupture. Du côté de son père, supposait-elle, étant donné qu'elle avait été confiée à sa mère.

La fillette n'avait jamais eu d'amies de son âge, même à l'école où les autres enfants semblaient d'instinct la tenir à l'écart, et se moquaient de son prénom, abréviation de Marie-Antoinette ; Mme Clare prétendait être — sans préciser de quelle façon — une descendante de l'infortunée souveraine.

En général, elles payaient de un à trois mois de loyer d'avance en prenant possession d'un nouveau logement, toujours meublé. Il était rare que Mme Clare pût donner quelque autre argent par la suite, et d'ailleurs, déménager n'était ni long, ni difficile : tout ce qu'elles possédaient au monde tenait à l'aise dans deux malles vétustes.

Jerry Ottershaw habitait porte à porte avec Mariette et sa mère, logées alors dans une maison meublée, d'un quartier peu élégant. Bientôt, quand ils eurent fait connaissance, la jeune fille soupçonna qu'il avait prêté plusieurs fois de l'argent à Mme Clare afin de prolonger leur séjour dans ce logis — leur précédent domicile. Il s'était montré amical envers Mariette, la faisant sortir quelquefois, lui apportant de temps à autre un petit présent et, touchée par ces attentions, elle s'était de plus en plus attachée à lui.

Chaque jour, pendant trois mois, elle l'avait vu ; puis, un soir, tandis qu'il réparait une serrure pour sa mère — car il était adroit et serviable — il annonça qu'il allait déménager pour être moins loin de son bureau.

Mariette se trouvait assise sur le bras d'un vieux fauteuil et observait l'ingéniosité du serrurier d'occasion. En entendant celui-ci formuler ce projet de départ, il lui sembla que tout tournait à une allure vertigineuse et elle dut se cramponner des deux mains au dossier du siège pour ne pas tomber. Ottershaw continuait, paisible, à cent lieues de soupçonner quelle émotion et quelle détresse ses paroles venaient de faire naître dans ce jeune coeur. Elle l'entendait, comme en rêve, dire posément :

— Ici, je suis vraiment trop loin du bureau. Je me suis arrangé avec un ami. Nous habiterons ensemble. Ainsi, en dix minutes d'autobus, je serai rendu, alors qu'à présent, il me faut prendre le train...

Il avait poursuivi jusqu'à ce que, frappé du silence de la jeune fille, il la regarda soudain ; il laissa tomber l'outil qu'il tenait et s'étant mis debout, sans cesser de la regarder fixement, il demanda :

— Mariette... Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se sentait humiliée chaque fois qu'elle se rappelait à quel point elle avait perdu toute maîtrise d'elle-même, peut-être même toute fierté, car, tandis qu'il restait là, debout, immobile, un peu pâle seulement, elle avait sangloté en avouant sa détresse et la peur qui la saisissait en pensant combien, lui absent, elle serait seule !...

Tout d'abord, il avait essayé de la réconforter :

— Je vous verrai souvent. Cela ne modifiera pas nos rapports, excepté que je ne serai plus votre proche voisin.

Mais, pour elle, cela changeait tout, et il serait parti pour l'autre bout du monde qu'elle ne se serait pas sentie plus désemparée. Elle sanglotait à fendre le coeur, dans une agonie de désespoir. Alors, il avait dit :

— Ma chère petite, si j'étais plus jeune...

Et enfin, il avait cédé... à son amour pour elle, ou simplement à l'amour qu'elle montrait pour lui ?

Mariette, étendue au soleil, les yeux clos, revivait cet instant, le plus heureux de son existence.

Mais à présent, la voilà fiancée ! A son doigt, tout en jouant machinalement avec le sable, elle sentait la petite bague cachet que Jerry lui avait donnée comme bague de fiançailles et dont elle était si fière ; certes, le plus beau diamant n'aurait pas rempli son coeur de plus d'orgueil, car cette petite bague prouvait qu'elle était liée à lui, cela lui suffisait ; une vague de bonheur déferlait sur elle à ce rappel.

C'était Ottershaw qui avait eu l'idée de ces quelques jours de vacances sur une plage. La jeune fille savait aussi — bien que, ni sa mère, ni son fiancé n'eussent voulu en convenir — que c'était Jerry qui en faisait tous les frais.

Soudain, elle se demanda si sa mère, aujourd'hui si désenchantée, avait connu cette plénitude, cette allégresse ? Mme Clare ne parlait jamais de son mariage, jamais elle ne lui avait dit pourquoi son mari et elle s'étaient séparés si vite. Un jour, Mariette qui pensait avec curiosité et quelquefois avec nostalgie à ce père dont elle ne gardait nul souvenir, avait questionné sa mère, mais Mme Clare s'était contentée de répondre sèchement :

— Il est mort.

« Cependant, ils ont dû s'aimer ! » se disait la jeune fille perplexe, bien que sa mère affirmât que l'amour n'était qu'une maladie dont les uns guérissaient plus vite que les autres, voilà tout !

Mariette regarda du côté de Jerry... Voyons, serait-il possible qu'un jour, il n'y eût pour lui qu'indifférence dans son coeur ? Cela semblait impossible, absurde...

Le petit chien s'était blotti près de lui et tous deux semblaient assoupis. Mariette ne quittait pas des yeux le visage hâlé d'Ottershaw, un visage qui n'était pas régulièrement beau, mais

attachant, par le contraste entre la mâchoire énergique, obstinée même, et une bouche sensible ; elle considérait le large front, les cheveux drus rejetés en arrière à grands coups de brosse dans le vain espoir de les empêcher d'onduler.

« Un homme ne devrait pas avoir des cheveux qui bouclent, » disait-il, mais Mariette était d'un autre avis : elle aimait ces cheveux sombres, creusés et soulevés en vagues. Ces yeux bruns, qui paraissaient si bons, si doux, étaient les plus beaux du monde. Mais il n'était rien en lui qu'elle n'aimât ! Quand il l'embrassait, elle se sentait emportée en plein ciel, sur un nuage rose.

La main entre sa joue et le sable chaud, elle restait immobile, heureuse d'être là et de regarder cet homme avec une tendre et naïve fierté ; elle se répétait, ravie : « Je l'aime. Il m'aime. Rien ne nous séparera jamais ! »

Soudain, une petite brise froide vint l'effleurer comme un brusque, cruel avertissement. Ce fut si pénible, elle eut si intense l'impression d'une présence entre eux qui les écartait l'un de l'autre que, redressée, elle posa sa main sur l'épaule de son compagnon en appelant avec angoisse :

— Jerry !

Il tressaillit comme si ses pensées l'avaient entraîné bien loin, mais, alors qu'il allait parler, un appel vint troubler la divine paix de cette belle fin de matinée :

— Mademoiselle Marie ! Mademoiselle Marie ! répétait, stridente et affolée, la voix de la femme qui tenait le cottage. Elle avait abrégé ainsi le nom de Mariette, car ce n'était pas avec ces cris qu'on appelait pour les repas.

Etonnée et saisie d'une brusque appréhension, Mariette tourna la tête et voyant accourir en trébuchant, comme à bout de force, la brave femme corpulente qui marchait en général à pas mesurés, elle se leva d'un bond et, légère, courut à la rencontre de l'arrivante :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ?

Ottershaw l'avait rejointe et Gadget aboyait joyeusement, croyant que c'était là un nouveau jeu.

— Votre mère, mademoiselle Marie... Je suis allée la prévenir pour le déjeuner. Je croyais qu'elle dormait... Elle était restée toute la matinée dehors, sur sa chaise-longue... mais elle ne répond pas... elle ne...

Il semblait à Mariette que ses pieds, soudain pesants, enchaînés, ne se déplaçaient qu'avec une difficulté incroyable ; comme en rêve, elle vit Ottershaw s'élancer tandis qu'elle peinait et restait en arrière, de plus en plus en arrière jusqu'à ce qu'il disparût derrière la maigre haie de véroniques, entourant le petit jardin du cottage.

Dans le petit jardin, elle vit la chaise-longue garnie de toile rayée si claire, si gaie, que sa mère aimait comme elle aimait toutes les couleurs vives. Près de là, dans l'herbe, gisait un roman ; la brise de mer jouait avec les pages... et, au pied de la chaise, il y avait une petite mule à haut talon. Elle vit Jerry se baisser, la ramasser, puis, tout à coup, l'ayant entendue venir, il se retourna et la retint doucement :

— Non, ma chère petite, non...

Elle levait vers lui des yeux aveugles, balbutiant :

— Pourquoi ?

Mais, en réalité, au fond de son coeur elle avait compris.

Mme Clare, de santé délicate, avait souvent dit être persuadée qu'un jour elle mourrait subitement « comme une chandelle qui s'éteint ».

Personne n'avait pris au sérieux ce sombre pressentiment, Mariette moins encore que les autres peut-être, car elle ne croyait presque jamais ce que sa mère disait. Mais, cette fois, Mme Clare avait vu plus juste qu'elle ne l'avait peut-être cru elle-même. Et, de-



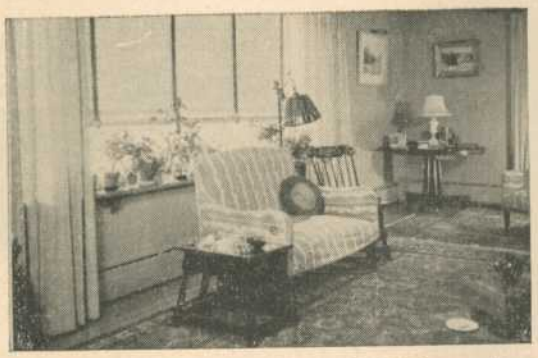
Est-ce là votre idée du confort...?

Peut-être . . . car dans bien des maisons
tout l'air chaud s'amasse au plafond et
le plancher reste froid!

Pour remédier à ce problème, la technique moderne a mis au point un nouveau et merveilleux système de chauffage:

LES PLINTHES À PANNEAUX RAYONNANTS

CRANE



Au Canada, Crane est le seul fabricant des plinthes à panneaux rayonnants en fonte. C'est vraiment le système de chauffage le plus perfectionné qui soit. Il complète le vaste assortiment d'équipements fabriqués par Crane pour tous genres de systèmes de chauffage— au charbon, à l'huile ou au gaz. Pour obtenir des renseignements détaillés, consultez un entrepreneur en plomberie et chauffage ou écrivez-nous.

Elles irradient la chaleur à la hauteur des chevilles et maintiennent une température plus uniforme entre le plancher et le plafond. Elles écartent les courants d'air et donnent plus de confort au niveau du plancher.

Ces plinthes, idéales dans les nouvelles constructions, peuvent être posées facilement dans presque toute maison. Elles libèrent les planchers et les murs de toute obstruction.

Renseignez-vous au sujet de ces plinthes auprès de votre entrepreneur en plomberie et chauffage.

La *qualité*
CRANE
ne coûte pas plus cher!

CRANE LIMITÉE
Siège social:
1170, square Beaver Hall, Montréal
7 usines et 18 succursales au Canada

1-5406F

La différence éclatante avec les tampons saponifiés BRILLO est due au poli à bijoux!



BRILLO
tampons saponifiés—
FAIT BRILLER
DEUX FOIS PLUS
en moitié moins de temps!

Maintenant—Brillo ® rend le nettoyage deux fois plus facile! Parce que Brillo *fait briller* les casseroles en les nettoyant!

Les robustes tampons métalliques Brillo saponifiés s'attaquent à la croûte brûlée avec vigueur! Nettoient les fours et les brûleurs en un clin d'oeil!

Des essais en laboratoire prouvent que Brillo surpasse tous les nettoyants essayés—*et en moitié moins de temps!*

BRILLO—votre meilleur achat!

Plus de fibres métalliques dans Brillo!
Plus de savon à polir dans Brillo!
Plus de tampons dans la boîte Brillo!
Le nouveau Brillo amélioré dure plus longtemps!

TAMPONS SAPONIFIÉS BRILLO (*Boîte rouge*) tampons saponifiés
NETTOYANT BRILLO (*Boîte verte*) tampons et savon séparés



Plus économiques —boîtes de 5 et de 12 tampons!

vant le visage bouleversé et compatissant de Jerry Ottershaw, Mariette devina que sa mère était morte.

II

Le coup avait été rude pour la sensibilité de la pauvre petite et lorsque Jerry la ramena à Londres, elle était malade d'émotion et de chagrin. Sur sa prière, il la laissa retourner dans le petit appartement meublé d'Ealing, le dernier qu'elle eût habité avec sa mère. Il avait repris sa chambre dans la maison voisine de façon à être près d'elle.

Il y avait une semaine qu'il lui avait dit :

— Mieux vaut nous marier le plus tôt possible, Mariette. Oh ! sans bruit, simplement. Je puis obtenir quelques jours de congé à mon bureau. Je n'ai pas pris mes vacances en entier cette année. Nous allons chercher un gentil logis, voulez-vous ?

Bien sûr ! Est-ce qu'elle ne voulait pas tout ce qu'il voulait ? Mais, jusqu'ici, ce fameux logis restait introuvable et cependant, il semblait à Mariette qu'ils avaient visité plus d'une douzaine d'appartements à louer : l'un était trop grand, cet autre trop petit, trop cher, quelques-uns décidément trop loin du bureau, mais demain, samedi, ils allaient en voir d'autres. Pour Mariette tout était beau. Jerry lui avait dit :

— Je pourrai mieux m'occuper de vous quand vous serez ma femme.

Elle se rappelait ces mots avec ravissement, cent fois par jour. La date du mariage était fixée, les formalités remplies — encore les formalités ! Et elle tenait de Jerry cinq livres pour s'acheter sa robe de mariée, ce qui parut beaucoup à la jeune fille qui n'avait jamais eu un centime à elle.

A cet instant, elle se souvint — si nettement qu'elle crut entendre la voix de sa mère — que Mme Clare n'avait jamais tenu pour vrai qu'elle se marierait avec Jerry. N'était-ce pas bizarre qu'elle en fût persuadée ? Pourquoi, mon Dieu ? Et pourquoi aussi est-il si en retard, alors qu'hier soir... Qu'est-ce qui l'a retenu hier soir ?

Une belle auto, conduite par un chauffeur en élégante livrée, tournait lentement le coin de la rue. Le conducteur regardait à droite, à gauche, en quête d'un numéro, sans doute. Mariette, l'esprit absent, le regardait faire avec une curiosité distraite. Il était rare qu'une voiture d'aussi belle apparence s'aventurât dans ces parages ; la rue était loin d'une voie importante et habitée par des travailleurs qui prenaient le train pour gagner Londres, ou par des gens simples, comme Mme Luff.

L'auto venait de s'arrêter juste devant la maison ; Mariette se pencha à la fenêtre, intéressée malgré elle. Le chauffeur se trompait de numéro sans doute, ou bien, il venait demander un renseignement car il était descendu de son siège et la jeune fille l'entendit frapper à la porte.

Elle revint vers la petite robe, la prit avec des doigts précautionneux, tout en songeant que cette soie fragile était comme une résille d'argent dans laquelle elle aurait enfermé tous ses rêves de bonheur. Quelle jolie teinte ! Comment pouvait-on dire que le gris était symbole de larmes ?

Plongée dans ses réflexions, elle tressaillit et se retourna avec précipitation en entendant la porte de sa chambre s'ouvrir : hélas, ce n'était que Mme Luff !

— Il y a un monsieur en bas qui désirerait vous parler.

— A moi ?

Mariette la regardait, surprise.

— Qui est-ce ?

Mme Luff secoua la tête, les yeux brillants de curiosité.

— Je ne sais pas. Il n'a pas voulu me dire son nom ; pourtant, je le lui ai demandé. Il a répété simplement : « Je voudrais voir Mlle Clare. » Il est venu dans une grande auto, ajouta-t-elle, visiblement impressionnée.

— Il doit faire erreur, dit Mariette, convaincue.

Elle se rappela soudain que sa mère refusait toujours de voir quiconque se présentait sans vouloir dire son nom, craignant, bien entendu, que ce ne fût un créancier. Elle répéta :

— Il doit se tromper ! C'est une autre Mlle Clare qu'il cherche. Je ne connais personne qui possède une auto...

Elle s'interrompit pour demander d'une voix incertaine :

— Où est-il ?

— En bas, dans le hall. Ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux que je lui dise de monter ?

— Si vous croyez...

Mariette sentait une vague appréhension l'envahir. Qui pouvait bien être ce visiteur inattendu ? Et pourquoi Jerry n'arrivait-il pas ?

Mme Luff revint promptement et dit :

— C'est ce monsieur...

Elle s'effaça pour laisser passer un homme de haute taille — « âgé », décida aussitôt Mariette en lui voyant des cheveux gris aux tempes et des épaules un peu courbées, lasses. Deux yeux très vifs d'un bleu intense lui semblèrent embrasser d'un coup d'oeil la petite chambre banale et pauvrement meublée mais il avait aussi un certain charme et l'aisance d'un homme bien élevé.

Puis, avec un sourire :

— Je crains que vous ne fassiez erreur...

— Vous êtes bien Mariette Clare ? demanda-t-il simplement.

— Oui.

Et, rougissant un peu :

— Je suis bien Mariette Clare... Mais... je ne vous connais pas, monsieur... Je ne me rappelle pas... Je m'excuse...

— Vous ne pouvez pas vous souvenir de moi, dit-il posément. Il y a trop longtemps que nous ne nous sommes vus.

Il laissa errer ses yeux dans la pièce, arrêta un instant son regard sur la petite robe grise avant de le tourner à nouveau vers la jeune fille.

— Vous ne pouvez pas vous rappeler, répéta-t-il, pourtant... je suis ton père, Mariette !

Elle se reprit avec effort et regarda le visiteur, Etait-il vraiment son père ? Elle fut surprise de n'en pas douter et, à cause de cela, un vague ressentiment se levait en elle contre lui. Pourquoi n'était-il pas venu plus tôt, alors que sa mère vivait encore ? Non pas que sa mère aurait désiré le voir — cela, elle ne le pensait pas — mais il lui semblait que la rechercher seulement maintenant, c'était en quelque sorte l'avoir délaissée une fois de plus.

— Ma mère n'est plus ! dit-elle durement.

Comme il ne répondait rien, elle ajouta :

— Nous avons toujours cru que vous étiez mort.

Peut-être était-ce une sottise que de dire cela alors qu'il était là, auprès d'elle, bien vivant, mais elle se sentait toute désorientée. Il ne disait toujours rien, alors, elle reprit avec un peu d'aigreur :

— Nous étions très pauvres, maman et moi. Si vous étiez venu plus tôt !...

Et elle pensait à la coûteuse automobile qui attendait dans la rue.

— Je regrette, crois-moi, Mariette, dit-il enfin. C'est une longue histoire. Je te la raconterai un jour. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour que je puisse réparer... Je te donnerai...

A ce mot, elle fit un pas en arrière, d'instinct :

— Si vous voulez parler d'argent, je n'en veux pas. Je vais me marier.

— Quel âge as-tu au juste ?

— Presque dix-huit ans.

Et, vite, elle demanda :

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour te voir, Mariette.

— Je vais me marier, répéta-t-elle.

Et ses lèvres tremblaient. N'était-ce pas la seule chose au monde qui comptât pour elle ? Mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il répondît :

— Je le sais. C'est grâce à Ottershaw que je t'ai retrouvée.

— A Jerry ? Mais comment ?...

Elle était tellement saisie qu'elle avait peine à parler.

— Où est Jerry ?

— Il va venir dans un instant. Il m'a prié de te le dire. C'est très délicat de sa part de penser que nous préférerions avoir cette première entrevue sans lui... Je suis heureux de te revoir, ma chère petite.

Et lui tendant la main :

— Veux-tu me traiter en ami ?

Elle le regardait et le sang lui montait peu à peu au visage.

— Je ne comprends pas. Après tant d'années, vous ne pouvez espérer... C'est impossible... Pourquoi vous traiterais-je en ami ?...

Mettant ses deux mains derrière son dos, elle prononça, la voix dure :

— Si ma mère n'était pas assez bien pour vous...

Elle s'interrompit. Mais, comprenant sa pensée, il y répondit :

— Tous les torts n'étaient pas de mon côté. J'essayerai de t'expliquer un jour. Mais en attendant, ne peux-tu avoir un peu confiance en moi ? Je puis faire beaucoup pour toi et c'est mon plus cher désir.

La jeune fille porta la main à sa gorge.

— Pourquoi Jerry ne vient-il pas ? murmura-t-elle avec angoisse.

Son père répondit :

— Jerry serait content que nous nous entendions.

— Il aurait dû me dire qu'il vous avait vu et que vous alliez venir. Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

— Peut-être parce qu'il craignait, comme moi-même, que tu ne refuses de me voir ?

— Tout cela est si étrange... Je m'y ferai sans doute, mais...

Elle s'arrêta court, le souvenir lui revenant des propres paroles irréfléchies qu'elle avait prononcées la dernière matinée que Jerry et elle avaient passée sur la plage de Cornouailles : « Si mon père revenait à l'improviste, riche et repentant... Ne serait-ce pas une faveur extraordinaire du destin ?... Et Jerry avait répondu : « Mais votre père est mort. »

Il était là cependant, cet homme que tout le monde croyait mort — sa femme toute la première, et elle était morte sans avoir été détrompée ; — il était là et avec les apparences de la fortune... ce qui fit dire à Mariette impulsivement :

— Alors, vous êtes très riche ?

Mariette rougit jusqu'à la racine des cheveux la seconde d'après. Mais il ne parut pas offusqué ; il sourit en disant :

— J'ai eu de la chance, plus de chance que beaucoup d'autres.

Ainsi, c'était vrai, le souhait exprimé à la légère, le voilà exaucé ! Oui, n'avait-elle pas ajouté : « Une telle chose n'arrive que dans les romans ! » Eh bien ! Elle s'aperçoit qu'elle ne la désirait pas du tout. Elle passa la main sur son front, l'air un peu égaré... Son père lui dit avec sollicitude :

— Tu es fatiguée. Je vais te laisser te reposer, mais veux-tu venir me voir demain ?

Elle hésita, saisie à nouveau d'appréhension ; elle voudrait refuser et cependant, ne serait-ce pas absurde ? Ne croirait-il pas qu'elle a peur de lui ?

[*Lire la suite page* 26]

BIRKS



20 modèles exclusifs

ARGENTERIE BIRKS

La Meilleure Valeur au Canada

Faite dans nos propres ateliers, l'Argenterie Véritable Birks vous est vendue directement. C'est pourquoi la comparaison vous prouvera que, poids pour poids et dollar pour dollar, l'Argenterie Véritable Birks est la meilleure valeur au Canada.

Que vous choisissiez un modèle traditionnel ou contemporain, l'Argenterie Véritable Birks ne fera qu'embellir à l'usage quotidien. Choisissez donc votre modèle préféré maintenant—parmi le plus grand choix de modèles exclusifs qui soit au Canada.

FACILITÉS DE PAIEMENT:
10% comptant—le reste en 10 mensualités

C'EST DE CHEZ BIRKS...

B·B

Les prix indiqués sont pour des couverts de six pièces comprenant: couteau et fourchette de lunch, cuiller à thé, fourchette à salade, cuiller à potage et petit couteau à beurre à manche creux.

HALIFAX • SAINT JOHN • QUÉBEC • MONTRÉAL • OTTAWA • SUDBURY • TORONTO • HAMILTON • LONDON
ST. CATHARINES • WINDSOR • WINNIPEG • RÉGINA • SASKATOON • EDMONTON • CALGARY • VANCOUVER • VICTORIA



Un bouquet d'exquises couleurs nouvelles, dernier cri de la mode.

RAYONNANTE JEUNESSE ET BEAUTÉ INEFFABLE – par DuBarry

Le riche et chaud coloris du rouge à lèvres DuBarry confère à vos lèvres un éclat durable. Un bâton solide et crémeux qui souligne clairement les contours, une formule exclusive à la riche lanoline qui protège vos lèvres et leur donne un fini satiné. Le rouge à lèvres parfumé DuBarry est indélébile et sans danger — n'assèche pas vos lèvres et conserve son éclat. C'est la formule idéale que recherchent toutes les femmes pour le maquillage de leurs lèvres. Conférez à vos lèvres la fraîcheur, la beauté et l'attrait de la jeunesse.
Un choix de toutes les teintes en vogue aux meilleurs rayons de cosmétiques. *$1.50*

PRODUITS DE BEAUTÉ **DuBARRY** PAR RICHARD HUDNUT

• [*Suite de la page* 24]

— Où devrai-je aller ? demanda-t-elle enfin.

Il lui indiqua l'adresse, le nom d'un hôtel devant lequel Mariette s'est arrêtée à plusieurs reprises. Elle a remarqué derrière de larges baies donnant sur un parc, des hommes, des femmes bien habillées qui déjeunaient ou dînaient à de petites tables fleuries. Elle pense de nouveau, le coeur serré, à sa mère. Si M. Clare était revenu quelques semaines plus tôt !... Il était riche, et sa mère qui avait toujours désiré l'être et n'avait jamais eu ni le nécessaire, ni le petit superflu auquel elle tenait tant. La jeune fille fit effort pour demander :

— A quelle heure voulez-vous que je vienne ?

— Viens déjeuner avec moi. J'enverrai la voiture te prendre à treize heures.

Une seconde, elle eut un petit frisson de plaisir : ce serait la première fois de sa vie qu'elle monterait dans une aussi belle auto ; puis, avec un mouvement de fierté, elle objecta :

— Je crains de ne pas avoir de vêtements assez élégants.

Mais il répliqua :

— Cela n'a aucune importance : c'est *toi* que je désire voir.

Mariette hésita : devrait-elle lui dire merci pour ce qui était effectivement une amabilité ? Mais, au lieu de cela, elle s'entendit demander :

— Pourrai-je amener Jerry ?

Il lui sembla percevoir que son père réfléchissait avant de répondre :

— Certainement, s'il veut bien venir.

Après le départ de M. Clare, elle se rappela ces derniers mots qui l'étonnèrent un peu car, bien entendu, Jerry l'accompagnerait si elle l'en priait.

Mme Luff la trouva un instant plus tard debout au milieu de la pièce, les yeux fixés d'un air absent sur Gadget qui aboyait rageusement devant la porte. Elle n'avait pas bougé depuis le départ du surprenant visiteur et la belle auto s'en était allée sans qu'elle lui jetât un regard de la fenêtre.

— Je vais vous faire une bonne tasse de thé. Cela vous fera du bien.

Mais Mariette secouait la tête :

— Non merci, vraiment. Il va être l'heure de dîner.

Elle s'arrêta en entendant retomber le marteau de la porte d'entrée. Mme Luff cessa aussitôt de remettre vaguement de l'ordre dans la pièce et s'écria de sa voix cordiale :

— C'est sûrement M. Ottershaw ! Vous voilà contente...

Et elle sortit en hâte.

Mariette l'entendit descendre l'escalier, puis ce fut le pas de Jerry qui sonnait plus lent que de coutume, de marche en marche.

Jerry entra enfin : Mariette ne s'avança pas vers lui ; elle se contenta de lever les yeux et d'attendre, d'attendre qu'il la prît dans ses bras comme il le faisait toujours. Elle se sentait comme ces enfants effrayés qui s'imaginent que s'ils ferment obstinément les yeux, la peur s'en ira.

Jerry ayant refermé la porte derrière lui, alla vers elle et, se penchant, l'embrassa.

— Eh bien ! dit-il de sa voix égale, quoi de neuf ?

Elle attachait sur lui des yeux accusateurs :

— Mon père est venu ici...

— Je sais.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie ?...

— Parce que... il m'a semblé que cela valait mieux.

— Ah !...

Dans le silence qui suivit, la jeune fille eut l'impression de parler à un étranger, de chercher avec effort à parler poliment de choses et d'autres. Jerry semblait lui aussi être gêné par ce qui pesait sur eux, car il s'éloigna et s'assit près de la cheminée remplie par Mme Luff de légers copeaux noués d'un ruban vert et brillant : cela pour être agréable à Mme Clare en égayant un peu la pièce quand il n'y avait pas de feu dans le foyer.

— Pourquoi n'avez-vous pas pu venir hier soir ?

— J'étais avec votre père.

Le silence retomba entre eux ; ce fut, cette fois encore, Mariette qui le rompit sans grand à propos :

— Comment trouvez-vous ma robe de mariée, Jerry ?

D'un mouvement machinal, brusque comme un sursaut, il jeta la cigarette qu'il venait d'allumer dans la cheminée, les minces copeaux et leur lien prirent feu instantanément : une vive flamme s'éleva, aussi vite retombée, pour ne laisser quelques secondes plus tard qu'une poignée de cendres.

Mariette regarda mourir la dernière étincelle avant de dire lentement :

— Mauvais présage pour l'un de nous...

Jerry eut un petit rire contraint.

— Que voulez-vous dire ?

Et comme, pour toute réponse, elle lui montrait le foyer vide :

— Ne soyez pas superstitieuse, voyons, prononça-t-il avant de s'avancer vers elle — non sans avoir hésité une seconde — et de lui prendre la main en questionnant avec sollicitude :

— Qu'avez-vous, ce soir ?

Elle leva vers lui des yeux troublés.

— Je crois que le corbeau est revenu.

— Quelle bêtise ! gronda-t-il gentiment.

Après un nouveau silence, elle demanda :

— Mais vous, qu'est-ce que vous avez ?

— Rien du tout. Je suis comme toujours.

Elle se détourna à demi, puis d'un élan, vint se jeter dans ses bras, s'accrochant à lui en balbutiant :

— Vous ne changerez pas, Jerry, jamais jamais ? Oh ! promettez-moi !

Il l'apaisa avec douceur, baisant ses cheveux.

— Calmez-vous, voyons. Vous n'avez pas de raison d'être tourmentée. J'aurais peut-être dû vous préparer à cette visite... vous dire... Mais il m'avait semblé qu'il valait mieux...

— Est-il vraiment mon père ?

— Oui.

— Ah ! J'aurais voulu qu'il ne revînt jamais !

— Ne dites pas cela. D'ailleurs, vous ne le pensez pas. Rappelez-vous... Il y a quelques semaines à peine vous souhaitiez son retour...

— Ah ! Je voudrais n'avoir jamais dit cela ! C'était stupide de ma part. Je n'ai pas besoin de lui. J'étais tout à fait heureuse sans lui.

Elle se dégagea et, avec agitation :

— Pourquoi est-il revenu ? A quoi bon, après tant d'années... Je n'avais aucun désir de le connaître et lui, il n'est pas possible qu'il s'intéresse vraiment à moi.

— Je suis persuadé que si.

— Vous semblez fort bien le connaître, remarqua Mariette, d'un ton acerbe. Comment cela est-il arrivé ? Comment vous a-t-il trouvé ?

— C'est moi qui l'ai trouvé...

Il s'expliqua, en détournant son regard, — du moins c'est ce que la jeune fille s'imagina :

— Grâce à une annonce qui m'est tombée sous les yeux, il y a quelques jours.

— Avant que nous ayons décidé de nous marier ?

— Non, après...

— Ah ! bien. Et ensuite ?

— C'était une annonce mise par un avoué qui vous recherchait.

Levant des yeux pleins de reproches sur Jerry :

— Ainsi, vous désiriez que je le visse ?

— Oui.

— Mais... pourquoi ?

Il posa doucement ses deux mains sur les épaules de la jeune fille et expliqua :

— Parce que je savais qu'il peut faire beaucoup pour vous... Et, après tout, ce n'est que justice.

— Mais je ne désire pas qu'il fasse quelque chose pour moi.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus besoin de son aide, puisque je vais me marier avec vous.

— Il est riche et il n'a personne au monde que vous.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? s'entêtait Mariette. Je ne veux pas de son argent. Je n'en ai pas besoin, ma vie est arrangée et c'est avec vous, auprès de vous que je vais la vivre et non auprès de lui. Il ne peut rien changer à nos projets. Oh ! dites-moi qu'il ne peut pas !

— Vous êtes fatiguée, ma chère petite ; nous reparlerons de cela une autre fois.

— Non, je ne suis pas fatiguée, mieux vaut que nous en parlions tout de suite. Je sais, je sens que vous avez une arrière-pensée... Vous me cachez quelque chose. Je l'ai senti tout de suite, dès que vous êtes entré. J'ai eu l'impression que c'était un autre... qui arrivait et non pas vous...

Ses lèvres tremblaient mais elle réussit par un courageux effort à ne pas éclater en sanglots et poursuivit d'un élan :

— Marions-nous demain, Jerry, au lieu d'attendre jusqu'à la semaine prochaine. Quelques jours, cela n'a vraiment aucune importance et si nous attendons... Oh ! j'ai peur... je ne sais pas de quoi, mais j'ai peur. Oh ! Jerry je vous en prie. Pour l'appartement, cela ne fait rien non plus. Je peux continuer à rester ici, chez Mme Luff... Dites, Jerry, dites que vous voulez bien ?

Mais Ottershaw détournait la tête avec embarras :

— Vous me rendez les choses encore plus pénibles, Mariette.

— Pénibles ? Pénibles ?

Un frisson secoua ses minces épaules. Ottershaw les sentit frémir sous ses doigts.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle à voix basse. Est-ce que ?... vous ne m'aimez plus ?

— Je vous l'ai dit... Je n'ai pas changé...

— Alors, marions-nous demain. Nous ne sommes que nous deux : les autres n'existent pas.

— Votre père existe.

— Oui, mais quelle importance cela a-t-il pour nous ? Il ne s'est occupé ni de mère, ni de moi pendant si longtemps ! Il n'est qu'un étranger...

Se dégageant, elle courut à la chaise sur laquelle était disposée la robe grise ; elle la prit et la tenant devant elle, la montrait au jeune homme :

— Regardez, Jerry, vous ne l'avez pas encore vue. Je la porterai demain pour notre mariage. Car nous allons nous marier demain, n'est-ce pas Jerry ?

Jerry s'était détourné et, après un silence il prononça :

— Pas demain, Mariette, je... enfin... nous ne pouvons pas.

Elle revenait vers lui, lentement, la jolie robe pressée contre elle :

— Je veux dire ceci, expliqua-t-il d'une voix égale — mais sans oser sou-



avec LA BOMBE ANTI-MITES GREEN CROSS !



L'emploi de la Bombe Anti-Mites Green Cross est rapide . . . elle protège pendant toute la saison chaude! Une pression sur la soupape laisse échapper une pulvérisation *ne tachant pas* mais mortelle pour les mites et leurs larves. Serrez vos lainages et vêtements d'hiver en toute sécurité . . . protégez vos tapis et meubles rembourrés de cette façon simple et *sûre* . . . avec LA BOMBE ANTI-MITES GREEN CROSS!



TANTOO
GREEN CROSS
Prévient les piqûres d'insectes.

Un liquide pour pulvérisation, non graisseux et inodore, efficace durant des heures pour repousser les maringouins, *mouches noires*, puces de sable, moucherons, etc. Protection idéale pour les pêcheurs et campeurs au début du printemps . . . pour toute la famille durant la saison des moustiques! Egalement disponible en tube sous forme de crème.



BOMBE DESODORISANTE
GREEN CROSS
Chasse les odeurs désagréables.

Un liquide pour pulvérisation agréablement parfumé à la menthe . . . agit avec une simple pression du doigt—le moyen *facile* d'éliminer en un clin d'œil toutes les odeurs désagréables dans la maison! Servez-vous-en dans la cuisine, le vivoir, la toilette et la cave.



Identifiez et détruisez tous les parasites du jardin, de la ferme et du foyer! Demandez à votre quincaillier le nouveau livret de 64 pages de Green Cross, illustré et instructif — "Antiparasites Modernes".



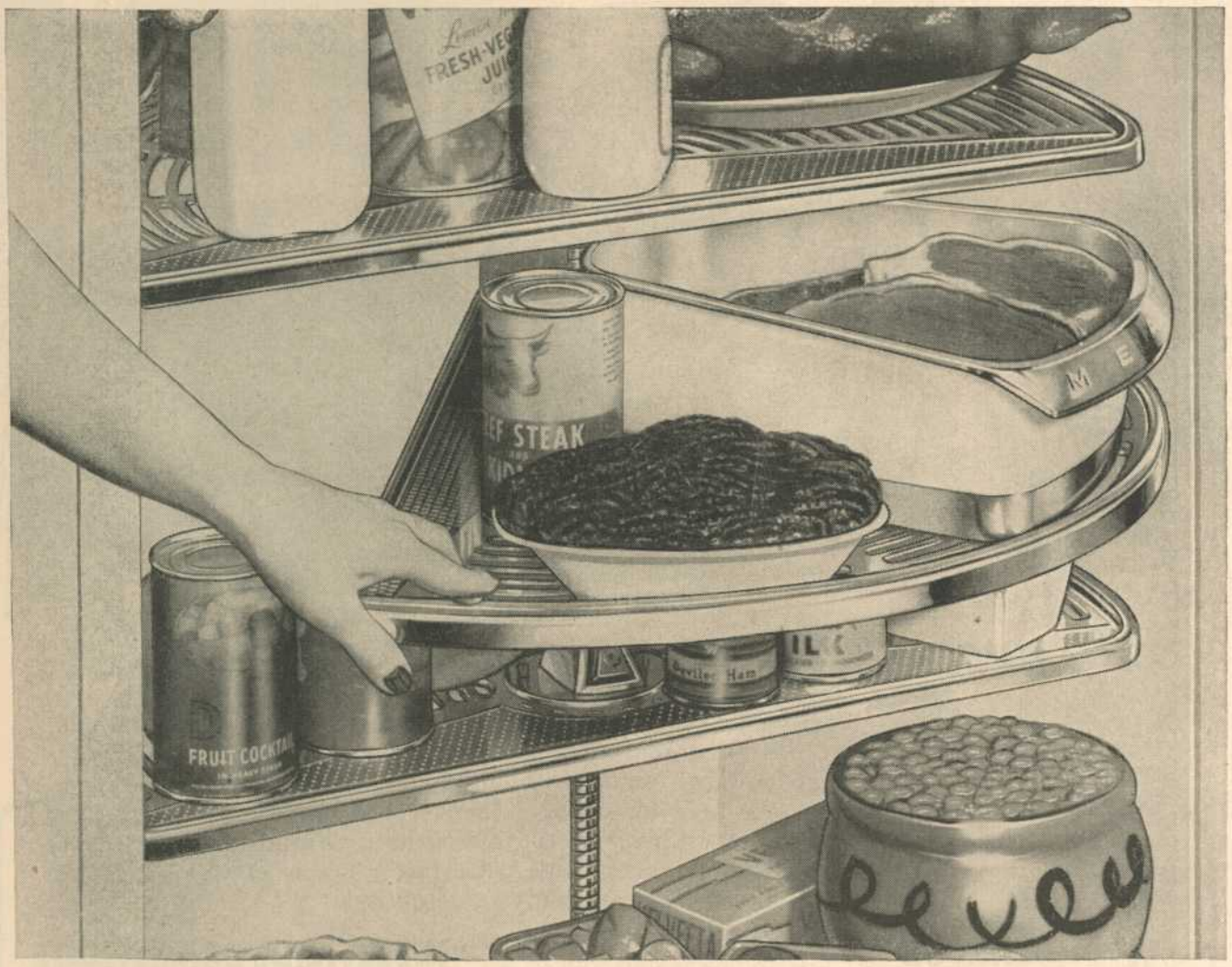
INSECTICIDE DOMESTIQUE
GREEN CROSS
Mortel pour les mouches.

Débarrassez votre foyer des mouches! Employez l'Insecticide Domestique sur les rideaux, draperies, meubles rembourrés et boiseries lorsque vous faites votre ménage du printemps. Cet insecticide résiduel, sûr et ne tachant pas, demeure sur les surfaces pulvérisées et conserve son efficacité pendant plusieurs semaines. Il tue au contact les mouches et autres insectes domestiques.

Votre marchand a en magasin tous les produits Green Cross pour le jardin, la ferme et la maison. Consultez-le pour de plus amples renseignements.

Produits Green Cross*
antiparasites modernes

*Marque déposée



NOUVELLES TABLETTES ROTATIVES G-E...

qui placent tous les aliments à votre portée



Dans le nouveau réfrigérateur à système jumelé G-E vous n'avez plus rien à chercher, plus rien hors de votre portée. En les touchant du bout du doigt, ces nouvelles tablettes rotatives décrivent un cercle parfait, plaçant tout devant vous. En outre, leur capacité d'emmagasinage est jusqu'à 13% plus considérable que celle des tablettes conventionnelles.

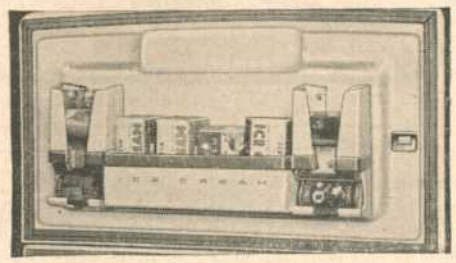
Elles sont, aussi, ajustables de bas en haut et vice versa . . . il suffit de presser un bouton et de les faire pivoter . . . tout comme vous le feriez pour un tabouret de piano. Maintenant, quelle que soit la hauteur des aliments ou récipients, tous peuvent être déposés sur la tablette de votre choix.

Le système jumelé combiné G-E offre la commodité de deux appareils pour le prix d'un seul—un véritable congélateur à zéro-degré C, accompagné d'un réfrigérateur totalement auto-dégivreur.

Demandez à votre marchand G-E de vous faire une démonstration des nouvelles caractéristiques du réfrigérateur G-E—cabaret Minicube, tablette pliante pour les bouteilles, cabaret froid pour les viandes, légumiers, conditionneur de beurre, tablettes "Stor-A-Dor" dans la porte et combien d'autres encore!



Congélateur à véritable température zéro-degré C, possédant sa propre porte, son propre système de réfrigération . . . où 77 livres d'aliments congelés se conserveront en toute sécurité, pendant une année entière, même. Deux appareils logés dans un même cabinet—un véritable congélateur ET un réfrigérateur auto-dégivreur.



Sections pour jus congelés et crème glacée—commodément placés dans la porte du congélateur. L'un met les jus congelés directement sous vos yeux, l'autre conserve la crème glacée toujours ferme, prête à servir, sans qu'elle s'amollisse.

RÉFRIGÉRATEUR à système jumelé

GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED



tenir le regard de Mariette — la situation a changé. Vous devez le comprendre : vous n'avez plus autant besoin de moi et, de mon côté, je n'ai plus le droit de vous épouser — du moins, pas à présent. Plus tard... si vous... mais il faut que nous attendions...

— Que nous attendions ?... Mais pourquoi ?

Comme il ne répondait pas aussitôt, elle poursuivit :

— Je dois être bien stupide, j'imagine, mais j'avoue que je ne comprends pas. Le seul fait qu'un homme qui était pour moi un inconnu il y a une heure, qui m'est encore complètement indifférent, vienne et dise qu'il est mon père, cela exercerait une influence décisive sur nos projets ?

Elle s'interrompit, puis, cherchant ses mots continua avec peine :

— Si vous ne désirez plus vous marier avec moi, c'est que vous ne m'aimez plus, Jerry... Il ne peut y avoir une autre raison...

— Vous avez votre père, à présent, c'est ce qui fait toute la différence. Votre père vous donnera tout ce que vous désirerez posséder... Vous pourrez voyager...

— Sans vous ? Il n'y a rien au monde que je désire voir sans vous.

Un rire nerveux la secoua.

— Oh ! Jerry, c'est une simple perte de temps que de parler de cela. Vous ne m'avez même pas embrassée tout à l'heure et hier, je ne vous ai pas vu du tout !

Un petit sourire tremblait sur ses lèvres, mais ses yeux étaient pleins de crainte. Au lieu de lui répondre, Jerry se dirigea vers la fenêtre et là, debout, sans se retourner, il déclara :

— Si je vous épousais, j'agirais mal envers vous ; je vous dépouillerais de toutes les choses que vous devriez avoir et qui vous appartiennent de droit. Que diraient les gens à votre avis, si... si je...

— Quelles gens ? interrogea-t-elle.

Il poursuivit, sans tenir compte de cette dernière question :

— Vous êtes si jeune, encore une enfant ! Vous ne savez rien de la vie... Il ne serait pas juste de vous lier à moi à présent que ce n'est plus nécessaire... Vous devez le comprendre...

— Vous me l'avez déjà dit, proteste la jeune fille, mais je ne le suis pas plus, j'imagine, que je ne l'étais la semaine passée quand vous m'avez dit que nous allions nous marier, quand vous avez parlé du petit logement que nous avons cherché ensemble et que vous m'avez donné l'argent pour acheter ma robe de noces.

Elle se tut et Ottershaw répondit avec calme :

— Votre père ne désire pas que vous vous mariiez — pour l'instant du moins — et je crois qu'il a raison. C'est une chance, une chance unique, miraculeuse, de l'avoir retrouvé. Il ne faut pas la laisser échapper, Mariette. C'est mon désir comme c'est celui de M. Clare. Ainsi, vous pourrez vous assurer... de vos propres sentiments. Vous fréquenterez des gens, vous vous ferez des amis, vous rencontrerez d'autres hommes. Avec la fortune de votre père...

Croyant comprendre, elle sourit, et d'un élan :

— C'est à cause de cet argent ? Oh ! Jerry, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ! Mais je n'en veux pas ! C'est bien simple, je dirai à mon père que vous ne voulez pas épouser une femme qui a beaucoup d'argent. C'est exactement ce que vous m'avez dit, vous vous rappelez ? Il ne peut pas me forcer à le prendre, n'est-ce pas ? Alors, c'est une affaire réglée !

Et elle eut un soupir de soulagement. Mais Jerry protestait :

— Non, vous ne devez pas le refuser.

— Mais pourquoi pas ? Mon père n'est rien pour moi — et vous êtes... tout. Je n'ai pas besoin de son argent et vous pouvez m'en croire, Jerry, je ne le regretterai pas.

— Mais je veux que vous l'ayez.

— Ah !... Alors, c'est différent.

Perplexe, ses fins sourcils rapprochés, elle réfléchit, puis d'un ton résolu :

— Si vous le désirez vraiment, et lui aussi, je le veux bien ; mais uniquement s'il n'y a rien de changé entre nous, et si nous nous marions comme il était convenu.

Ottershaw répondit d'une voix rauque :

— Essayez de comprendre, je vous en prie. Je n'ai plus le droit de vous épouser. Je suis pauvre et vous savez que je n'accepterai jamais de vivre de votre argent...

— Vous ne vivriez pas de mon argent : je n'avais rien quand je vous ai demandé de m'épouser.

Ottershaw dit vivement :

— Ne dites pas cela ! C'est ridicule et ce n'est pas exact. Vous ne m'avez jamais demandé...

— Mon Dieu, cela revient au même ou à peu près. J'ai pleuré... et je vous ai laissé voir... que je tenais à vous.

— Mais je tenais à vous, moi aussi.

— Alors, je ne comprends pas, dit-elle désorientée. Vous voulez que j'accepte l'argent de mon père et, si je le prends, vous refusez de m'épouser. Que voulez-vous que je fasse, en définitive ?

— Je voudrais que vous acceptiez d'attendre un peu, de remettre notre mariage. C'est tout.

— Attendre ? Combien de temps ?

— Cela dépend... Un an, peut-être, environ... Il faut agir en connaissance de cause. Quand vous aurez possédé toutes les belles choses que je ne pourrai jamais vous donner, si alors vos sentiments n'ont pas changé...

Mais elle s'exclamait avec véhémence :

— Oh ! Jerry, mais rien ne sera beau et bon sans vous ! Ne soyez pas si cruel et...

Elle s'efforçait vainement de rire :

— Ne vous rappelez-vous pas ce que vous m'avez dit : « Vous aurez une seule robe par an et encore seulement si vous êtes très sage ».

— Je n'ai rien oublié. Mais si vous vous mariez contre la volonté de votre père — et c'est ce que vous feriez en m'épousant — il se peut que vous le regrettiez un jour, et cela, Mariette, je ne pourrais pas le supporter. Vous voyez à présent notre avenir tout en rose et sans épines, mais ce n'est pas exact : les désagréments, les ennuis inévitables dans toute vie sont plus difficiles à surmonter quand il n'y a pas d'argent pour les rendre supportables. Le jour où vous vous rendriez compte de la valeur de ce que vous auriez sacrifié, vous le regretteriez peut-être et même m'en voudriez-vous... Ou bien... vous rencontrerez un autre homme... plus jeune que moi.

— Si vous pensez vraiment tout cela, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— J'ai toujours pensé que vous étiez trop jeune, dès le début ; je ne vous l'ai pas caché... et, à présent que la situation n'est plus la même...

— Alors, pourquoi m'avoir dit, il y a quelques jours, que nous allions nous marier ?

Le visage pâli, contracté de souffrance à la pensée qui venait de surgir dans son esprit :

— Peut-être était-ce parce que vous ne saviez que faire de moi ? Est-ce cela ?

— Je désirais avoir le droit de m'occuper de vous, de vous protéger.

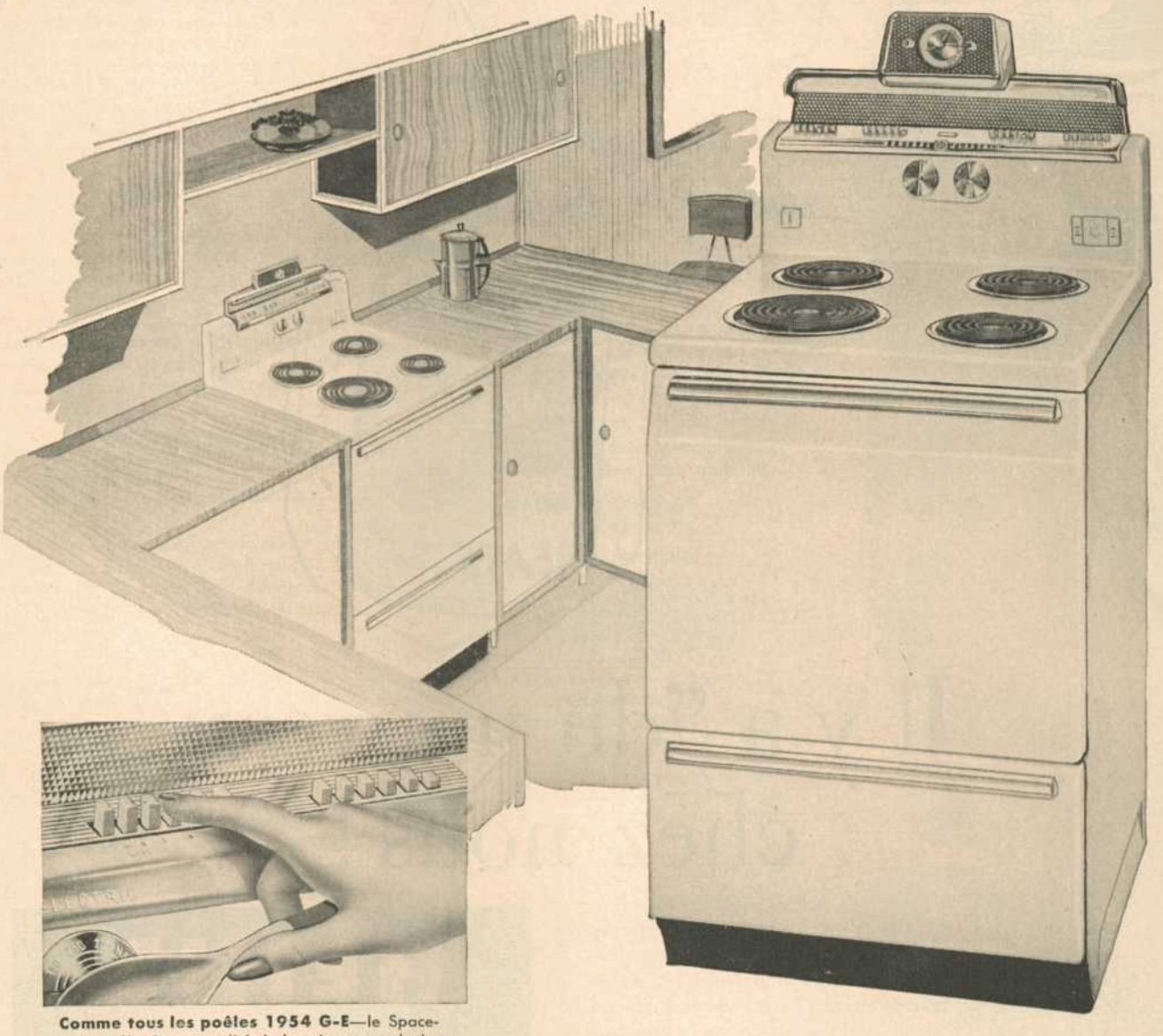
— A défaut de quelqu'un d'autre ?...

— Ne dites pas une pareille chose, Mariette.

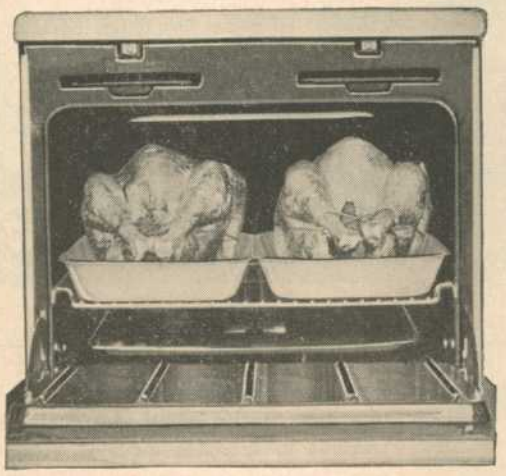
— Mais c'est la vérité, n'est-ce pas ? Si nous nous étions rencontrés dans d'autres circonstances — si nous n'avions pas été si pauvres alors, maman et moi — et si cela ne vous avait pas fait de la peine — si vous n'aviez pas eu pitié de nous, vous ne seriez pas venu nous voir si souvent... et vous ne

LE NOUVEAU "Spacemaker" GENERAL ELECTRIC

possède les qualités d'un "GROS POÊLE"...économise l'espace



Comme tous les poêles 1954 G-E—le Spacemaker offre la commodité de la cuisson par clavier magique—qui ne laisse rien au hasard. Vous touchez simplement une des clefs du bout du doigt et, instantanément, vous obtenez le degré de chaleur désiré.



Four pour deux dindes—nouveau four géant à large porte . . . si spacieux que l'on peut y faire cuire un repas pour 24 personnes—ou même deux dindes en même temps! Nouveau gril à "chaleur concentrée" donnant les délicieux résultats des grillades sur charbon de bois.

Aujourd'hui, l'exiguïté des cuisines modernes demande un poêle compact tel que le Spacemaker G-E—conçu pour épargner l'espace et offrir, pourtant, les meilleures facilités de cuisson. Ce nouveau Spacemaker possède un four si spacieux que l'on peut y faire cuire deux dindes en même temps !

Ses régulateurs à clavier donnent l'exacte chaleur convenant à tout genre de cuisson—depuis la plus intense à la plus faible. Son nouvel élément Extra-Hi-Speed Calrod est le plus rapide qui soit sur le marché.

Votre marchand G-E se fera un plaisir de vous faire une démonstration de ses caractéristiques de luxe—nouveau gril à "chaleur concentrée" type charbon de bois, nouvelle minuterie automatique simplifiée, nouveau réchaud spacieux, four avec nouvel élément amovible et lavable à "toutes fins". Vous serez vraiment émerveillé de son très, très bas prix.

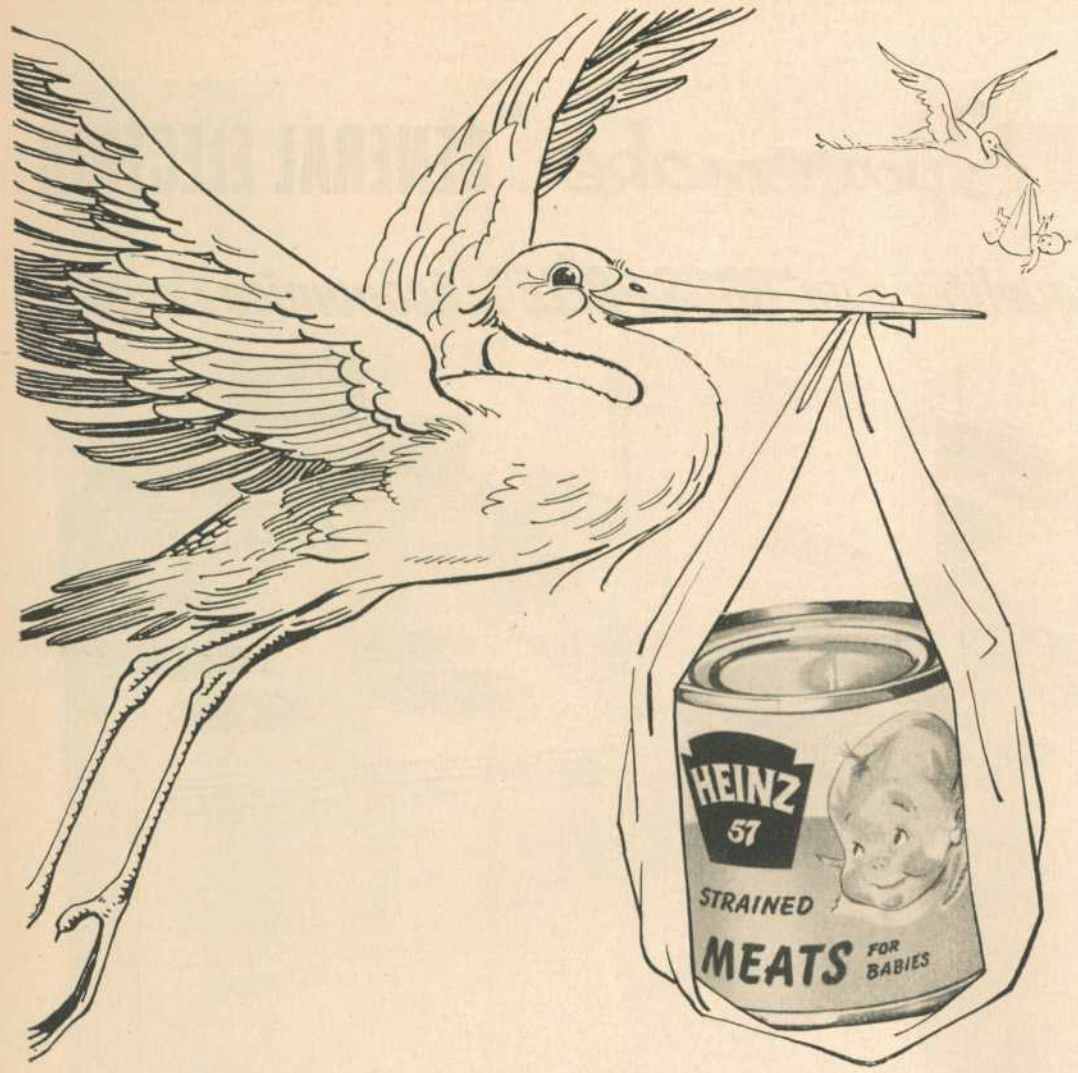
EN VEDETTE DANS LES TREND HOUSES

APPAREILS G-E LES VEDETTES QUI CRÉENT LA TENDANCE

POÊLE à clavier

GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED



Il y a "du nouveau" chez nous !

Les heureuses mamans d'un premier-né se réjouiront certainement avec nous, car la célèbre famille des aliments Heinz pour bébés compte cinq nouveau-nés: purée de boeuf, purée de foie et bacon, purée de foie de boeuf, purée de veau et purée de coeur de boeuf. C'est tout ce qu'il y a de plus "nouveau" en ce qui concerne les aliments pour bébés.

Aujourd'hui, les médecins recommandent les viandes bien tamisées, faciles à digérer et riches en protéine pour suppléer au régime normal du nourrisson dès les toutes premières semaines. Quelle chance pour vous que d'avoir sous la main, prêt à chauffer et à servir, exactement l'aliment voulu pour votre bébé. Vous trouverez ces cinq purées de viande Heinz chez votre épicier dès maintenant. Attention, il en viendra d'autres.



5 purées de viande • 4 céréales pour bébés

35 purées • 20 aliments pour enfants

m'auriez pas laissée m'éprendre de vous.

— Tout aurait été différent. Et d'abord, nous ne nous serions jamais rencontrés.

Après un profond silence, la jeune fille conclut :

— Tout cela ne peut vouloir dire qu'une chose : c'est que vous ne m'aimez pas réellement.

— Si, je vous aime.

— Alors, comment est-il possible que cela ne compte pas plus que tout le reste.

— Le reste compte aussi. J'aurais toujours l'impression que j'ai gâché votre vie, que vous avez été privée de grands avantages à cause de moi. Vous avez rencontré si peu de jeunes gens jusqu'ici, Mariette, comment pouvez-vous être sûre de vous-même ? A présent, aux côtés de votre père... Vous verrez beaucoup d'hommes mieux assortis que moi...

— Je ne veux pas les connaître. C'est vous que je veux...

Et, dans une agonie de douleur, elle supplia :

— Si vous me rejetez, Jerry, vous me ferez souffrir mille fois plus que si, une fois mariés, nous devons rester pauvres toute notre vie. Je vous en prie, Jerry, je vous en conjure, n'agissez pas ainsi.

— Je ne vous demande que d'attendre.

— Mais je ne veux pas attendre ; je veux me marier avec vous maintenant. C'est vous qui me l'avez proposé... C'est vous qui m'avez promis...

Mais il se retranchait derrière le même argument : le retour du père de Mariette changeait toute la situation.

III

La petite robe échappa aux doigts glacés de Mariette et tomba à ses pieds avec un bruit léger qui, seul, troubla le silence de la pièce où deux êtres souffraient l'un par l'autre. Mariette eut la triste impression que ce qui gisait là avait été une chose vivante que Jerry et elle venaient de tuer !...

Ses yeux qu'elle leva, faisaient deux grandes taches sombres dans son visage blême :

— Ce n'est pas à moi que vous pensez, mais à vous-même. Vous ne voulez plus m'épouser à présent qu'il y a quelqu'un qui veut bien s'occuper de moi à votre place. Vous êtes content de ne plus y être obligé : voilà la vérité.

— Mariette !

Mais elle continua avec un emportement soudain :

— C'est ma faute... Je le comprends enfin. Je vous ai laissé voir que je vous aimais et vous avez eu pitié de moi... Ensuite, quand ma mère est morte, vous avez pensé que vraiment, vous deviez m'épouser, qu'il n'y avait pas moyen de vous dérober...

La colère et l'humiliation faisaient étinceler ses yeux quand elle prononça d'une voix enrouée :

— Vous dites qu'il y a d'autres hommes que vous dans le monde. Très bien !

Elle retira la petite bague de son doigt :

— Vous voulez que je vous la rende, n'est-ce pas ?

— Non !... non !...

Elle la garda quelques secondes, indécise, puis la posant sur la table derrière elle :

— De toute façon, je n'en ai plus besoin.

Puis, la voix changée, et comme pour elle-même :

— Un jour, vous me regretterez. Peut-être, ne le croyez-vous pas aujourd'hui, mais un jour viendra où vous souhaiterez m'avoir auprès de vous.

Il ne répondit pas et voyant que ses mains se crispaient, elle demanda avec une sorte de curieux intérêt mi-railleur :

— Dites-moi, quel effet cela fait-il de repousser quelqu'un qui vous aime ?

— Mariette, vous comprendrez un jour, je l'espère, mon sacrifice...

— Vous le croyez vraiment ?...

La jeune fille eut l'impression de parler, de souffrir, comme en rêve, d'une étrange façon imprécise, sans être tout à fait consciente de souffrir. Elle s'étonnait que l'on reconnût d'instinct le moment exact où pleurs, cris, implorations sont inutiles.

Elle sursauta à la voix d'Ottershaw ; elle avait presque oublié qu'il était encore là, sa pensée faisant un long trajet sur la route de la souffrance et du désappointement. Il disait :

— Si jamais vous avez besoin de moi, Mariette... si je puis vous être utile en quelque chose... Il n'y a rien au monde que je ne ferais pour vous.

Elle écoutait avec apathie et comme elle ne répondait rien, il ajouta :

— Je vous en prie : essayez de comprendre que j'agis dans votre intérêt, dans votre seul intérêt... Je vous en conjure, essayez de le croire... Pardonnez-moi...

Il se retourna alors et leurs yeux se rencontrèrent. Soudain, une grande vague de désespoir s'élança à l'assaut du coeur de Mariette et le submergea, comme le flot de la marée montante vient déferler et s'abattre sur le sable.

Jerry allait continuer mais elle fit effort pour articuler :

— Non, ne dites plus rien...

Elle regardait son ancien fiancé avec une douloureuse intensité : les cheveux relevés en arrière à coups de brosse dans le vain espoir qu'ils n'ondule-raient plus... les yeux couleur de la châtaigne mûre... la large épaule contre

laquelle elle s'était reposée dans une sécurité totale, délicieuse.

Peut-être qu'un jour, une autre jeune fille comme elle !... Mais non, même cette pensée ne pouvait la faire souffrir en cet instant. Plus tard... Oh ! plus tard, elle s'y appesantirait à loisir et cela lui ferait mal à crier. Mais le choc avait été trop rude ; elle était encore comme étourdie et insensibilisée. C'est aussi pourquoi elle put dire sans émotion apparente :

— Merci d'avoir été si bon pour moi, Jerry.

Les traits d'Ottershaw se crispèrent, comme si un spasme de douleur les traversait et il dit d'une voix sourde :

— Pardonnez-moi, Mariette...

Il voulut lui prendre les mains, mais elle les retira et s'entendit vaguement murmurer quelque chose comme :

— Soyez heureuse... Que Dieu vous bénisse !

Elle ne fit pas un geste pour le retenir quand il se dirigea vers la porte... Il sortit sans qu'elle tentât de le retenir ; elle ferma les yeux, puis comprit qu'il était parti pour toujours !

« Soyez heureuse ! » quand il me laisse affronter seule ce qu'il appelle « ma nouvelle vie »...

•

Mme Luff ayant frappé deux fois à la porte de Mlle Clare sans recevoir de réponse, un peu inquiète, l'ouvrit de sa main libre, l'autre soutenant en équilibre sur sa paume le plateau du dîner qu'elle apportait à Mariette. Cette dernière était debout près de la table. A ses pieds, une vague boule blanche : Gadget. La pièce était presque obscure. Mme Luff, posant le plateau, s'exclama de sa voix cordiale :

— Oh ! mais il fait noir ici.

Elle se hâta de donner de la lumière puis d'aller tirer les doubles rideaux devant la fenêtre.

— M. Ottershaw ne reste pas à dîner ce soir ? demanda-t-elle, cachant de son mieux l'inquiétude qui la troublait depuis que Jerry, rencontré dans le hall quelques instants plus tôt, n'avait pas répondu — pour la première fois — à son aimable et habituel : « Bonsoir, monsieur ! » et s'était retourné avant de passer la porte, en disant d'une voix étrange : « Un ami va venir voir Mlle Clare tout à l'heure. Voudriez-vous lui tenir compagnie jusque là ? »

— Il est parti, répondit Mariette, et... je n'ai pas faim... Je ne dînerai pas, merci.

L'excellente femme s'exclama :

— Ne pas dîner ! En voilà une idée !

Puis, devant le visage pâle et tiré de la jeune fille, elle s'interrompit pour s'enquérir avec sollicitude :

— Qu'y a-t-il, ma chère petite ? Avez-vous quelque chose qui vous tourmente... un ennui ?

Mariette secoua la tête et s'efforça de sourire :

— Non... Enfin, on n'appelle pas cela un ennui, en général. Comme vous le sauriez bientôt, de toutes façons, alors, je préfère vous le dire tout de suite : le monsieur qui est venu vers la fin de l'après-midi est mon père, et je vais aller vivre auprès de lui ; tout au moins, c'est ce que je suppose, et j'aurai beaucoup d'argent... beaucoup d'argent...

Elle répéta ces deux mots d'une voix vague avec, au coin des lèvres, un petit sourire amer.

— Eh bien ! En effet, ce sont là de bonnes nouvelles et moi qui croyais votre père mort... Ah ! cette belle voiture et tout le reste !... Ce sont vraiment de bonnes nouvelles. Il n'y a pas d'erreur !... Je présume que vous n'allez pas vous marier si vite à présent ?

— Je ne vais pas me marier du tout, répondit Mariette de la même voix lointaine.

Mme Luff, déconcertée, balbutia :

— Ah bien !...

Et afin de cacher son émotion, elle se baisse pour ramasser la petite robe de soie grise qui gisait, dédaignée. Mariette qui la regardait faire, dit soudain :

— Gardez cette robe si cela vous fait plaisir.

Sur quoi, la brave logeuse pleurnicha en soupirant :

— Oh ! Mademoiselle Mariette !

La jeune fille se mit à caresser Gadget qui s'était levé et la regardait avec ses beaux yeux humains et interrogateurs.

— Ne pleurez pas, dit-elle de la même voix singulièrement détimbrée. Il n'y a aucune raison de pleurer. J'aurai beaucoup d'argent, ainsi que je viens de vous le dire, et c'est ce qu'on peut avoir de meilleur au monde, paraît-il ?

— Mais... Et M. Ottershaw ?... avança Mme Luff d'une voix brouillée de larmes. Est-il possible que vous l'ayez rejeté simplement parce que votre papa...

La méprise arracha un sourire à Mariette :

— Je ne l'ai pas rejeté...

Bien que ce fût l'exacte vérité, Mme Luff ne le crut pas.

— Et lui qui tient tant à vous ! Je l'ai toujours dit : Jamais je n'ai vu un monsieur aux petits soins auprès d'une jeune demoiselle, comme lui auprès de vous. Il était attentif, dévoué, un père, si j'ose dire...

— Il n'a que treize ans de plus que moi, cependant, dit Mariette, qui observa, après un silence :

— Treize !... un mauvais chiffre, n'est-ce pas ?

Puis, changeant de ton, avec un geste un peu saccadé, mouvement qu'elle faisait depuis le départ de Jerry, car il semblait que ses membres se fussent engourdis :

— Emportez-le, voulez-vous ? Je ne pourrai vraiment rien manger.

Mme Luff essuya ses yeux, prit le plateau pour le reposer en disant :

— N'y a-t-il pas quelque chose que je puisse faire pour vous ?... Je ne voudrais pas vous laisser seule.

— Pourquoi ? s'étonna Mariette.

Seule, songea-t-elle, ne le serait-elle pas jusqu'à la fin de ses jours... sans Jerry ?

Mais la brave femme, sincèrement compatissante et soucieuse aussi de suivre les instructions d'Ottershaw, insistait :

— Permettez que je reste un moment avec vous. Je n'ai rien à faire et un peu de compagnie, ça vous change les idées, croyez-moi.

— Merci vraiment ; c'est très gentil à vous, madame Luff, mais je vais me coucher. Je me sens très lasse.

Mme Luff enfin partie, Mariette poussa un soupir de soulagement ; elle ne savait pas que la logeuse, perplexe et troublée, n'était pas allée plus loin que l'autre bout du palier et là, appuyée à la rampe, attendait.

Mariette s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit toute grande ; l'air frais du soir lui fit du bien.

Elle pensa soudain au grand hôtel dont son père lui avait laissé l'adresse et devant lequel elle avait passé quelquefois, en enviant un peu, tout bas, les personnes qui dînaient à des tables fleuries, derrière les grandes baies claires. Peut-être serait-elle bientôt, comme ces élégantes, pourvue de toutes sortes de toilettes vous laissant l'embarras du choix — mais il n'y en aurait pas une seule grise...

Elle entendit la voix de Mme Luff, puis des pas dans l'escalier ; ils s'arrêtèrent devant sa porte. Respirant avec peine, Mariette restait là sans bouger, sans même regarder cette porte, se répétant que, quelques secondes encore, et Jerry la prendrait dans ses bras — quelques secondes encore et le cauchemar serait fini...

— Mariette !

[*Lire la suite page* 34]

SEUL, le

Sunbeam

SHAVEMASTER

possède une tête unique —plus grosse et LISSE avec une seule lame ultra-rapide

Même si vous avez la barbe la plus dure et la plus fournie, même si vous avez la peau sensible, vous vous raserez plus vite et de plus près avec le Shavemaster qu'avec toute autre méthode, à sec ou à l'eau.

Pourquoi nous utilisons UNE SEULE TÊTE PLUS GROSSE au lieu de petites têtes multiples



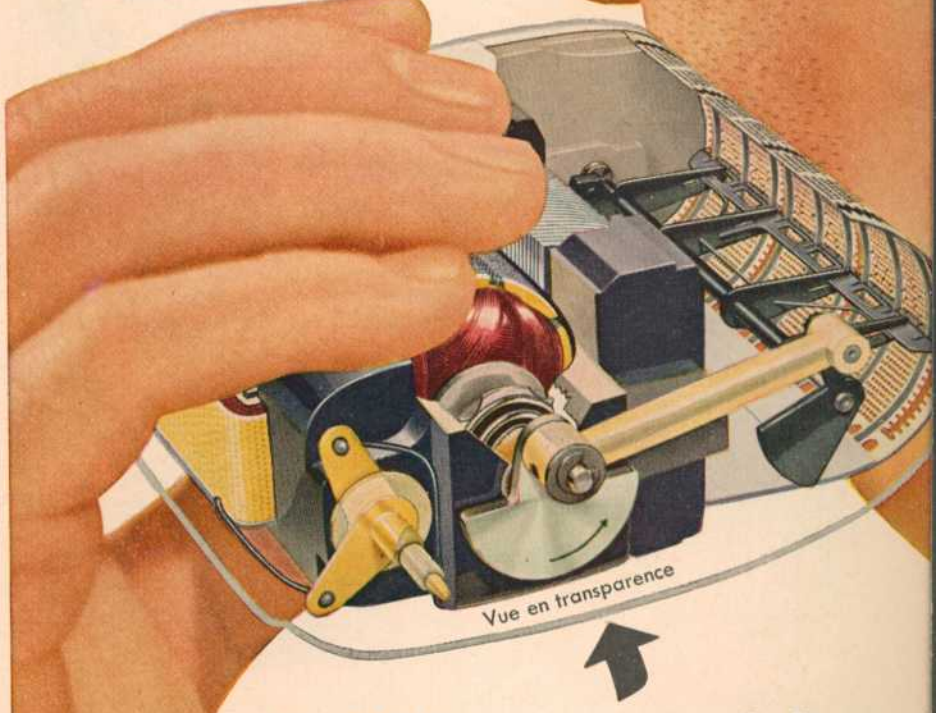
Têtes multiples



Tête unique du Sunbeam SHAVEMASTER

La tête Sunbeam à courbe continue et lisse présente plus de 3000 points de rasage et la lame unique ultra-rapide exerce plus de 24 millions de mouvements par minute, soit plus que n'importe quel rasoir électrique à têtes multiples.





Le SEUL rasoir muni d'un VÉRITABLE et puissant moteur auto-démarreur à armature de 16 barres de contact.

Voir le nouveau Shavemaster modèle W chez un marchand.

La plupart sont en mesure de vous laisser essayer le nouveau Shavemaster dans le magasin.

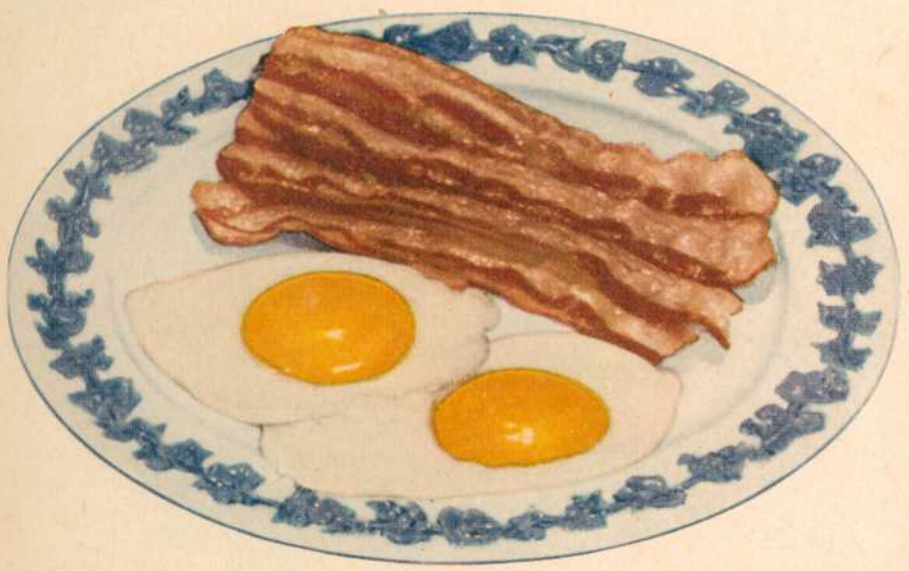
SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED, TORONTO 9, CANADA

Tous les bacons n'ont pas le même goût !

OBSERVEZ n'importe quel homme à son déjeuner et vous verrez qu'il est *vraiment* pointilleux quant à la saveur de son bacon. En fait, son humeur matinale est un genre de baromètre de la qualité du bacon—et il restera au "beau fixe" dès que vous aurez commencé à lui offrir du Bacon Premium Swift.

Comment pouvons-nous en être sûrs? C'est que le Bacon Premium Swift a ce petit goût de fumé d'antan dont chacun se souvient depuis son enfance et qu'il *désire retrouver*. Et le Bacon Premium Swift est le *seul* qui vous apportera *certainement* cette saveur chaque fois. Car la maison Swift insiste toujours sur la méthode lente et sûre du traitement d'autrefois. Il en résulte un bacon de qualité uniforme, et qui CONSERVE vraiment sa saveur.

Donc, pour des déjeuners plus gais, des lunchs plus savoureux et des soupers plus succulents, exigez TOUJOURS le Bacon Premium Swift—le bacon qui se vend le plus au monde.



Le Bacon Premium Swift est encore meilleur si vous le faites cuire de cette façon: mettez les tranches dans une poêle froide. N'en mettez pas trop. Faites-les cuire lentement en les retournant souvent. Pour avoir du bacon plus croustillant, enlevez la graisse au fur et à mesure qu'elle s'accumule.



Bacon Premium Swift

au petit goût de fumé

SWIFT—*pour mieux servir votre famille!*

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

MES MEILLEURES RECETTES

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Chaque saison est une admirable pourvoyeuse que nous ne savons pas toujours apprécier. Nous entrons justement dans une de ces saisons qui, de semaine en semaine, nous comblera de fruits et de légumes frais ; ces merveilles de la nature qui, en plus de charmer nos palais, ont des vertus magiques sur l'organisme. Sachons donc profiter de ce que la bonne Nature nous offre.

Actuellement, la *rhubarbe* est à sa perfection dans nos jardins et les marchés de nos grandes villes en sont inondés. La rhubarbe n'a pas une grande valeur nutritive mais elle est rafraîchissante et au sortir de l'hiver où forcément, dans notre pays, nous sommes assujettis à un régime carné, on devrait employer davantage ces produits de chez nous.

Dans quelques semaines, les *fraises* offriront aussi leurs coloris éclatants et ce parfum exquis qui idéalisent nos jardins. Aussi profitons de ces produits délicieux et servons-les fréquemment, soit nature ou en dessert délicat. N'oublions pas non plus le *sirop* et le *sucre d'érable*.

Voici quelques recettes qui vous inciteront à utiliser davantage rhubarbe, fraises et produits de l'érable.

Conserve de rhubarbe

Laver la rhubarbe et la couper en bouts de 1 pouce sans la peler. Mesurer et à chaque pinte de rhubarbe, ajouter 1 tasse de sucre. Mettre dans une grande lèchefrite, couvrir et faire cuire au four jusqu'à ce que la rhubarbe soit tendre. Mettre bouillant dans des pots propres et chauds. Placer dans un four de 250° F. 15 minutes ou encore, mettre ces pots dans une casserole remplie à la moitié d'eau bouillante et faire stériliser 15 minutes. Cette méthode donne une conserve délicieuse et suffisamment sucrée si la rhubarbe est jeune et fraîche.

Cette rhubarbe fera des tartes délicieuses.

Tarte à la rhubarbe

4 tasses de rhubarbe
1½ tasse de sucre
1 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. de farine
¼ de c. à thé de muscade

Couvrir une assiette à tarte profonde de belle pâte brisée. Couper la rhubarbe non pelée en tranches minces et étendre sur la pâte. Y mettre le sucre mélangé avec la farine et la muscade. Couvrir de petites noisettes de beurre. Etendre une autre abaisse de pâte sur laquelle on aura fait des incisions pour l'échappement de la vapeur. Badigeonner de lait et faire cuire à 450° F. 12 à 15 minutes ou jusqu'à ce que la pâte commence à dorer. Réduire la chaleur à 350° F. et cuire 35 à 40 minutes de plus. Servir chaud de préférence.

Pouding croquant à la rhubarbe

2 pintes de rhubarbe taillée en tranches minces
2 tasses de cassonade

Beurrer un plat à pouding, y mettre un rang de rhubarbe, un rang de cassonade. Faire cuire au four jusqu'à ce que la rhubarbe soit tendre. Couvrir du mélange suivant :

4 c. à tb. de beurre
½ tasse de cassonade
1 tasse de farine d'avoine

Défaire le beurre en crème avec la cassonade, ajouter la farine d'avoine et bien mélanger à l'aide d'une fourchette. Etendre sur la rhubarbe. Mettre à four chaud 400° F. pour faire gratiner durant 40 à 45 minutes.

Pouding neige à la rhubarbe

1 c. à tb. de gélatine
2 c. à tb. d'eau froide
2 tasses de marmelade de rhubarbe
2 blancs d'oeufs

Faire gonfler la gélatine en la saupoudrant sur 2 c. à tb. d'eau froide et faire dissoudre dans 1 tasse de marmelade bien chaude. Ajouter l'autre tasse de marmelade et laisser refroidir jusqu'à ce que cela commence à prendre. Battre les blancs en mousse ferme et les incorporer au mélange. Battre jusqu'à ce que le tout soit bien mousseux. Verser dans des moules individuels ou dans un grand moule préalablement humecté d'eau froide et laisser prendre. Servir avec une sauce à la crème.

Sauce à la crème

1½ tasse de lait
2 jaunes d'oeufs
½ c. à thé de vanille
4 c. à tb. de sucre

Chauffer le lait au bain-marie. Battre légèrement les jaunes d'oeufs avec le sucre. Ajouter le lait chaud, laisser cuire jusqu'à consistance de crème. Retirer du feu, aromatiser et servir froid.

Jus de rhubarbe

On fait avec la rhubarbe qui se perd dans nos jardins un jus de fruits qui fera nos délices durant les chaleurs estivales. Couper en petits morceaux sans la peler de la rhubarbe et mettre à cuire très doucement avec de l'eau à l'égalité. Il faut faire cuire juste en bas du point d'ébullition. Couler dans un sac sans presser pour obtenir un jus bien clair. Faire chauffer ce jus juste au point d'ébullition en ajoutant de ½ à 1 tasse de sucre par pinte de jus. Embouteiller aussitôt dans des bouteilles stérilisées et fermer aussitôt. Plonger le goulot de la bouteille dans de la paraffine fondue et légèrement refroidie. Conserver au frais. Ce jus se conserve très bien si les bouteilles sont stérilisées.

On stérilise les bouteilles en les faisant bouillir dans une grande marmite remplie d'eau. On retire les bouteilles juste au moment de les remplir.

Tarte meringuée aux fraises

3 *blancs d'oeufs*
1 *tasse de sucre fin*
1 *pincée de sel*

Battre les blancs d'oeufs en mousse ferme. Ajouter le sucre graduellement en battant toujours et en réserver 2 c. à tb. sur toute la quantité. Quand la meringue est bien ferme et c'est très important qu'il en soit ainsi, autrement, aucun succès possible avec une meringue coulante, tracer des ronds de 9 pouces sur un papier brun ou blanc non graissé. Y mettre la meringue. Ramener la meringue sur les bords de façon à obtenir une coquille. Saupoudrer d'une légère couche de sucre et mettre au four de 250° F. jusqu'à ce que la meringue soit bien sèche et légèrement dorée. Il ne faut pas que la chaleur dépasse le degré si l'on veut obtenir une belle meringue. Au besoin, ouvrir la porte du four pour diminuer la chaleur. La cuisson doit durer au moins 1 heure.

Laisser refroidir complètement. Garnir de crème fouettée et de fraises macérées dans du sucre.

Dessert fin et délicat.

Tarte glacée aux fraises

Couvrir de belle pâte brisée une assiette à tarte. Cuire à four chaud 450° F. 10 à 12 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Laisser refroidir et remplir de la garniture suivante :

Faire dissoudre un paquet de gelée aux fraises dans 2 tasses d'eau chaude. Laisser refroidir et quand la gelée commence à prendre, y incorporer 1 tasse de fraises. Mettre dans la croûte de tarte et laisser prendre bien ferme. Servir avec crème fouettée ou crème glacée.

Confiture de fraises

Laver et équeuter des fraises fermes. Peser, et à chaque livre de fruits, ajouter 1 livre de sucre. Dans une marmite à confiture, mettre un rang de fraises puis un rang de sucre et ne jamais préparer plus de 4 livres à la fois. Laisser reposer toute une nuit ou plusieurs heures, jusqu'à ce que le sucre soit réduit en sirop. Porter lentement au point d'ébullition et laisser cuire à petit bouillon 15 minutes. Retirer du feu et laisser refroidir complètement, pour que les fraises s'imprègnent de sirop et ne surnagent pas. Porter de nouveau à l'ébullition, mettre aussitôt dans des pots stérilisés et remplir jusqu'au bord. Fermer immédiatement et conserver au frais.

Cette méthode bien suivie donne une confiture claire à saveur délicate et qui se conserve très bien.

SAVOUREUX GÂTEAU AU CITRON à 4 Étages



Cuisez-le avec la 'MAGIC' et servez-le avec fierté!

Quelle joie vous éprouverez en entendant vos amis louanger si hautement *vos pâtisseries!* Ce régal au citron est une délicieuse création . . . quelque chose de vraiment *original* à offrir à vos invités!

Et il est si facile de réussir un tel chef-d'oeuvre lorsque vous employez la Poudre à Pâte 'Magic'. Avec la 'Magic' dans la pâte, le succès est assuré. Quatre générations de Canadiennes en ont fait la preuve! Procurez-vous de la 'Magic' dès aujourd'hui—et servez-vous-en pour toutes vos pâtisseries.

GÂTEAU au CITRON à 4 ÉTAGES

2¼ tasses farine à pâtisserie tamisée ou 2 tasses farine à toutes fins tamisée
3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
½ c. à thé sel
10 c. à table beurre
1 tasse sucre granulé fin
2 oeufs
¾ tasse lait
1 c. à thé vanille

Graissez 2 moules à gâteau étage ronds de 8 po. et garnissez-en le fond d'un papier graissé. Chauffez le four d'avance à 375° (modérément chaud). Tamisez trois fois ensemble farine, Poudre à Pâte 'Magic' et sel. Défaites le beurre en crème; incorporez graduellement le sucre et ajoutez les oeufs non battus, un à la fois, battant bien après chaque addition. Mesurez le lait et ajoutez la vanille. Ajoutez le mélange de farine au mélange en crème, environ un quart à la fois, alternant avec trois additions de lait et mélangeant légèrement après chaque addition. Versez dans les moules préparés. Cuisez environ 25 min. au four déjà chaud. Séparez en 2 chaque étage du gâteau refroidi, puis réunissez les 4 étages ensemble avec une garniture au citron. Couvrez ensuite le gâteau d'un glaçage 7-minutes aromatisé d'essences de vanille et de citron, puis décorez de cerises au marasquin bien égouttées.



Tarte au sirop d'érable

2 *tasses de farine*
½ *c. à thé de sel*
8 *c. à tb. de shortening*
4 *c. à tb. de beurre*
¼ *de tasse d'eau glacée*

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel. Mettre dans un bol à mélanger avec le shortening et bien mêler à la farine à l'aide d'un appareil spécial ou de 2 couteaux. Quand le mélange est bien fait, ajouter le beurre et mélanger de nouveau tout comme pour le shortening mais laisser le beurre en morceaux plus gros. Ajouter juste assez d'eau pour réunir la pâte en boule molle mais assez ferme pour n'être pas collante. Laisser reposer la pâte au moins 1 heure avant de l'employer, pour avoir plus de facilité à l'abaisser. Diviser la pâte en 2, en abaisser une partie et en couvrir une assiette à tarte de 9 pouces. Verser sur la pâte une garniture à l'érable et couvrir d'une seconde abaisse sur laquelle on fait quelques incisions pour l'échappement de la vapeur. Badigeonner la pâte de lait à l'aide d'un pinceau et faire cuire au four de 450° F. 15 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée.

Garniture à l'érable

4 *c. à tb. de beurre*
4 *c. à tb. de farine*
1 *tasse de sirop d'érable*
½ *tasse d'eau bouillante*

Mettre le beurre et la farine dans une casserole, délayer avec le sirop d'érable et l'eau et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Laisser cuire 4 à 5 minutes. Refroidir avant de verser sur la pâte.

Le LINOLÉUM *incrusté* DOMINION s'impose
de plus en plus en décoration moderne





EN TUILES OU À LA VERGE

Marboléum Battleship Jaspe Handicraft

DANS UNE MAISON MODERNE,
le linoléum constitue un élément de première importance pour chaque pièce. Le linoléum incrusté Dominion vous permet de créer les effets décoratifs les plus variés, selon votre fantaisie et votre goût: motifs délicats et discrets pour la chambre à coucher et le vivoir; nuances vives et gaies pour la cuisine, la salle de bain, la salle de jeux ou le vestibule.

Avec du linoléum incrusté Dominion, on n'a pas besoin de coûteux planchers de bois franc ou de tapis "mur à mur". Et quelle commodité! . . . doux et souple sous les pas, le linoléum s'entretient à merveille et conserve indéfiniment son aspect neuf, à cause de sa composition à base de liège.

Le linoléum incrusté Dominion offre un choix très varié de motifs et de couleurs qui se prêteront à une infinité d'effets décoratifs. Sur simple demande, nous vous adresserons une brochure illustrée contenant nombre de renseignements; écrivez à: Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd., Service de décoration intérieure, H-1.2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

Le LINOLÉUM *incrusté* DOMINION
DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED • MONTRÉAL

• [*Suite de la page* 31]

Mon Dieu ! Ce n'était pas la voix de Jerry ! Elle ouvrit les yeux : son père était devant elle.

Gadget se débattait dans ses bras, en aboyant avec rage. Il lui échappa et se précipita vers l'intrus sans qu'elle fît grand effort pour le retenir. Elle avait été, une longue minute, tellement certaine que Jerry revenait, que le désappointement la laissait sans force. Quand enfin, elle se redressa, elle tremblait de la tête aux pieds.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec effort.

Il se rapprocha alors et répondit :

— Je voudrais t'emmener, Mariette. Je suis malheureux de te savoir ici toute seule.

Elle leva vers lui des yeux hagards :

— C'est Jerry qui vous envoie ?

Oui, cela ressemblait bien à Jerry, au Jerry tel qu'il avait toujours été, de penser à la protéger, à ce qu'elle ne restât pas seule... bien que ce soit lui qui lui ait brisé le coeur.

Son père ne répondit pas ; alors, dans un effort, elle se leva :

— Je vous remercie, mais je suis habituée à être seule.

Puis elle demanda de nouveau :

— N'est-ce pas Jerry qui vous envoie ?

— Oui, il est venu me trouver aussitôt après t'avoir quittée.

Mariette baissa la tête avec accablement :

— Il n'aurait pas dû se donner tant de peine, dit-elle d'une voix entrecoupée... ni vous non plus.

— Je voudrais que tu fusses heureuse.

— Vous a-t-il dit que notre projet de mariage est abandonné ?

— Oui... Cela vaut mieux, Mariette, crois-moi.

— Pourquoi cela ?

— Tu n'aurais pas été heureuse, ma chère petite.

Et, sans paraître remarquer le geste de protestation de la jeune fille, il continua :

— Je sais qu'il a été très bon pour vous et je lui en suis infiniment reconnaissant. Mais ce mariage aurait été une erreur, Mariette, commise dans une bonne intention certes, mais une erreur tout de même.

Elle affirma, moins pâle à présent :

— Il m'aimait cependant, quoiqu'il ait pu vous dire, je sais qu'il m'aimait.

— Comme tout homme sensible peut aimer une enfant que le sort met sous sa protection ; et cela, tu l'aurais compris un jour, Mariette.

Il se rapprocha et lui prit la main :

— C'est mon tour de te rendre heureuse. Je ne négligerai rien pour y parvenir. Nous oublierons le passé et nous commencerons une vie nouvelle. Veux-tu ?

Les lèvres contractées, Mariette protesta encore, peut-être avec moins de conviction cette fois :

— Il m'aimait cependant, je suis sûre qu'il m'aimait...

— Oui, il voulait te protéger, Mariette ; tu étais si seule et cela, c'est ma faute... Mais je ferai tout mon possible... pour que tu me pardonnes.

Il y eut, après ces mots, un long silence pendant lequel il sembla à Mariette qu'une partie d'elle-même s'en détachait doucement et s'éloignait. Abaissant les yeux sur la main qui prenait la sienne, un peu de réconfort lui sembla venir de l'étreinte de cette main amicale.

IV

Le départ de Mariette, dans la belle auto de son père, fut tout un événement pour la petite rue si calme d'ordinaire, car Mme Luff n'avait pas manqué de colporter l'heureuse nouvelle : « Qui aurait jamais prévu pareil bonheur ! J'en suis bien heureuse pour ma chère petite locataire, celle qui a perdu sa mère, il y a quelques semaines. Eh bien ! On vient de découvrir qu'elle est la fille d'un millionnaire ; il va la couvrir de diamants et la marier à quelqu'un de haut placé... à un prince peut-être ! »

Un petit groupe de curieux — les enfants d'une maison de l'autre côté de la rue auxquels Mme Clare donnait des bonbons à l'occasion, l'infirme du coin qui vendait des journaux et le garçon épicier, de ce même épicier qui avait si souvent menacé, du vivant de Mme Clare, de lui couper tout crédit à l'avenir s'il ne recevait pas immédiatement un acompte — était rassemblé près de la grille quand Mariette sortit de la maison. Ils admiraient l'auto et quand ils en détournèrent leurs regards pour les fixer sur la jeune fille, elle y surprit, mêlé à la curiosité, un étrange respect qui l'amusa une seconde, mais lui fit mal aussitôt après car l'élégant chauffeur l'ayant saluée, elle pensa soudain à sa mère pour qui ce départ dans cette voiture luxueuse eût été une fête. Elle n'avait qu'un désir : échapper le plus tôt possible à cette scène qui lui était pénible.

Gadget avait déjà sauté dans la voiture et s'était installé sur les beaux coussins avec une parfaite désinvolture, exactement comme s'il avait, toute sa vie, roulé carrosse ! Mariette regarda le chauffeur d'un air qui s'excusait et, perplexe, demanda :

— Est-ce qu'il ne va pas les abîmer ?

— Oh ! non, mademoiselle, c'est un gentil petit chien ! répondit l'homme en souriant.

Mariette, agréablement surprise, eut un élan de sympathie vers celui qui

[*Lire la suite page* 36]



Votre pays vous offre une formation universitaire et une fière et noble carrière

JEUNES GENS — Voici *une chance en or* . . . une merveilleuse aubaine que vous offre le pays: une formation universitaire sans bourse délier! A vous d'en profiter . . . de suivre vos cours universitaires, dans le domaine de votre choix . . . de recevoir gratuitement enseignement, manuels, instruments, abonnements, allocation pour la pension, soins médicaux et dentaires, etc. C'EST UN RÊVE QUE DES MILLIERS DE NOS JEUNES ONT CARESSÉ SANS JAMAIS POUVOIR LE RÉALISER!

Conditions faciles a remplir: s'engager à servir trois ans dans l'arme que l'on préfère (Marine, Armée, Aviation) après le stage à l'université . . . être célibataire entre 16 et 21 ans, physiquement apte et posséder diplômes requis pour études universitaires.

A 23 ou 24 ans, alors que vous aurez reçu un brevet d'officier de la Reine, vous servirez dans l'un des trois services, à un salaire fort appréciable, avec toutes sortes d'allocations spéciales qui feront de vous un des jeunes les mieux payés au pays. Trois ans plus tard, vous pourrez continuer à gravir les échelons jusqu'aux grades élevés et vous créer le plus bel avenir qu'un homme puisse désirer.

Vous ferez aussi votre part pour protéger notre héritage contre la menace communiste qui plane toujours sur le monde libre.

Au Collège Militaire Royal de Saint-Jean

Institution de langue française pour les jeunes de chez nous qui veulent être officiers de carrière dans la Marine, l'Armée ou l'Aviation. Idéalement située . . . localité agréable . . . site magnifique . . . éducation solide . . . soins médicaux, exercices physiques, sports, table excellente, chambres confortables . . . étude du génie civil, électrique, mécanique, etc. . . . situation assurée, belle carrière, avec très bonne rémunération.

Pour entrer en 1ère (préparatoire) à Saint-Jean, il faut un diplôme de 11e scientifique spéciale, ou 12e générale ou scientifique d'une école supérieure, ou 3e scientifique du Mont-Saint-Louis, Montréal; Académie Commerciale, Québec; Collège du Sacré-Coeur, Victoriaville. Le B.A. classique permet d'entrer en 2e à Saint-Jean.

Peut être admis au Collège Militaire de Kingston, ou à celui de Royal-Roads, en Colombie-Britannique, celui qui possède tout diplôme permettant d'entrer dans une université canadienne.

Les cadets reçoivent $55 par mois pendant toute la durée de leurs cours et, chaque année, ils bénéficient d'un mois de congé avec solde; ils reçoivent de plus l'uniforme, le logement, la nourriture, etc. Ceux qui s'engagent à servir leurs trois ans reçoivent tout le cours gratuitement, avec pension, manuels, instruments, etc., etc. . . . une formation intellectuelle, physique et morale de jeunes gens d'élite. N'hésitez pas . . . profitez de cette offre unique . . . inscrivez-vous aux cours d'un COLLÈGE MILITAIRE ROYAL CANADIEN.

Ceux qui s'engagent à servir dans la Réserve n'ont qu'à payer pour les frais de scolarité s'élèvant à $580 pour la première année et à $330 pour les années subséquentes. C'est probablement le cours universitaire le meilleur marché que l'on puisse trouver au monde.

DÉCOUPEZ ET POSTEZ CE COUPON

Commission de sélection aux fins du programme d'instruction pour la formation d'officiers des forces régulières, Chambre 2020, Edifice "B", Quartier Général de la Défense Nationale, Ottawa, Ont.

Veuillez svp m'envoyer des formules de demande d'admission et tous autres renseignements dont vous disposez sur le Programme d'instruction pour la formation d'officiers des forces régulières.

NOM.....

.....

ADRESSE.....

.....

J'indique ci-dessous l'arme de mon choix:

☐ **MARINE** ☐ **ARMÉE** ☐ **AVIATION**

CMR54-7FM

[*Suite de la page* 34]

montrait un sentiment humain alors qu'à le voir guindé dans un uniforme impressionnant, elle l'avait pris pour une sorte d'automate. Elle se demanda s'il serait choqué qu'elle embrassât Mme Luff dans la rue, en lui disant au revoir... Mais qu'importe ! Et, dans une impulsion soudaine, elle mit ses bras autour du cou de l'excellente femme et l'embrassa affectueusement sur les deux joues.

— Au revoir et merci de tout coeur. Je vous écrirai bientôt.

L'automobile suivait à présent la grande voie qui mène à Londres. Mariette reconnut au passage le cinéma où Jerry l'avait emmenée quelquefois... Que penserait-il, ce soir, en apprenant qu'elle était partie ? Peut-être serait-il content, soulagé, ou peut-être un peu triste en se rappelant les bons moments qu'ils avaient passés ensemble, car après tout, même si vous n'aimez pas quelqu'un d'amour, vous devez certainement éprouver un peu de regret en apprenant que ce quelqu'un qui vous aimait vient de disparaître pour toujours de votre vie !

Etouffant un soupir, elle prit ses gants. Au moment de les mettre... devant sa main nue, elle se rappela sa bague... la bague de Jerry... Qu'était-elle devenue ? La veille au soir, elle l'avait retirée et posée sur la table. Elle en était sûre... Mais ensuite ? Elle ne savait plus, interrogeant en vain sa mémoire. Eh bien, tant pis ! Tout ce qu'elle demandait, c'était de ne plus jamais la revoir... Pourvu, mon Dieu ! pourvu que Mme Luff ne la trouve pas et, pire encore, n'ait pas l'idée de la lui envoyer !

Ils étaient dans Londres à présent ; ils suivaient à bonne allure Kensington Gore et longèrent un instant le parc où quelquefois, le dimanche, Jerry et elle avaient mené Gadget, riant de le voir courir à perdre haleine sur les pelouses... Ce n'était pas possible : Jerry la regretterait, ne serait-ce qu'un peu, un tout petit peu.

La voiture s'arrêta ; la jeune fille fit effort pour se redresser et elle achevait machinalement de mettre ses gants lorsque le portier de l'hôtel descendit les marches et vint ouvrir la portière de l'auto. Gadget en sortit le premier, sautant à terre d'un bond aisé en agitant sa queue ; au moment où Mariette jetait autour d'elle un regard incertain, elle vit son père qui lui souriait. Elle dit presque timidement :

— Nous voici...

Il répondit avec chaleur, conscient de la gêne de la jeune fille et désireux de la dissiper :

— En venant, tu m'apportes le plus beau cadeau que l'on m'ait jamais fait, Mariette ! Sois la très bienvenue...

Ils entrèrent dans le hall en passant par la porte qui tournait silencieuse avec l'aisance des mécaniques de luxe. Non loin de là, dans quelque pièce du rez-de-chaussée, un orchestre jouait ; il y avait partout des fleurs et de petits chasseurs aux joues roses et aux yeux malins. Pour Mariette, tout était nouveau. C'était la première fois qu'elle entrait dans un hôtel aussi luxueux.

Son père lui toucha le bras en lui disant :

— L'ascenseur est par ici...

L'appareil les mena d'un bond au troisième étage tandis que M. Clare expliquait :

— De ces pièces, nous aurons une vue agréable sur le parc. J'espère que tu les aimeras.

Ils suivaient un large corridor, précédés par l'un des chasseurs portant les valises de Mariette qui remarqua à part soi qu'elles avaient l'air piteux, comme les bagages d'un parent pauvre.

— Vivez-vous toujours dans une maison comme celle-ci ? demanda Mariette.

— Maintenant, oui, mais pendant des années, j'ai vécu bien différemment. Je n'habitais pratiquement nulle part. Je couchais à la belle étoile ou dans n'importe quel asile ; quand je pouvais en trouver un.

Le garçon d'hôtel s'était arrêté et ouvrait, à l'aide d'une grande clef, une massive porte d'acajou.

Mariette suivit son père dans la première pièce qui semblait l'antichambre d'une maison privée. Le domestique y déposa les bagages et après avoir demandé si Monsieur ou Mademoiselle avaient encore besoin de lui, il se retira. Quand il fut parti, Mariette demanda :

— Est-ce une maison particulière ?

— C'est un appartement particulier. J'ai pensé que tu préférerais cela. Viens que je te montre ta chambre.

L'appartement se composait de trois pièces et de deux salles de bains. Mariette se baissant prit soudain Gadget dans ses bras :

— Est-ce que... vous croyez qu'ils le laisseront rester ici ? demanda-t-elle anxieuse.

— Je me suis arrangé pour que tu puisses le garder.

Elle s'approcha de la large fenêtre du salon et regarda le parc qui s'étendait vert et fleuri devant eux. On voyait des cavaliers dans l'allée sablonneuse qui leur était réservée et à travers les arbres, des autos passant en éclair, toute une incessante agitation de piétons et de véhicules sous le poudroiement d'or du soleil.

— A quoi penses-tu, Mariette ? lui demanda son père comme elle restait là muette et songeuse, et la jeune fille répondit :

— Je pensais à ma mère qui aurait tant aimé ce décor.

Il y eut un petit silence, puis Mariette dit, un peu embarrassée et avec un sourire qui s'excusait :

— Il me semble que je ne pourrai pas vous appeler : Papa. Est-ce que vous m'en voudrez ?

— Certainement non. Appelle-moi comme bon te semble.

Elle le regarda alors :

— C'est probablement un peu ridicule... mais je ne connais pas votre prénom.

Il sourit à son tour en répondant :

— Jean.

— Alors, je vous appellerai Jean.

Et ils échangèrent un petit sourire.

Accoudée au balcon, Mariette considéra de nouveau le parc et son gai va-et-vient... Un moment après, elle demanda d'une voix hésitante :

— Dites-moi... Sommes-nous très loin d'Ealing, ici ?

— Quelques kilomètres.

Quelques kilomètres ! Elle le regarda, saisie. Peut-être avait-elle pensé qu'il allait répondre : « Très loin, dans un autre monde ». Alors, elle l'aurait cru plus volontiers.

V

MARIETTE était depuis une semaine à l'hôtel et elle n'y avait encore adressé la parole à qui que ce fût. Rien d'étonnant à cela. Les Anglais habitent volontiers à l'hôtel, parfois d'un bout de l'année à l'autre mais ils vivent séparés de leurs voisins immédiats par d'invisibles cloisons étanches aussi longtemps du moins qu'une relation commune ne les présente pas les uns aux autres. Il y a loin de cette réserve pointilleuse à la bonhomie continentale, à ces relations de villes d'eaux ou de plage, vite nouées mais peut-être avec cette arrière-pensée que vacances ou cure acheyées, chacun aura loisir d'oublier l'ami de la veille.

M. Jean Clare était la bonté même à l'égard de son enfant retrouvée. Il lui avait donné de l'argent. Elle n'avait pas eu envie de le dépenser. Oh ! les magasins étaient pleins de jolies cho-

[*Lire la suite page* 38]



Les miroirs Pilkington vous donnent mieux qu'une image claire et nette: ils créent l'impression que vos pièces sont plus spacieuses . . . ils en amplifient magnifiquement les dimensions. Demandez à votre marchand de vous montrer les miroirs Pilkington: ils sont parfaits! En vente en un vaste choix de dimensions et de modèles.

Demandez notre attrayante brochure "L'art de placer un miroir."

MIROIRS PILKINGTON

Pilkington Glass Limited—Montréal



Des téléphonistes silencieuses, préparées par l'Institut National Canadien des aveugles, sont employées par de nombreuses industries. Un panneau spécial en Braille est installé à côté du standard téléphonique permettant à la téléphoniste aveugle d'être aussi efficace dans son travail qu'une téléphoniste jouissant de la vue.

Campagne Conjointe pour les Aveugles

(du 26 avril au 8 mai)

Le Grand Montréal compte une population de 1,754,420 habitants. La plupart d'entre eux (1,752,-621) ont le bonheur de jouir de la vue. Les autres 1,799 sont *aveugles.*

Très peu de Montréalais refusent leur assistance aux aveugles lorsque l'occasion se présente : traverser une rue, par exemple, ou donner des renseignements, ou encore offrir de l'aide pour monter dans un tramway. Ceux qui voient sont toujours étonnés de constater que les aveugles n'exigent que très peu d'aide ou n'en demandent presque jamais. Le seul secours qu'ils sollicitent consiste à leur aider à se sentir utiles à la société. En ce moment, l'occasion se présente à chaque Montréalais d'aider presque tous nos aveugles en une seule fois.

Cette année, trois sociétés (L'Association de Montréal pour les Aveugles, L'Association Canadienne-Française des Aveugles, L'Institut National canadien pour les Aveugles) se sont unies pour lancer un appel conjoint et unique à la population dans le but de diminuer le nombre des campagnes de souscription en notre ville. Ces trois associations demandent aux Montréalais de souscrire $250,000. pour leur permettre de poursuivre leur travail humanitaire.

Donnez généreusement afin d'aider les aveugles à se sentir utiles à la société.



Mlle HORTENSE TREMBLAY corrige les épreuves en Braille d'une oeuvre de la littérature française que l'Institut National Canadien met à la disposition des aveugles.

L'aspect de cette bibliothèque peut paraître banal mais si l'on songe que tous les volumes rangés sur ces rayons sont écrits en Braille, on se laisse prendre à réfléchir. La bibliothèque de la *Montreal Association for the Blind* dont on ne voit ici qu'un coin, compte près de 3,000 volumes en Braille. Depuis quelques années, on a ajouté à cette bibliothèque des disques servant à l'enseignement des aveugles. Les livres sont prêtés gratuitement aux aveugles et de nombreux lecteurs, disséminés par toute la province, peuvent se les procurer par la poste, tout à fait gratuitement.





Jusqu'où va votre nettoyage ?

Si un nettoyage superficiel fait du bien — imaginez la radieuse différence que fera un nettoyage en profondeur ! Le Cold Cream Woodbury rafraîchit votre teint dès le premier jour !

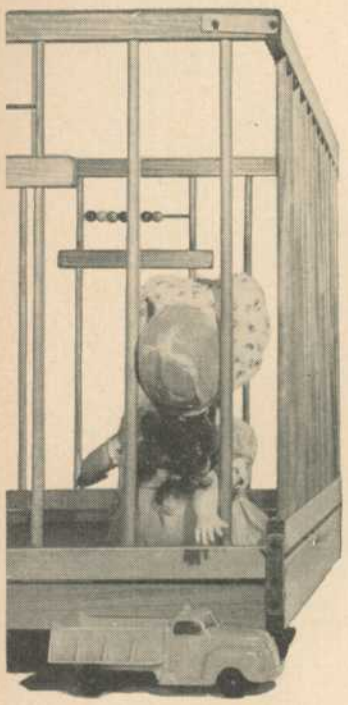
Car le Cold Cream Woodbury nettoie plus profondément. Il contient Penaten — l'adjuvant extraordinaire qui *pénètre profondément dans les pores.* Donc, les merveilleuses huiles Woodbury délogent en profondeur les traces de saleté et maquillage. Et à cause de Penaten, le Cold Cream Woodbury *adoucit plus efficacement.* Ses riches huiles adoucissent la peau sèche et rugueuse. Retrouvez la fraîcheur de votre teint de petite fille avec le Cold Cream Woodbury ! 25¢, 45¢, 78¢ et $1.15.

(Fabrication Canadienne)



Cold Cream Woodbury

pénètre plus profondément parce qu'il contient PENATEN

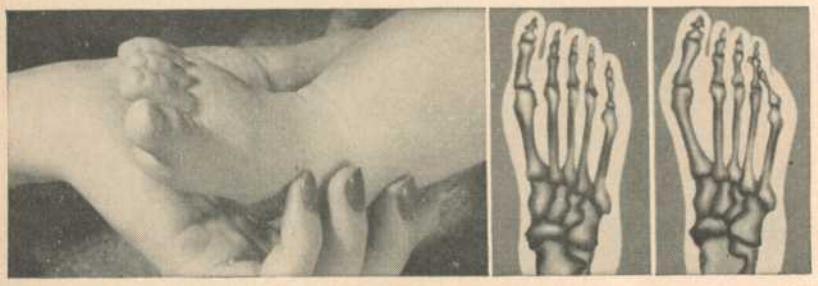




A quel âge un enfant doit-il porter des chaussures?

Généralement, dès que Bébé essaie de faire ses premiers pas, il est prêt à porter des chaussures. Non pas des chaussures quelconques, mais des chaussures scientifiquement construites, correctement ajustées et spécialement conçues pour protéger et soutenir les pieds fragiles de l'enfant. Les chaussures *Research* de Savage possèdent précisément ces qualités: elles procurent exactement le support et la protection nécessaires aux premiers pas de Bébé.

Les chaussures *Research* se font dans tous les styles, pour enfants de tous les âges. Elles sont vendues seulement dans les magasins où l'on connaît l'importance du parfait ajustement des chaussures d'enfants.



Tenez dans votre main le pied d'un enfant: constatez comme il est mou et tendre. Les 26 os dont il est constitué prendront 20 ans à se former définitivement. C'est à vous qu'il incombe—*dès maintenant*—d'assurer pour plus tard la formation correcte des pieds de votre enfant.

Radiographies de pieds d'enfants: à gauche, développement normal; à droite, déformation causée par une chaussure défectueuse.

Et, comme protection supplémentaire, les chaussures d'enfants fabriquées par Savage sont toutes soumises à un traitement antiseptique—une exclusivité! Ce traitement, fait selon le procédé "Sanitized", empêche le développement des microbes qui pourraient pourrir l'intérieur de la chaussure et causer des odeurs désagréables.

Chaussures **RESEARCH** Créations Savage

Il y a des chaussures Savage pour toutes les bourses, et elles sont connues sous les noms ci-dessous:
RESEARCH • JACK & JILL • BUNNYFOOT • RED SCHOOL HOUSE • CHUMS • SANDY SAVAGE

[*Suite de la page* 36]

ses, de ces robes élégantes dont toute sa vie elle avait rêvé mais, à présent, le désir de les porter était comme éteint en elle. Elle ne tenait plus à se faire belle.

Le matin du premier jour qui suivit son arrivée à l'hôtel, son père lui remit un chèque pour envoyer à Mme Luff et ajouta :

— Si tu désires faire un présent à quelqu'un d'autre, dis-le-moi, je t'en prie.

Mariette secoua d'abord la tête puis avec effort, elle prononça le nom d'Ottershaw :

— Il m'a donné cinq livres quand... quand nous devions nous marier... Avec cette somme, j'ai acheté des vêtements.

Mais les yeux bleus de M. Clare la regardèrent, pensifs, et il répondit :

— Il me paraît assez difficile de lui rendre cet argent, Mariette.

— Vous croyez ?

Elle réfléchit et se rangea à cet avis.

— Oui, je le crois aussi. Cependant, je sais qu'il n'est pas riche et il a dépensé pas mal pour nous... Quand nous sommes allés en Cornouailles, pendant les vacances, c'est lui qui a tout payé.

N'était-il pas étrange qu'elle pût parler de toutes ces choses d'une voix égale comme si elles n'avaient aucune importance, alors que chaque mot lui faisait mal à crier « retournant le couteau dans la plaie », se dit-elle, surprise de la force de cette vieille image usée quand elle s'applique rigoureusement à la sensation que l'on éprouve.

— Peut-être, reprit M. Clare, quelque jour une occasion se présentera-t-elle de lui témoigner notre gratitude quoique, pour ma part, je pense qu'il y a des dettes qui ne se peuvent acquitter.

Mariette jugea que c'était bon et délicat de « Jean » et elle ne dit plus rien à ce sujet. Avec une sagesse dont sa mère l'aurait crue incapable, la jeune fille décidait de ne pas revoir Jerry Ottershaw, pensant bien ne jamais se trouver face à face avec lui, à l'improviste. Le monde est si grand, Dieu merci ! que la crainte d'une rencontre devenait, croyait-elle, superflue. Elle se fortifiait dans sa résolution. Elle excluait Ottershaw de sa vie comme il l'avait écartée de la sienne ! Soit : il fallait tout recommencer, se donner autant de bon temps que possible. Elle s'intéresserait à des choses nouvelles, elle remplirait si bien ses journées qu'il n'y aurait plus de place pour *lui*, dans ses pensées !

Enfin, ce fut à Gadget qu'elle dut de se faire une amie.

Elle rentrait ce jour-là, après une promenade dans le parc quand le chien à peine dans le hall, s'élança comme une flèche vers une dame assise à l'écart sur un grand sofa et à laquelle il se mit à faire de grandes démonstrations d'amitié. Mariette se hâta d'approcher :

— A bas les pattes, Gadget ! Veux-tu finir !... Je crains qu'il ne vous ait salie, madame, s'excusa-t-elle.

La dame leva la tête en souriant et dit avec amabilité :

— Mais non. J'aime les chiens et je vous ai souvent vue avec ce petit bonhomme...

En même temps, elle avançait la main vers Gadget qui aussitôt se mit à la lécher avec exubérance et comme Mariette allait l'en empêcher :

— Laissez-le ! Cela ne fait rien... J'aime les chiens, répéta-t-elle, et ils me le rendent en général... Ne voulez-vous pas vous asseoir ? Je sais qu'il est inusité à Londres de faire connaissance dans un hôtel, mais j'ai souvent pensé que j'aimerais vous parler.

Mariette se rappela soudain que sa mère s'était souvent plainte qu'ayant essayé de se rapprocher de ses voisins dans les pensions de famille où elles résidaient, elle avait plus d'une fois reçu des rebuffades ou commis des impairs. La dame, voyant la jeune fille perplexe, sourit et dit avec bonne grâce :

— Ne craignez rien, je suis une mère de famille tout à fait respectable : j'ai un fils qui doit avoir à peu près le même âge que vous.

Alors, Mariette prit place à côté de la dame qui, par ses manières aisées et discrètes, la mit bientôt à l'aise :

— Je crois que nous sommes arrivés le même jour que vous, samedi dernier ? Nous venions de Paris...

— Je n'ai jamais été à Paris, dit Mariette ; cependant, ma mère était Française. Jean m'a dit qu'il m'y emmènerait un jour.

— Jean... est-ce votre frère ?

Mariette rougit un peu :

— C'est mon père, mais cela ne lui fait rien que je l'appelle par son prénom parce que...

Elle s'interrompit. Sans attendre, ayant sans doute compris qu'elle hésitait à s'expliquer davantage, la dame affable interrogea :

— Ah ! c'est votre père, ce grand monsieur aux cheveux gris avec qui je vous ai vue à différentes reprises ?

— Oui.

— Et vous habitez Londres ?

Mariette chercha ses mots :

— C'est-à-dire : nous habitons ici... pour l'instant. Un peu plus tard, je pense que nous prendrons... une maison ou... — elle s'arrêta pour achever résolument — un appartement.

Elle pensait : « Je dois m'habituer à prononcer ce mot-là avec indifférence ».

— Nous avons voyagé dans le monde entier, Adrien et moi — Adrien, c'est mon fils : il a juste vingt-deux ans... Il doit être un peu plus âgé que vous, je crois ?

— Je vais avoir dix-huit ans.

La dame sourit de nouveau et rectifia :

— J'espère que nous deviendrons des amies. Peut-être penserez-vous que c'est un peu ridicule de ma part de dire cela, mais j'ai toujours regretté de de pas avoir une fille, et quand je vous ai vue...

Elles échangèrent un regard de sympathie et Mme Dundas reprit :

— Nous ne resterons à Londres que peu de temps. Après, je ne sais pas où nous irons. Adrien aime voyager et moi aussi, de sorte que, pour l'instant, nous n'avons pas de résidence fixe. En ce moment, certaines affaires me mangent beaucoup de temps ; vous savez — ou plutôt j'espère que vous ne saurez jamais ! — comme sont les gens de loi, avoués, avocats et la suite.

Elle poussa un soupir et :

— N'ayez jamais besoin de ces messieurs ; ils vous prennent votre argent et vous tourmentent sans arrêt.

— J'ai connu un homme de loi, plus exactement quelqu'un qui travaillait dans une étude de *solicitor*, mais il n'était pas associé dans la maison.

Et voici qu'elle se revoyait, étendue sur le sable, près de la mer, par le beau matin où elle avait dit à Jerry que cela lui était bien égal qu'il fût fondé de pouvoir ou garçon de bureau, qu'elle ne l'en aimerait pas moins quel que fût son titre ou son emploi.

— J'aimerais que vous fassiez la connaissance de mon fils, dit Mme Dundas en soufflant la fumée de sa cigarette. J'aime que les jeunes se connaissent ; il trouve cet hôtel ennuyeux. Je crois que vous ne le trouvez guère amusant, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas encore tout à fait habituée.

— Vous vous sentez seule, dit Mme Dundas.

Et Mariette rougit :

— Non, je ne pense pas... c'est-à-dire oui, un peu... murmura-t-elle avec

détresse, car le terrible sentiment qu'elle chassait toujours venait de s'élever à nouveau dans son coeur.

Elle toucha à nouveau, du bout de ses doigts fins, la main de sa jeune compagne.

— Nous allons devenir une paire d'amies et un jour, vous me raconterez...

Puis, changeant de ton, elle demanda gaiement :

— Aimeriez-vous aller dans les magasins faire des emplettes ? J'en ai quelques-unes à faire pour mon compte après le déjeuner... Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? J'espère que votre père n'y trouvera rien à redire ? insinua-t-elle dans un sourire.

— Non, je ne crois pas, répondit Mariette, d'autant plus sincèrement qu'elle avait déjà pensé que, pour un homme d'âge moyen comme son père, il ne devait pas être toujours agréable d'avoir à s'occuper d'une jeune fille de dix-sept ans. Il s'ingéniait à lui être agréable, avec une bonne volonté et des attentions qui la touchaient mais, lui, ne devait-il pas trouver à la longue ce rôle de chaperon fastidieux ? C'est ainsi qu'elle accepta avec reconnaissance l'offre de Mme Dundas.

— Merci vraiment. Je serai contente d'aller avec vous. J'ai quelque chose à acheter mais, je ne sais trop pourquoi... cela ne me dit rien d'entrer seule dans les magasins.

— Nous irons ensemble, promit Mme Dundas.

Elle jeta un coup d'oeil à sa montre-bracelet.

— Midi et demie déjà ! Mon horrible clerc d'avoué va être là tout de suite.

— Est-il vraiment horrible ?

— Non, en réalité, c'est plutôt le contraire. C'est simplement une façon de parler. Celui que l'étude m'envoie est un homme aimable, je dirais même, si j'avais vingt ans de moins, très agréable, grand, bien tourné et plein de tact. Je ne suis pas facile à manier ; or, il y arrive très bien. J'imagine que c'est pourquoi ils l'ont choisi. Ah ! quand on parle du diable... Le voilà !

Mariette regarda dans la même direction que Mme Dundas, sans grand intérêt... La lourde porte-tambour tournait et un homme de haute taille en sortit qui s'arrêta pour jeter un coup d'oeil circulaire dans le hall, en quête de la personne qui devait l'y attendre... Mariette, l'apercevant, se dressa à demi pour retomber sans forces sur le divan, et Gadget, assis à côté d'elle, bondit à terre et se précipita avec de joyeux jappements vers l'arrivant, qui n'était autre que Jerry Ottershaw.

Mme Dundas s'était levée et s'avançait à sa rencontre ; elle cachait pour un instant Mariette qui l'entendit s'écrier en riant, tandis que Gadget faisait fête à l'ami retrouvé :

— Quelle amusante petite bête ! Il n'y a que quelques minutes, il m'a adoptée, moi aussi, avec des démonstrations délirantes.

Ottershaw ne répondit pas mais, se baissant, il prit Gadget dans ses bras. Mariette eut alors la force de se lever et de courir vers l'escalier proche qu'elle gravit de toute la vitesse de ses jambes. Dire qu'il y avait seulement une semaine qu'elle ne l'avait vu... Non, pas une semaine, un siècle, certainement ! L'émotion l'aveuglant, elle ne remarqua pas un homme qui s'avançait dans le large couloir, et elle se serait violemment heurtée à lui s'il ne l'avait saisie par les bras, en s'exclamant de surprise :

— Eh là ! Pas si vite, voyons !

Puis, devant le visage bouleversé de la jeune fille, il demanda :

— Ça ne va pas ?

Mariette le regardait sans le voir et il dit avec sollicitude :

— Vous aurez un arrêt du coeur un de ces jours si vous courez aussi vite !

Elle se remettait un peu et balbutia :



FAIT RESSORTIR LA BEAUTÉ DE VOTRE TEINT

Le traitement toute-saison de Camay

Chaleurs intenses, brises fraîches, journées humides . . . autant de changements de température qui menacent votre teint pendant les étés canadiens. Protégez votre épiderme avec le traitement toute-saison de Camay
Ne laissez pas le soleil dessécher votre peau. Le pur et doux savon Camay fait ressortir la beauté de votre teint et protège votre épiderme par toute température.

LE SAVON DES JOLIES FEMMES

GRANDS VENTS



FROID GLACIAL



PLUIES FROIDES



LE CLIMAT CHANGEANT CANADIEN PEUT AFFECTER VOTRE PEAU

. . . mais vous pouvez affronter tout changement de température quand vous donnez à votre teint la protection de Camay.

Conseils de Francine

Entretien des cuivres : Polir le cuivre était autrefois une tâche longue et fastidieuse. Il n'en est plus de même aujourd'hui, grâce à l'apparition sur le marché de certains produits chimiques qui abrègent et facilitent le polissage des métaux. Il est essentiel d'enlever une tache dès qu'on la découvre. Pour le faire, une préparation liquide semble préférable à une pâte, d'autant plus que ce liquide ne laisse aucune tache verte sur le chiffon dont on se sert. Il est recommandé de laver chaque objet après qu'il a été nettoyé, sans attendre d'avoir terminé le nettoyage des autres cuivres, sinon il se ternira de nouveau. Se servir d'un pinceau pour appliquer le liquide sur une surface ornée d'incrustations.

•

Feutre : Le feutre est une étoffe qui n'est pas tissée et dont les fibres sont assemblées sous la pression de la chaleur. Les feutres tout laine sont plus durables que ceux qui ne renferment qu'une proportion de laine. Le feutre sert surtout à la confection des chapeaux, mais on l'emploie aussi pour des vestons épais, des dessus de piano, des tapis de table, des dessous de vases ou de lampes et divers autres accessoires. Il est très facile à coudre, parce qu'il n'est pas nécessaire de le replier et qu'il peut se tailler en tous sens : il n'a ni droit, ni biais. Le feutre est fabriqué dans une largeur de 72 pouces et se vend à la verge, comme n'importe quelle autre étoffe.

•

Lavage du plastique : Quand les articles en plastique sont de petites dimensions, comme les tabliers, les napperons, etc., on peut les laver à la main ou simplement les essuyer avec un linge humide. Ce procédé est impraticable pour les rideaux de cuisine et de salle de bains, les nappes. Quand ils sont presque neufs, les laver dans la baignoire, à l'eau chaude et savonneuse. Etendre le rideau ou la nappe au fond de la baignoire et nettoyer à l'aide d'une brosse, puis rincer à l'eau claire. Cependant, quand ces articles ont fait un assez long usage, les mettre dans la lessiveuse automatique, les laver à l'eau chaude dans laquelle on fait dissoudre des paillettes de savon, rincer et suspendre à sécher.

•

Ustensiles de cuisine : Pour l'entretien de l'aluminium, rien de tel qu'un tampon de laine d'acier imprégnée de savon. On recommande aussi de mettre une cuillerée à thé de crème de tartre dans l'eau d'un bain-marie, pour éviter que le fond ne se tache. Pour l'émail, se servir d'une poudre à nettoyer que l'on frottera avec une éponge en cellulose. Si les aliments restent attachés à l'émail, se servir d'une petite balle en plastique. Une poêle à frire en fer doit toujours être lavée avec du savon et non un détergent. Pour l'empêcher de rouiller, la faire sécher sur un feu très bas.



Voyez vos enfants danser de joie quand vous faites pour eux ce joli gâteau printanier! Les grandes personnes l'aimeront aussi. C'est un gâteau blanc, léger, délicieux, fin—fait avec du Swift'ning—et cela veut dire que c'est le gâteau le mieux levé et le plus léger que vous ayez jamais fait! L'ingrédient magique, pour "mélange rapide," que contient toujours le Swift'ning dans la proportion voulue, fait que chacun de vos gâteaux est aussi bon que possible! Essayez le Swift'ning et vous verrez!

Crémez d'abord le Swift'ning, le sucre, la vanille. Tamisez ensemble la farine, le sel, la poudre à pâte. Ajoutez les ingrédients secs tamisés alternativement avec le lait. Mélangez bien. Battez les blancs d'oeufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes mais pas secs, et incorporez-les délicatement, mais à fond, dans la pâte. Versez la pâte dans deux moules à gâteau étagé de 8″ (le fond tapissé de papier brun). Faites cuire 25 min. à four modéré (375°F.) Laissez refroidir le gâteau; démoulez. Garnissez-le et glacez-le avec un Glaçage au Citron Sucré. Maintenant, les décorations! Faites des petits garçons et des petites filles avec des cure-dents et des boules de gomme, et placez-les autour du gâteau. Piquez une sucette au centre du gâteau et attachez des rubans allant du sommet jusqu'aux figurines. N'est-ce pas superbe? Naturellement, c'est un gâteau Swift'ning!

Glaçage au Citron Sucré

½ t. de Swift'ning
1 oeuf
Jus et zeste râpé d'un citron
½ c. à thé de sel
3½ t. de sucre à glacer tamisé
2 c. à soupe de lait

Crémez le Swift'ning. Ajoutez-y, en battant, l'oeuf, le zeste et le jus de citron, et le sel. Ajoutez le sucre à glacer et le lait alternativement, petit à petit et en battant. Battez jusqu'à consistance lisse.



Martha Logan

SWIFT . . .
pour mieux servir votre famille!

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

— Excusez-moi... Ce n'est rien... Je ne vous avais pas vu!...

La sentant encore tout étourdie, il ne la lâcha pas qu'elle n'ait répété :

— Ce n'est rien.

Après un petit silence, il dit :

— Vous parliez à ma mère si je ne me trompe ?

Et comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Je suis Adrien Dundas.

— Ah! vraiment! murmura Mariette.

— Ma mère aime parler et faire de nouvelles connaissances. Elle a dû vous le dire d'ailleurs.

— Oui, je crois. Elle a été très aimable avec moi ; je vais aller cet après-midi dans les magasins avec elle.

— Dans les magasins, dit-il un peu dédaigneusement.

— Oui, dans les magasins, répéta Mariette, et cela vous ferait plaisir à vous aussi si c'était la première fois de votre vie que vous aviez de l'argent à dépenser.

Il rit alors de bon coeur :

— Vous êtes une drôle de gosse! déclara-t-il.

— Drôle ? Pourquoi ?

— Je veux dire différente des autres jeunes filles que je connais.

Elle réfléchit puis acquiesça :

— Oui, je crois que je le suis.

Elle s'en fut, longeant à pas mesurés le grand corridor qui menait à l'autre escalier ; quand elle l'eut atteint, elle retourna la tête : Dundas était encore là où elle l'avait laissé et il lui fit de la main un signe d'adieu, avant qu'elle commençât à gravir les marches.

Mariette alla tout droit à sa chambre et s'y enferma. La fenêtre était ouverte et le soleil entrait à flots, baignant la pièce dans un poudroiement d'or ; elle ferma les yeux, se sentant au coeur une amère rancune contre la vie, les gens, tout et tous. A quoi bon la splendeur du soleil et la magnificence du monde quand l'être aimé n'est pas là pour les admirer avec vous ?

Jerry l'avait-il vue ? De toutes façons, il devait savoir qu'elle était là, à cause de Gadget — et bien sûr, il le savait puisqu'il était venu dans ce même hôtel voir son père, la veille du jour où... ils s'étaient dit adieu.

Mariette se demandait quelle attitude cette jeune fille-là aurait adoptée si un fiancé lui avait dit soudain qu'il ne voulait plus l'épouser! Mais peut-être n'existait-il pas un homme qui aurait osé lui déclarer pareille chose...

Peut-être était-ce là ce qu'elle, Mariette, aurait dû faire ? Jerry aurait probablement tenu davantage à elle si elle ne lui avait pas laissé voir combien elle l'aimait et si elle s'était vantée que d'autres lui faisaient la cour, parmi lesquels elle choisirait demain... Seulement, voilà, il savait que ce n'était pas vrai. Lui seul comptait pour elle et compterait à jamais...

On frappa à la porte... et Mariette, se retournant, dit :

— Entrez.

Ce fut son père qui entra, avec, dans les bras, Gadget qui protestait contre cette atteinte à sa liberté.

— Je l'ai trouvé dans le hall, dit M. Clare, ou plus exactement, c'est une dame qui me l'a remis — une Mme Dundas.

— Ah! oui, je sais, je lui ai parlé tout à l'heure, dit Mariette, le coeur étreint d'appréhension, car elle craignait que M. Clare ne lui parlât d'Ottershaw, mais il n'en fit rien et elle continua :

— Elle m'a offert d'aller dans les magasins cet après-midi, avec elle.

— Et tu as accepté ?

— J'ai dit que j'irais, si vous n'y voyiez pas d'objection.

Il hésita :

— Nous ne connaissons pas cette dame, Mariette.

— Je sais, mais maman a fait souvent la connaissance de gens dans les hôtels, dit la jeune fille sur la défensive. Elle ajouta aussitôt :

— Si vous désirez que je n'y aille pas...

Elle s'interrompit pour s'exclamer impulsivement :

— Oh! Jean. Je n'aime pas cet hôtel. Vous allez peut-être vous fâcher contre moi mais je n'aime pas vivre ici. Est-ce que nous ne pourrions pas aller ailleurs ? Avoir... un chez nous ? Comprenez-moi : je ne veux pas être une ingrate ; je désire sincèrement faire ce qui vous est agréable à vous, mais si nous avions un chez nous!...

— Je ne l'aime pas non plus, Mariette, mais je crains qu'une maison ne te soit pas plus agréable et comme tu ne veux pas d'un appartement... c'est du moins ce que tu m'as dit.

Elle détourna les yeux pour répondre :

— C'était très sot de ma part. Mais j'ai changé d'avis et j'aimerais bien un appartement si vous aussi...

— Vraiment ? Alors, c'est entendu, nous allons nous mettre en campagne dès demain...

— Merci, murmura-t-elle, en faisant de grands efforts pour ne pas penser à ces petits appartements qu'elle avait visités avec Ottershaw et dont l'un était trop cher, un autre trop petit, cet autre encore trop loin du bureau... A cet instant, elle sentit la main de son père se poser sur son épaule, tandis qu'il disait avec douceur :

— Je crains de ne pas savoir être un père assez prévoyant, ma petite fille.

Elle secoua la tête :

— Non, c'est moi qui ne suis pas ce qu'il faudrait. Mais cela ira mieux, bientôt vous verrez ; je changerai à mon avantage, assura-t-elle avec une touchante bonne volonté.

Son père l'en remercia en promettant :

— Nous changerons tous les deux.

— Pourrai-je aller faire des achats avec Mme Dundas ?

— Tous les jours si tu le veux. Mais il vous faut de l'argent...

— De l'argent ? J'ai celui que vous m'avez donné la semaine dernière, je n'ai encore rien dépensé mais cet après-midi, je vais acheter quelques robes.

— C'est cela! Excellente idée. Achète-toi de jolies choses.

Elle demanda un peu anxieuse :

— Dites-moi... Pensez-vous que je sois mal habillée — je veux dire, en comparaison avec les autres jeunes filles ?

Il dit avec conviction :

— Je pense que tu es bien plus jolie que toutes les autres.

Elle rougit et protesta :

— Vous ne dites pas cela sérieusement.

— Le plus sérieusement du monde, le plus sincèrement aussi.

Ils déposèrent Gadget dans son panier et comme ils sortaient ensemble, Mariette glissa une main timide dans celle de M. Clare.

— Je commence à me dire qu'il est vraiment agréable d'avoir un père, murmura-t-elle.

Ce à quoi il répondit :

— Je pense depuis longtemps déjà — cela fait une semaine révolue! — qu'il est délicieux d'avoir une fille.

Mariette craignait un peu que Mme Dundas n'ait retenu Ottershaw à déjeuner, mais non, elle aperçut la mère et le fils assis à leur table, achevant leur repas. Mme Dundas vint les trouver et rappela à Mariette la « tournée » des magasins projetée.

— Je vous avertis, nous allons être d'une prodigalité sans frein ! déclara-t-elle en riant à M. Clare.

— Je l'espère bien, répondit-il, sincère.

Et Mme Dundas avec stupeur s'exclama :

— Vous l'espérez ?... Par exemple, c'est là chose la plus extraordinaire que j'aie entendue de ma vie dans la bouche d'un homme !

Un peu plus tard, alors qu'elle et Mariette avaient quitté l'hôtel, elle dit :

— Ma chère, vous avez un père comme on n'en fait plus ! Je crois, ma parole, qu'il vous achèterait la lune et les étoiles si vous en exprimiez le plus petit désir !

— Il est très généreux, reconnut Mariette, mais aussi pour autant que je le sache, il possède beaucoup d'argent.

— Ah ! cela ne veut encore rien dire. Les gens riches sont rarement généreux comme l'est votre père ! répondit Mme Dundas.

Alors qu'elles cheminaient côte à côte, elle demanda, sans aucun à-propos d'ailleurs :

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée et ne m'avez-vous pas laissée vous présenter à ce charmant Ottershaw ? Je ne sais pas quand et comment vous avez disparu, mais deux minutes après, je me suis retournée et vous n'étiez déjà plus là ! C'est un gentil garçon et un célibataire. Je le lui ai demandé. Je sais bien : c'est indiscret de ma part mais je ne peux jamais résister à poser certaines questions quand quelqu'un m'intéresse.

— J'espère qu'il a bien pris à coeur vos intérêts, répondit promptement Mariette.

Mme Dundas soupira :

— Je suis sûre qu'il arrangerait mon affaire à merveille ; malheureusement, il quitte l'étude. J'en pleurais presque quand il me l'a annoncé tout à l'heure. Je suis malheureuse. Aussitôt que je trouve une personne pour me comprendre ou m'aider vraiment, quelque chose survient qui m'en prive. M. Ottershaw s'en va... Attention ! Ne traversez pas la chaussée, une auto arrive.

Elle arrêta Mariette en posant une main sur le poignet de la jeune fille et elle reprit :

— Ce serait du joli si je devais avouer à votre père que vous venez d'être écrasée !

Mariette ne répondit rien, mais quand elles furent en sûreté de l'autre côté de la rue, elle demanda :

— Est-ce que ?... N'avez-vous pas dit que M. Ottershaw quittait son étude ?

— Mais oui, et c'est une tragédie pour moi. Il m'a annoncé que dans une semaine ou deux, il partirait pour l'étranger.

VI

MARIETTE marchait comme en un rêve, vaguement reconnaissante à Mme Dundas de continuer à lui tenir amicalement le bras, sans ce soutien, elle aurait été incapable de se mouvoir.

Ainsi, Jerry se disposait à partir pour l'étranger ! Ce qui adviendrait d'elle lui importait si peu qu'il décidait de mettre le continent entre eux. Donc, il manquait de sincérité en disant qu'il lui demandait seulement d'attendre et que le jour où elle serait sûre d'elle... Mais non, ce qu'il cherchait, c'était la séparation définitive.

Mme Dundas s'arrêta dans un somptueux magasin de costumes : dans la vitrine, des mannequins de cire montraient les dernières créations. Mariette les regardait sans les voir ; acheter des robes ou n'importe quel autre objet, si joli fût-il, ne l'intéressait plus du tout.

Mme Dundas paraissait ravie, mais enfin elle remarqua l'air fatigué de la jeune fille et proposa de prendre le thé, — en espérant que Mariette ne l'avait pas entendue chuchoter à l'oreille de la vendeuse qu'elle réclamait une commission sur les achats de cette nouvelle et riche cliente... Non, Mariette n'avait rien remarqué, rien saisi ; d'ailleurs, elle n'aurait pas compris. Elle aurait pensé à sa mère qui toujours marchandait et payait rarement le prix demandé tout d'abord. Mais concevoir qu'une dame comme Mme Dundas s'abaissât jusqu'à monnayer son entremise, cela lui eût été impossible !... Elle aurait pensé simplement avoir mal entendu.

Le thé lui fit plaisir. Mais elle était si lasse qu'elle aurait bien voulu que Mme Dundas restât silencieuse, au moins un instant. On aurait pu croire que Mme Dundas faisait ces achats pour elle-même, tant elle y prenait de plaisir et d'intérêt. A la fin, elle parut se rendre compte que la jeune fille lui répondait par monosyllabes et elle dit comme pour s'excuser :

— Je voudrais que vous fussiez ma fille, Mariette. Ce serait si amusant de vous conduire partout, de vous initier à tout.

— Vous le croyez vraiment ? murmura Mariette en s'efforçant de sourire, tout en s'avouant qu'elle donnerait beaucoup pour être encore, comme dix jours auparavant, orpheline. Oui, cela pouvait paraître ingrat et méchant mais, sans le retour de son père, elle serait heureuse, plus heureuse encore qu'elle ne l'avait jamais été, car elle serait maintenant la femme de Jerry Ottershaw...

Mme Dundas continuait :

— Je voudrais bien vous emmener un soir avec moi et mon fils. Adrien danse admirablement.

— J'aime danser, moi aussi, dit Mariette avec effort.

— Alors, ce sera magnifique ! J'en parlerai à votre père, et aussitôt que les nouvelles robes seront arrivées, nous pourrons arranger une sortie. Peut-être M. Clare viendrait-il aussi de sorte que lui et moi, nous nous tiendrions mutuellement compagnie tout en vous servant de chaperons...

— C'est cela, consentit Mariette aimablement.

Et, à nouveau, elle prit en elle-même la ferme résolution de s'amuser et d'oublier pour toujours le passé.

Mais elle fut contente de se retrouver à l'hôtel et, seule dans sa chambre, où Gadget l'accueillit avec un délire de joie et en sautant à plusieurs reprises par-dessus chaises et lit, ainsi que Jerry — toujours Jerry ! — le lui avait enseigné.

On dansait ce soir-là à l'hôtel, et Mme Dundas persuada Mariette de se joindre aux danseurs :

— Adrien sera ravi de danser avec vous, mais il est assez timide... Chut ! Il serait furieux s'il savait que je vous l'ai dit.

— Il ne m'a pas paru timide... fit Mariette un peu étonnée.

Aussi, peu après, alors qu'ils dansaient ensemble, elle ne put se tenir de demander un peu naïvement — mais, après tout, elle n'avait pas encore dix-huit ans !

— Etes-vous vraiment timide ?

Il abaissa des yeux stupéfaits vers ceux de la jeune fille :

— Qui a bien pu vous dire cela ?

— C'est votre mère.

Elle vit les sourcils blonds du jeune homme se rapprocher et il prononça d'une voix coupante :

— Ah ! cela ne m'étonne pas d'elle !

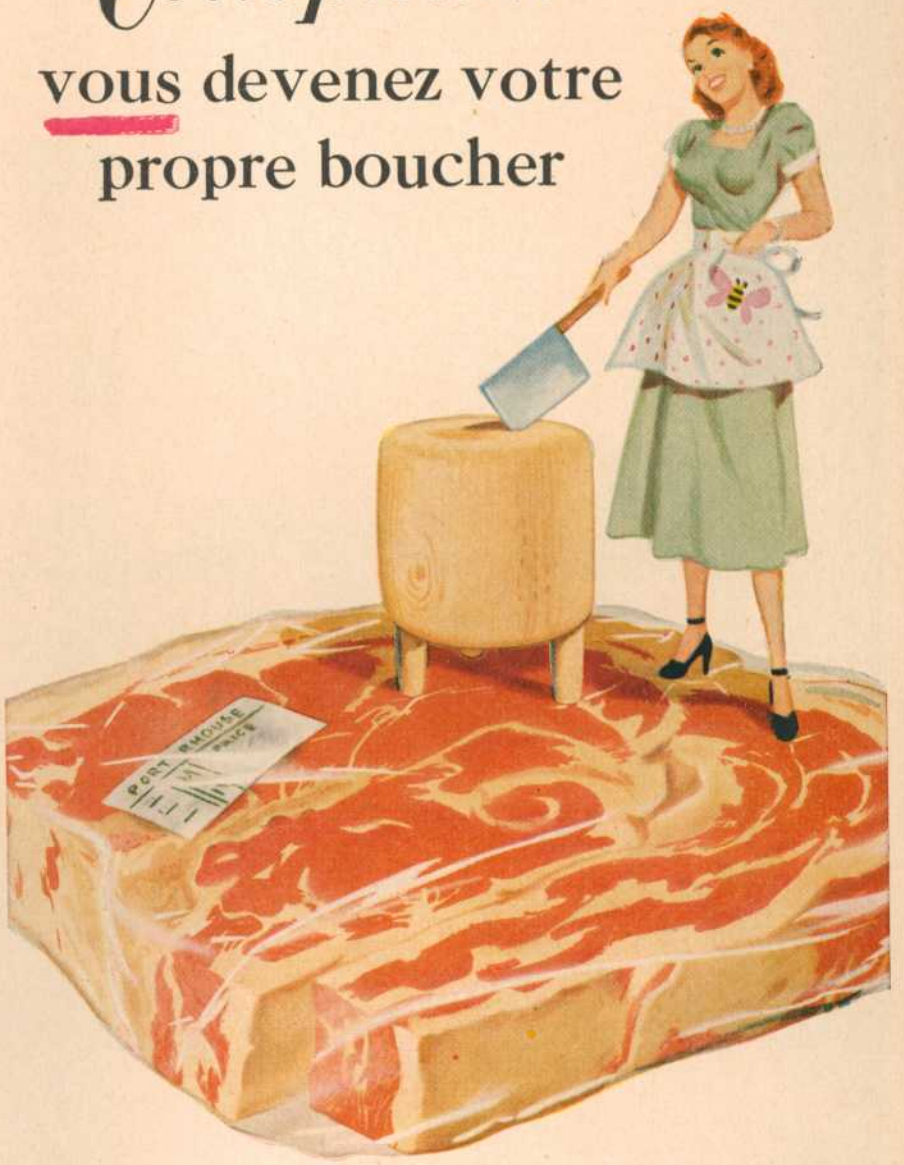
Mais aussitôt, comme regrettant ce qu'il venait de dire, il se hâta d'ajouter :

— Peut-être, en effet, suis-je un peu timide quand il s'agit d'une personne qui me plaît.

Mariette rougit mais, levant les yeux, elle vit que le jeune homme parlait sincèrement et elle se dit que lancer ainsi des compliments devait être un

[*Lire la suite page* 43]

Avec
"Cellophane"
vous devenez votre
propre boucher



La "Cellophane" qui enveloppe la viande étalée à votre comptoir auto-service, vous permet de faire un choix d'expert. Prix et poids sont indiqués: vous emportez exactement ce qui vous convient.
La "Cellophane" vous permet de choisir rapidement—vous aide à composer votre menu,— conserve la qualité de votre viande. Enveloppée dans la "Cellophane" la viande est parée et tranchée à l'avance, ce qui guide vos préférences.
Souvenez-vous . . . la "Cellophane" exhibe ce qu'elle protège . . . protège ce qu'elle exhibe.



SERVICE RAPIDE—Toujours un choix facile et varié quand la viande est enveloppée dans la "Cellophane". Elle est tranchée. Prix et poids sont indiqués.



PRÊTE À CUIRE—La viande enveloppée dans la "Cellophane" est nettoyée à l'avance, d'où aucune perte possible.



PROPRE ET ATTRAYANTE—La "Cellophane" conserve votre viande fraîche . . . la protège contre la poussière et les saletés.

Cellophane
(MARQUE DÉPOSÉE)
PELLICULE CELLULOSIQUE

C-I-L
LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED • MONTRÉAL

NOTRE PROVINCE EN PLEIN ESSOR



Centrale hydro-électrique en construction sur une rivière du Québec. Tableau de Lorne Bouchard, A.R.C.A., peint spécialement pour Molson's.

Pour que le Québec continue de grandir...

Chaque année voit de nouvelles usines hydro-électriques s'ériger le long des rivières de la province de Québec. De plus en plus, les fabuleuses ressources d'énergie de notre province sont mises au service d'une industrie en plein essor.

Parmi les plus remarquables réalisations récentes, citons: deux nouvelles usines sur la Peribonka; une autre sur la Manicouagan; de nouvelles génératrices géantes à Beauharnois; le détournement du cours supérieur de la Megiscane et de la Susie pour augmenter le débit d'eau des stations hydro-électriques du St-Maurice. Le plus spectaculaire des projets en voie de réalisation est celui de la Bersimis; le potentiel d'énergie dépasse 1 million et demi de CV dont une partie sera "transportée" à Québec, une autre vers les champs aurifères de Chibougamau, et une troisième jusqu'en Gaspésie (par câble géant sous le St-Laurent).

L'énergie hydro-électrique produite par notre province s'élève déjà à près de huit millions de CV, plus de la moitié de la production totale du Canada, et le potentiel est presque illimité. Cette richesse est l'une des meilleures garanties de l'avenir du Québec, et c'est ce qui explique la multiplication et l'expansion constante de ses industries. Ces progrès sensationnels ouvrent aux jeunes Canadiens des horizons nouveaux et fournissent à leur initiative et à leur énergie un vaste champ d'action.

Cette réclame fait partie d'une série publiée par

Molson's

pour célébrer le magnifique développement de la province de Québec

[*Suite de la page 41*]

usage mondain, qu'elle était une petite bourgeoise et vieux jeu. Pourtant, Jerry n'aurait pas parlé ainsi à quelqu'un qu'il connaissait peu. Encore Jerry ! Elle eut un petit mouvement d'impatience en s'exhortant à le bannir de ses pensées, puis soudain :

— Ne souhaiteriez-vous pas qu'il fût possible, grâce à quelque opération, d'oublier...

Il la regarda, sidéré :

— Quelle idée ! Vous me faites frémir ! Et, que diable, pouvez-vous bien avoir envie d'oublier ?

— Des tas de choses.

Il la guida à travers la foule des danseurs jusqu'à une encoignure garnie d'un confortable sofa.

— Expliquez-vous, dit-il.

— Expliquer ? Que voulez-vous que je vous dise ?

— Dites-moi quelles sont ces choses que vous souhaiteriez oublier.

Elle leva vers lui des yeux indignés :

— Pourquoi vous ferais-je des confidences ? Nous nous connaissons à peine.

— Justement, dit-il avec une audace tranquille, ce serait une bonne façon d'arriver à nous connaître.

Elle ne put s'empêcher de rire. Il était difficile de se fâcher avec ce personnage.

— Combien vous faut-il donc de temps pour décider si les gens vous plaisent ou non ?

— Très longtemps, répondit Mariette avec conviction et gravité.

— Cependant, cela n'a pas été très long... en ce qui me concerne, dit-il promptement.

« Car vous m'avez dit que je vous étais sympathique, n'est-ce pas vrai ?

— J'ai dit, rectifia-t-elle, que je croyais que vous m'étiez plutôt sympathique.

Puis, après un instant, elle demanda :

— Est-ce que vous vous liez toujours ainsi avec les gens dans les hôtels ?

— Toujours, et vous agiriez de même si c'était aussi pour vous le seul moyen de vous faire des amis.

— C'est juste, reconnut Mariette.

Ils étaient alors au pied de l'escalier, Mariette tendit la main au jeune homme en lui disant au revoir.

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il.

Il semblait tenir à cette question et sans qu'elle sût pourquoi, elle en ressentit un léger agacement. Néanmoins, elle répondit :

— Mais... demain, sans doute, puisque nous habitons ici.

— Je sais... Me permettriez-vous de vous accompagner lorsque vous allez promener votre chien dans le parc, le matin ?

Elle n'osa pas refuser et dit mollement :

— Si vous voulez.

— A quelle heure ?

— Je sors vers dix heures, d'habitude.

— Très bien. Je serai dans le hall.

Mariette le quitta, un peu mécontente qu'il l'ait en quelque sorte obligée de subir sa présence encore le lendemain, alors que les instants où elle était seule dans le parc avec Gadget étaient les meilleurs de sa journée. La présence d'un tiers allait certainement tout gâcher. Mais peut-être avait-il demandé cette espèce de rendez-vous par simple politesse, peut-être oublierait-il ?...

Quand elle descendit le lendemain matin avec Gadget qui se démenait au bout d'une laisse flambant neuve — il n'en avait jamais eu autrefois — Adrien Dundas l'attendait au bas des marches.

— Je croyais vous avoir manquée, dit-il en souriant.

Et il lui offrit de se charger du petit chien, mais Mariette refusa :

— Il est habitué à moi.

Le soleil brillait déjà haut quand ils quittèrent l'hôtel, et Gadget dans sa joie d'être dehors par ce beau temps aboyait sans arrêt.

Ils s'arrêtèrent au moment de traverser la chaussée : un autobus stoppait près du trottoir et une petite femme en vêtements propres mais usagés, un filet à provisions à la main, quitta la voiture. Levant les yeux, elle aperçut la jeune fille et poussa un grand cri de joie :

— Ah mais... C'est mademoiselle Mariette !

— Madame Luff ! s'exclamait à son tour Mariette avec un plaisir évident.

Le jeune Dundas regardait avec un léger dédain la bizarre petite personne, pauvrement mise et en gants de coton ; il se sentait un peu mortifié à la pensée d'être vu sur une des places les plus animées de Londres en si peu reluisante compagnie, d'autant plus que les aboiements de Gadget signalaient le petit groupe à l'attention.

Mariette semblait avoir oublié jusqu'à l'existence du jeune homme ; elle tenait les mains de Mme Luff, en répétant :

— Ah ! Je suis contente de vous voir ! Je suis vraiment contente !

— Mais vous n'avez pas aussi bonne mine qu'autrefois, mademoiselle Mariette ! Vous avez maigri... Vous n'étiez déjà pas bien grosse.

Elle aussi s'arrêta, essoufflée, et Mariette en profita pour dire :

— Vous non plus, vous n'avez pas l'air d'aller très bien.

Alors, Mme Luff raconta avec volubilité :

— Si encore je n'en avais que l'air ! C'est mon coeur, m'a dit le médecin. Il m'a conseillé de ne pas continuer à prendre des locataires ; il affirme que c'est trop dur pour moi.

« Et vous, comment allez-vous ? J'espère que vous vous amusez beaucoup, avec toutes ces sorties, ces fêtes.

Mariette sourit :

— Je ne suis pas encore beaucoup sortie, mais dites-moi plutôt ce que deviennent ceux que j'ai connus.

— Oh ! toujours la même chose, assura Mme Luff qui se contredit tout aussitôt, en expliquant :

— Mlle Gay est au lit avec une bronchite et Mme Smith, la personne qui a la chambre juste en face de celle qu'occupait M. Ottershaw, elle vient d'avoir un nouveau bébé ; quant à la chambre de M. Ottershaw, c'est une dame institutrice dans une école, qui l'a prise.

— Où M. Ottershaw habite-t-il à présent ? demanda Mariette avec effort.

Mme Luff secoua la tête d'un air d'ignorance :

— Je ne pourrais pas vous l'indiquer exactement. Il est venu me voir une fois, juste pour me faire ses adieux, je ne l'ai donc pas revu. Je le regrette d'ailleurs, car j'ai toujours dit que c'était le gentleman le mieux élevé et le plus gentil que j'aie jamais rencontré... Cela, je le dirai toujours, ajouta-t-elle avec conviction et un inconscient reproche à Mariette ou au destin, dans ses yeux au bon regard.

Voyant que Mariette détournait la tête, elle s'interrompit pour demander après un silence :

— Et vous, mademoiselle Mariette, où habitez-vous à présent ? Dans quelque belle maison sans doute ?

— Non, nous sommes toujours dans le même hôtel — celui dont je vous ai donné l'adresse. Mais nous n'allons pas rester là longtemps. Nous cherchons une maison ou un appartement.

Une idée qui venait de se présenter à l'esprit de la jeune fille, illumina son visage :

— Oh ! mais, pourquoi ne viendriez-vous pas tenir notre maison ? demanda-t-elle très vite. Nous aurons besoin de quelqu'un justement et si je dis à Jean — si je demande à mon père...



VOLEZ PAR

Constellation

B·O·A·C

POUR

VOS VACANCES EN EUROPE

AUX

plus bas tarifs aériens

Voyagez en tout confort et tranquillité

à bord des Constellations BOAC uniquement classe touriste. Repas délicieux sans supplément. Service de bar. En une nuit vous voilà outre-mer, en mesure de passer vos vacances entières en Europe, sans perte de temps précieux.

Visitez l'Europe par "VISCOUNT"



Le Premier aérobus turbopropulseur à hélices au monde

En Europe, volez dans le nouvel aérobus ultra-silencieux, ultra-calme, de la British European Airways—la plus grande ligne aérienne d'Europe—et en route admirez le Continent par les grandes fenêtres panoramiques du VISCOUNT.

Voyages à forfait

Projetez maintenant de passer vos vacances en Europe. Votre agence de voyages se fera un plaisir de discuter avec vous de l'itinéraire ainsi que des frais encourus.

Réservez votre passage à votre agence de voyages, aux bureaux des chemins de fer ou à:

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

MONTREAL • TORONTO • VANCOUVER

VOLEZ PAR B·O·A·C prend bien soin de vous

Que votre pelouse soit la plus attrayante . . .

Sunbeam Rain King



Model K Arrosoir Automatique

Un tour du Bouton de Contrôle le règle pour toute surface de 5 à 50 pieds de diamètre. Produit une pluie à la naturelle qui convient le mieux à toutes les pelouses, bien établies ou récemment ensemencées. Toutes les pièces le laiton exposées sont chromées; la base de 10 pouces d'acier pressé sont finis en couleur vert. Coussinets de bronze phosphoré. $9.75. Prix légèrement plus élevés au Manitoba et dans l'Ouest.



Contrôle exclusif du bout du doigt

Model K-20 Arrosoir Automatique et *Ambulant*

Nouveau développement révolutionnaire en fait des arrosoirs de pelouses. Cet arrosoir Sunbeam Rain King automatique et ambulant remonte un ruban d'acier inoxydable pour se tirer à travers la pelouse. Voyage à la propre vitesse lente pour un arrosage parfait. Peut être ajusté pour arroser de 5 à 50 pieds de largeur. Idéal pour les pelouses moyennes, les bandes longues et étroites ou les grandes étendues. $49.50. Prix légèrement plus élevés au Manitoba et dans l'Ouest.



Suit aucune course jusqu'à 100 pieds—Chemine autour des arbres sans arrêter ou renverser—et alors cesse d'arroser automatiquement.



. . . et ses bordures les plus propres!

Sunbeam

Cisailles à haies

Bien facile et agreable à tailler les haies, les arbustes et les arbres ornementaux. Epargne du temps avec résultats professionels. Idéal pour couper les herbes mauvaises et grossières. Puissant moteur 110 volts de haute vitesse, plus léger et facile à manier. Un instrument de précision en tout détail. $49.95.



Les produits Sunbeam sont en vente partout chez les meilleurs marchands

SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED—TORONTO 9, CANADA



Vous vous sentirez MIEUX!
VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Vous aimeriez venir chez nous, dites, madame Luff, n'est-ce pas ? J'aimerais tant vous avoir !

Mme Luff rougissait, surprise et embarrassée.

— Moi, tenir votre maison ? balbutia-t-elle, je ne pourrais pas, je ne saurais pas... Je ne suis pas un cordon bleu et...

— Non, non, pas de mais ! interrompit Mariette avec décision. Cette combinaison est parfaite pour nous tous. Moi, je me sens bien seule. J'aurais quelqu'un à qui parler d'autrefois. Vous faites partie de ma vie passée... Oh ! dites oui, madame Luff !

La pauvre femme le dit en hésitant, mais ses yeux brillaient. Quand Mariette rejoignit Adrien Dundas, elle se

— Non.

Elle n'en dit pas davantage et il comprit que ce sujet ne lui était pas agréable. Aussi, eut-il soin de parler de choses et d'autres, toutes impersonnelles, un long moment, puis il lui demanda sans transition :

— Dites-moi... que pensez-vous de ma mère ?

Mariette leva des yeux surpris sur le jeune homme :

— Mais... beaucoup de bien. Elle est charmante pour moi...

— Elle est toujours comme ça, reconnut Adrien. Mais il y avait dans sa voix une étrange impatience mêlée de colère quand il ajouta :

— C'est la meilleure comédienne que j'aie jamais rencontrée.

AIR FRANCE ANNONCE UN SERVICE QUOTIDIEN VERS MEXICO

M. Henri J. Lesieur, Représentant Général de la Région Amérique du Nord et Amérique Centrale de la Compagnie AIR FRANCE annonce l'inauguration d'un service quotidien sans escale NEW-YORK/MEXICO.

En établissant cette liaison quotidienne entre NEW-YORK et MEXICO, AIR FRANCE met à la disposition des passagers le service le plus rapide. Le tarif en classe touriste n'est que de $99. entre NEW-YORK et MEXICO ; ce service s'effectue aussi en première classe et des tarifs spéciaux pour famille sont en vigueur.

De même que sur le parcours transatlantique, les passagers peuvent déguster la cuisine française et jouir du service de luxe qui fait la renommée d'AIR FRANCE.

Au départ de Montréal et de Toronto, les compagnies locales offrent des correspondances quotidiennes pour les vols AIR FRANCE NEW-YORK/MEXICO.

sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait été ces derniers temps. Oui, elle se faisait une joie d'avoir auprès d'elle Mme Luff qui était bonne et compréhensive, mais ce que la jeune fille ne s'avouait pas, c'est que ce témoin des jours de bonheur lui semblait être un lien, si fragile fût-il, avec Jerry Ottershaw !

— Qui est cette drôle de bonne femme ? demanda Dundas tandis qu'ils traversaient la chaussée, en direction du parc.

Seconde gaffe de la journée ! Car Mariette répliqua avec ressentiment :

— Cette drôle de bonne femme comme vous la qualifiez, est un brave coeur et une amie de longue date pour moi. Elle s'est occupée de ma mère, de nous quand... Enfin, oui... longtemps, nous avons habité dans sa maison.

— Ah ! je comprends.

Il la regarda, puis observa une fois de plus :

— Vous êtes totalement différente des autres jeunes filles que j'ai rencontrées.

— Vous me l'avez déjà dit à plusieurs reprises, répliqua Mariette avec un soupçon de nervosité. D'ailleurs, je ne crois pas que j'aimerais ressembler à l'une ou à l'autre de ces jeunes filles.

Elle se baissa pour détacher la laisse de Gadget qui partit comme un trait, courant sur le gazon avec de petits jappements joyeux.

Adrien demanda soudain :

— Avez-vous jamais été éprise de quelqu'un, mademoiselle Mariette ?

— Pourquoi me posez-vous une telle question ?

Elle avait eu un petit recul involontaire, instinctif.

— Oh ! pour rien ! Je me demandais seulement... Excusez-moi si je suis indiscret.

Sur quoi elle répondit d'une voix posée :

— Eh bien ! c'est oui et je n'en ai pas honte...

Il tourna vers elle des yeux inquiets.

— Vous n'êtes pas fiancée, j'espère ?

— Non, pas maintenant.

— Oh ! tant mieux !

Puis, après un moment :

— Est-ce qu'*il* est mort ?

— Je n'aime pas que vous parliez de votre mère de cette façon, dit promptement Mariette. Non pas que cela me regarde...

— Attendez, peut-être qu'un jour... dit-il d'un ton si ambigu que la jeune fille rougit :

— Quelle bêtise ! dit-elle avec calme.

— Vraiment ?

Adrien se mit à rire :

— A votre place, je ne serais pas si affirmative.

Et, après une pause, sur un ton de confidence, il reprit :

— Je crois que si l'on désire qu'une chose arrive, si on le désire avec force, eh bien ! cela arrive toujours...

— Non !

Elle protestait avec énergie, une barre d'entêtement au front.

— Cela n'arrive pas toujours : j'en sais quelque chose, vous pouvez m'en croire.

Tandis qu'ils revenaient vers l'hôtel, elle s'efforça de parler gaiement de l'appartement que son père lui avait promis de prendre et ajouta qu'il lui donnait carte blanche pour le meubler.

— Je ne connais pas grand'chose à l'ameublement, malheureusement, dit-elle avec regret.

— Soyez tranquille, ma mère prendra plaisir à vous aider ! affirma Adrien.

Quelque chose dans son ton déplut à Mariette. N'aimait-il donc pas sa mère ? Aussi éprouva-t-elle un véritable soulagement quand il la quitta. Il avait été aimable et plein d'attentions pour elle ; il l'avait aidée à passer plusieurs heures qui, sans lui, auraient été longues et solitaires, et cependant...

« C'est curieux, se dit-elle... à la réflexion, je ne crois pas qu'il me soit vraiment sympathique ».

VII

A la surprise de Mariette, son père approuva entièrement son intention d'engager Mme Luff pour tenir leur futur intérieur. Peut-être le plaidoyer de Mariette était-il trop éloquent pour qu'on pût y résister ou bien M. Clare se rendit-il compte que la jeune fille n'était pas heureuse et il

ne savait plus que faire pour qu'elle le devînt. Qu'elle regrettât sérieusement Ottershaw, il ne le croyait pas. M. Clare n'avait jamais été un sentimental, il avait été épris de sa femme dans les tout premiers temps de leur mariage, mais son amour n'avait pas survécu à leur définitive incompatibilité d'humeur..

Quand l'installation de l'appartement fut à peu près achevée, Mme Luff arriva, accompagnée de ses malles vétustes. C'était une femme intelligente dans son genre et à l'oeil prompt : elle devina donc aussitôt que l'intrusion de Mme Dundas dans l'aménagement de la maison devait être intéressée. Comme elle avait son franc-parler, elle dit dès le lendemain à Mariette :

— Est-ce que cette dame va habiter avec nous ?

— Quelle idée ! Mais non.

— Ah ! bien, on le penserait. Ce n'est pas à elle de me dire comment je dois m'habiller et ce que je dois faire, comme si c'était elle la maîtresse ici.

— Elle m'a rendu de grands services et elle a défendu nos intérêts pour toutes les dépenses d'installation, déclara loyalement Mariette.

Mme Luff eut une petite moue et marmotta en s'éloignant :

— Je parierais plutôt qu'elle se soucie tout d'abord de ses propres intérêts !

Dans les premiers jours d'octobre, Mariette et M. Clare prirent possession de leur demeure et pendant quelques jours, Mariette s'absorba dans la mise en place des meubles et s'occupa de garnir les pièces de fleurs fraîches. Elle s'initia aussi aux mystères des achats de nourriture et à la façon de régler le travail des deux femmes de chambre et de la cuisinière à laquelle elle devait indiquer les menus de la journée. Bientôt, cependant, elle trouva cette besogne fastidieuse et remit ses pouvoirs entre les mains de Mme Luff, pleine de bonne volonté et des meilleures intentions. Mais, à la vérité, celle-ci ne possédait pas toute l'expérience nécessaire pour diriger le personnel dans un ménage d'une certaine élégance.

Mariette se sentait un peu abattue par son échec, en tant que maîtresse de maison :

— Je crains que ce ne soit pas dans mes aptitudes, confia-t-elle un peu tristement à Mme Dundas qui la réconforta aussitôt, disant :

— Et pourquoi faire ce qui vous ennuie, alors que vous pouvez payer des gens pour vous suppléer ?

Mme Dundas venait chaque jour ; Mariette commençait à se fatiguer un peu de cette éternelle présence... qui n'était pas toujours opportune.

Il faisait très beau ce matin-là ; l'air avait tout juste cette petite pointe de froid qui annonce le proche hiver. Les joues de Mariette devinrent roses et ses yeux brillaient de plaisir tandis qu'elle courait dans le parc avec Gadget sur ses talons.

Pour la première fois, depuis des semaines, elle était dehors seule, sans Adrien ou Mme Dundas ; elle avait l'agréable impression de jouir de sa liberté retrouvée.

« C'est très agréable d'avoir des amis, se dit-elle, mais à la condition qu'ils ne soient pas sans cesse sur votre dos. Pour les bien apprécier, il faut ne pas les voir trop souvent et qu'ils vous manquent parfois un peu ».

Elle se rappela que sa mère disait toujours que lorsque l'on voit la même personne chaque jour, elle cesse peu à peu d'exciter votre intérêt. Mme Clare avait un grand nombre d'amis de sorte que les uns la reposaient des autres, sans qu'elle se trouvât jamais seule et en péril de s'ennuyer.

Mariette resta toute la matinée dans le parc ; elle aimait à se trouver au milieu des promeneurs, à observer les jeunes filles de son âge et invariablement, elle se demandait si jamais elle parviendrait à être aussi assurée et insouciante qu'elles semblaient l'être.

Soudain, elle fut tirée de sa songerie par Gadget qui tirait violemment sur sa laisse, ayant aperçu, de l'autre côté de la chaussée, un partenaire de son goût.

— Gadget ! Vilain !... Veux-tu venir !

Elle cria cela presque, car, avec un jappement joyeux, Gadget ayant réussi à passer la tête hors de son collier, s'enfuyait droit devant lui, bien décidé à rejoindre, à tout prix, l'objet de sa curiosité. Il ignorait — c'est vrai — qu'il est impossible à une auto, marchant à bonne allure, de s'arrêter assez vite pour éviter un chien lancé à un train fou.

Il était au milieu de la chaussée lorsqu'une voiture arriva. On entendit grincer les freins... puis un faible gémissement... La seconde d'après, devant l'auto qui stoppait après un léger recul, gisait un pauvre petit chien blanc sur l'asphalte ensoleillé.

Mariette s'élança vers lui, sans prendre garde au danger qu'elle courait car la circulation est active dans le centre de la grande ville, aux approches de midi. Le conducteur de la voiture, après avoir en vain essayé d'arrêter son véhicule à temps, avait sauté à terre et se penchait sur le corps rigide. Soudain, il murmura d'une voix profondément émue :

— Gadget !

Le petit animal ouvrit les yeux ; il parut reconnaître celui qui se penchait sur lui, tendit le cou pour lécher une dernière fois la main amie, puis laissant retomber sa tête, s'immobilisa pour toujours.

Mariette se laissa alors tomber à genoux à côté de lui, pâle et tremblante. Elle n'avait pas eu un regard pour l'homme qui était là, tout proche et silencieux, mais quand elle vit que Gadget

UNE DATE À RETENIR

Mercredi, le 26 MAI prochain, vous pourrez vous procurer, chez tous les marchands de journaux et magazines du Québec et d'ailleurs, VOTRE numéro de JUIN de

LA REVUE Populaire

Vous y trouverez, en plus de la chronique mensuelle de Lucette Robert : « Ce dont on parle », de nombreux articles illustrés et un roman d'amour qu'on vous recommande :

LE MAITRE DE FLOREYA *par CLAUDE VIRMONNE*



A mesure que la température s'adoucit, les enfants deviennent de plus en plus espiègles. C'est la saison des gamins qui pataugent dans la boue. Des vêtements de nylon, aussi résistants que de belle apparence, aideront la maman surchargée de besogne à garder ses enfants propres avec la moitié moins de soins. Elle sait que pour eux, les vêtements de nylon sont ce qu'il y a de mieux.



Enfants et adolescents portent maintenant des "bluejeans" à l'année longue. Les plus nouveaux "jeans", en léger denim coton-nylon, sont solides: de plus, ils se lavent en un tournemain, sèchent rapidement et gardent longtemps leur apparence. Les mères avisées achèteront des "bluejeans" étiquetés: coton-nylon.



Elles trouveront aussi dans les magasins un assortiment complet de chemises sport, (en tricot de nylon ou en nylon gaufré) de chandails, de coupe-vent, qui résisteront à l'usage le plus dur. Il vaut vraiment la peine de payer quelques sous de plus pour des vêtements de nylon, car ils sont faciles d'entretien, ils résistent à l'usure et vous épargneront aussi des frais de blanchissage.

J'ai vu, pour le printemps, des chandails qui conviennent à tous les enfants. Il y a des vestes, des pullovers pour jeunes filles et garçons; et pour les tout petits, un grand choix de chandails confortables et d'ensembles tricotés. Les patrons sont variés à l'infini, à partir des tricots nattés jusqu'aux motifs ajourés. De plus, ces chandails sont inusables, se lavent en un rien de temps (un gros avantage pour ceux qui aiment les couleurs pastels) et ne se déforment pas au lavage. Si les enfants ont besoin de bas, soit à la cheville, ou montant jusqu'au genou, achetez-leur des bas de nylon, épais ou légers, en filé ordinaire ou extensible, qui ne nécessitent jamais de reprisage.



J'ai une préférence marquée pour les tissus de nylon gaufré qui servent à la confection des jolies robes printanières pour les fillettes, et je sais que les mamans approuveront cette préférence. On en voit partout, soit uni ou rayé, dans des teintes qui enchanteront vos enfants . . . et vous aussi d'ailleurs, car ces robes se lavent très facilement et n'exigent aucun repassage. Les culottes et jupons en léger tricot de nylon épargnent aussi beaucoup de temps et de soins.



Je me suis permis d'écrire une brochure que j'ai intitulée: "Le Nylon pour les enfants". Si vous en désirez un exemplaire, écrivez à Nancy Nylon, Département 99, Edifice C-I-L, Montréal, et je me ferai un plaisir de vous le faire parvenir.

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED MONTRÉAL

C-I-L
LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS

Tout Autour de Bébé

SUGGESTIONS COLLIGÉES PAR Mme. DAN GERBER, MÈRE DE CINQ ENFANTS



Mme. Dan Gerber

La Semaine Nationale des Bébés (25 avril-1er mai) semble être le moment où jamais d'examiner toutes ces petites choses dont vous n'avez pas eu le temps de vous occuper, que vous avez remises à plus tard, ou que vous avez tout bonnement oubliées. Posez-vous donc ces questions:

1. Est-ce la date de l'une des visites régulières de bébé chez le médecin? Rappelez-vous que c'est lui qui a le dernier mot en ce qui concerne bébé.
2. Les joujoux de bébé devraient-ils être triés? C'est le moment de jeter les jouets abîmés.
3. Bébé a-t-il assez de vêtements à sa taille? Ses souliers sont-ils trop petits? Quel moment conviendrait mieux pour remonter sa garde-robe?
4. Avez-vous une bonne quantité d'aliments pour bébés sous la main?

Vous pourrez enregistrer bien des glousements de satisfaction pendant les repas, si vous offrez à bébé une variété d'Aliments Gerber Passés au Tamis. Chacun d'eux est réputé pour sa couleur vraie alléchante, sa saveur naturelle appétissante et sa consistance lisse. Et voyez donc le merveilleux choix Gerber: 5 Légumes. 5 Soupes. 8 Fruits. 4 Desserts. 6 Viandes en purée. Jus d'Orange.



Gerber-Ogilvie Baby Foods Ltd., Niagara Falls, Canada

A propos de tasse. Les jeunes mamans demandent souvent quand bébé devrait passer du biberon à la tasse. A dire vrai, l'âge varie avec chaque bébé. Beaucoup de médecins suggèrent de



faire boire à bébé un peu de jus d'orange ou d'eau à la tasse dès l'âge de 3 ou 4 mois . . . du lait à 5 mois. Mais arrêter l'alimentation au biberon avant l'âge d'un an serait hâter les choses. Bébé a besoin de la sensation de bien-être que lui donne une tétine aussi bien que de l'exercice que procure ce mode d'alimentation à ses mâchoires.

A propos de Céréales Cinq façons délicieuses d'entretenir le bon appétit de bébé: donnez-lui tour à tour les fameuses



Céréales Gerber pour Bébés—Riz, Orge, Avoine, Blé, et Mixte. Chacune d'elles a une saveur douce, mais particulière que les petits apprécient. Chacune d'elles est enrichie de fer alimentaire, calcium et Vitmine B importante, dont tous les bébés ont besoin peu de temps après leur naissance. Naturellement, toutes les Céréales Gerber sont précuites et prêtes à servir. Ajoutez-y simplement du lait, de la formule ou d'autres liquides pour obtenir une consistance lisse.

Courte histoire sur un long sujet. Quand les petites salopettes deviennent trop courtes de jambes, ou sont usées aux genoux, coupez-en les jambes et faites-en des costumes bain-de-soleil.



Recette exquise pour un bambin:

Faux Oeufs Pochés

1 pomme de terre par portion Sel
Beurre ou margarine Lait chaud
Carottes Gerber Passées au Tamis ou pour Enfants

Faites cuire la pomme de terre et réduisez-la en purée. Ajoutez le beurre et le lait chaud. Assaisonnez. Faites chauffer les carottes et servez-les au centre d'un peu de purée de pomme de terre.

Nous nous occupons uniquement de l'alimentation des bébés!

ALIMENTS Gerber POUR BÉBÉS

5 CÉRÉALES • 47 PURÉES ET ALIMENTS POUR ENFANTS Y COMPRIS LES VIANDES

ne bougeait pas, elle leva les yeux et reconnut Jerry Ottershaw... Sur le moment, absorbée par ses craintes et par sa douleur, elle se rendit à peine compte qu'elle se trouvait enfin en présence de celui que depuis des jours et des jours, elle souhaitait revoir. Les dernières semaines furent un instant comme si elles n'avaient jamais existé : il lui sembla tout naturel qu'il fût là. Elle dit d'une voix pleine d'angoisse :

— Il n'est pas mort, Jerry ? Oh ! dites-moi qu'il n'est pas mort ?

— Je suis tellement désolé, Mariette. Il m'a été impossible de l'éviter. J'ai fait tout ce que j'ai pu, cependant...

Un agent arrivait qui ne voyait qu'une chose : la circulation devait être rétablie le plus tôt possible.

Ottershaw, se baissant, prit la petite victime dans ses bras comme pour la protéger des rigueurs policières et Mariette se releva en trébuchant.

— Est-il mort ? répéta-t-elle.

Personne ne lui répondit, mais Ottershaw avançait vers la portière de la voiture ; elle le suivit, persuadée qu'elle rêvait, que rien de tout cela n'était vrai, que, dans un instant, elle allait s'éveiller. Elle vit Ottershaw déposer avec précaution le petit corps sur les coussins du siège arrière et le recouvrir doucement d'un plaid, avant de se tourner vers elle :

— Permettez-moi de vous reconduire chez vous, Mariette.

L'agent les avait rejoints et demanda, moins rogue :

— C'etait votre petit chien, monsieur ?
— Oui.

— Ah ! je comprends ! Tout de même, si vous voulez bien ranger votre voiture sur le côté.

Ottershaw inclina la tête et la voiture mise en marche, il toucha légèrement le bras de Mariette :

— Je vais vous ramener, dit-il.

Et à présent, ils étaient assis côte à côte, dans l'auto. Mariette, blême, immobile, ne disait pas un mot. Quand ils eurent franchi les grilles du parc, Ottershaw ajouta :

— Cela me fait tant de peine, Mariette. J'aurais donné tout au monde pour que cela n'arrivât pas.

Elle ne disait toujours rien ; alors, d'un geste impulsif, il posa sa main sur celle de la jeune fille qui soudain parut s'éveiller. Un flot de sang lui monta aux joues et elle dit avec une véhémence passionnée :

— Tous les chagrins que j'ai eus me sont venus par vous !

Puis se détournant avec un sanglot, elle attacha ses yeux brouillés de larmes sur le pitoyable petit corps que recouvrait le plaid.

— Oh ! Il est vraiment mort !

Et les larmes coulèrent sur ses joues à nouveau pâlies, tandis que Jerry répétait sincère :

— J'aurais donné... oui, j'aurais donné n'importe quoi... pour empêcher ce malheureux accident.

Comme Mariette pleurait de plus en plus, fouillant à l'aveugle dans son sac pour y prendre un mouchoir, il dit, avec une voix de détresse :

— Ne pleurez pas, je vous en supplie. Je ne veux pas vous voir pleurer.

Puis, comme elle s'efforçait en vain de retenir ses sanglots, il murmura :

— Au moins, si cela n'avait pas été moi !

Il se tut quelques instants puis demanda :

— Où dois-je vous conduire, Mariette ?

Elle lui donna l'adresse, d'une voix tremblante. Un instant plus tard, la voiture s'arrêtait devant la maison et Ottershaw prit Gadget dans ses bras, en disant :

— Je vais le porter, si vous voulez bien.

Les pleurs de la jeune fille redoublèrent quand, une fois introduits dans l'appartement, Mme Luff s'avança à leur rencontre, s'exclamant d'abord d'une voix ravie :

— Monsieur Ottershaw ! Ah ! comme...

Elle allait prononcer « comme je suis contente » mais elle aperçut le pauvre petit fardeau que portait avec sollicitude Jerry et elle mêla ses larmes à celles de Mariette :

— Encore une de leurs affreuses autos ! Ah ! On devrait... Est-ce qu'on sait à qui elle était ?

— C'était la mienne, malheureusement, dit Ottershaw avec chagrin. Il s'était échappé... Il est venu se jeter sous les roues...

Il déposa l'infortuné petit Gadget dans les bras maternels de Mme Luff et, après avoir hésité une seconde, suivit Mariette dans le salon ensoleillé, en refermant la porte derrière lui.

Elle était debout devant la cheminée, la tête détournée, s'efforçant de contenir ses larmes et elle ne répondit pas quand il prononça des paroles de regret avec l'espoir qu'elle lui pardonnerait les chagrins qu'il lui causait si involontairement.

— Mariette, vous savez, n'est-ce pas, que j'aurais fait n'importe quoi pour vous éviter cette souffrance ?

Alors, elle eut un petit rire saccadé :

— Vraiment ? Ce n'est pas cependant la première fois que vous me faites souffrir, je devrais en avoir l'habitude.

Il s'avança vers elle, ébaucha le geste de poser la main sur la sienne, puis s'arrêta :

— Quelle affreuse malchance !... Se

retrouver ainsi... après si longtemps, dit-il avec effort.

— J'aurais voulu et j'espérais ne jamais vous revoir. Mme Dundas m'a affirmé que vous partiez pour l'étranger. Je croyais que vous n'étiez déjà plus ici.

— Mme Dundas ? répéta-t-il comme surpris.

Puis, soudain, un éclair parut dans ses yeux.

— Vous connaissez Mme Dundas ? Mariette dit alors, avec défi :

— Certainement, depuis longtemps. C'est une amie, une grande amie pour moi. J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je la connaisse ?

Elle ne pleurait plus ; ses yeux étincelaient avec fierté quand elle se retourna et regarda Ottershaw bien en face, pour la première fois. Mais alors, quelque chose sembla se briser dans son coeur et elle put tout juste s'empêcher de crier :

« Oh ! Jerry ! Pourquoi avoir été si cruel, si cruel envers moi ? »

Ainsi, elle avait fait tout son possible pour l'oublier, pour endurcir son coeur contre lui... et à présent qu'il était là, si près d'elle, rien ne semblait changé... si bien qu'il aurait été, lui semblait-il, la chose la plus naturelle du monde de se réfugier dans ses bras et de pleurer contre son épaule !

C'était au tour d'Ottershaw de garder le silence. Alors, elle continua :

— Alors, vous partez pour le continent sans doute ? Je sais que c'était toujours ce que vous désiriez. Mme Dundas me l'a dit. Elle était désolée positivement. « Personne, répétait-elle, ne m'a aussi bien comprise que lui ».

— C'est vraiment très aimable à elle de le constater, dit Ottershaw, mais d'une voix un peu ironique ; ce que Mariette sentit, car elle riposta :

— C'est la meilleure amie que j'aie jamais eue, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle.

— Et votre père, Mariette ? Etes-vous heureuse de vivre auprès de lui ?

Elle haussa les épaules avec indifférence :

— Oh ! il est très bon pour moi, mais nous ne semblons pas nous connaître beaucoup mieux que le jour... le jour où vous l'avez envoyé me chercher. C'est curieux...

Et l'ombre d'un sourire trembla une seconde sur ses lèvres :

— Je ne peux pas me faire à l'idée que c'est mon père. Je l'appelle « Jean », cela vous choque, probablement.

Comme il s'écartait un peu, elle ajouta très vite :

— Oui, vous désirez vous en aller... Je ne veux pas vous retenir davantage. Merci de m'avoir ramenée jusqu'à la maison. J'espère que vous vous plairez là-bas sur le continent.

— Je n'ai jamais pensé à quitter Londres, dit-il enfin.

Ce fut tout juste si elle put se retenir de s'exclamer avec un soupir content : « Ah ! tant mieux ! » Après un silence, Jerry dit, hésitant :

— Je me demande... M'excuserez-vous si je vous dis quelque chose... qui pourra vous fâcher ?

— Vous m'avez donné tant de bons conseils autrefois, dit-elle avec un petit rire du ton le plus dégagé qu'elle put prendre, que je puis sans doute en supporter un de plus. Qu'est-ce que c'est ?

Il revint vers elle et ses yeux prirent une expression de gravité :

— C'est au sujet de Mme Dundas. Ne vous liez pas trop avec elle. Je la connais bien et, croyez-moi, je parle dans votre intérêt, uniquement dans votre intérêt.

Elle soutint son regard cette fois sans broncher. La colère l'y aidait.

— Vraiment ? dit-elle enfin d'une voix calme. Y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez m'enlever ? D'abord, vous vous êtes écarté de moi, puis vous avez tué Gadget et à présent, vous voulez me brouiller avec mes amies. C'est vraiment très gentil de votre part de vous donner tant de mal pour quelqu'un... que vous n'avez jamais réellement aimé.

Il devint rouge, mais, se contenant, répliqua sans élever la voix :

— Vous n'êtes pas juste, Mariette. J'ai toujours essayé d'être pour vous un ami sûr, loyal et dévoué.

Elle se détourna brusquement. Il savait bien que ce n'était pas son amitié qu'elle avait espéré, voulu et pendant quelques semaines cru obtenir... S'approchant de la fenêtre, elle jeta un regard dans la rue. La voiture qui avait mis fin aux jours du pauvre petit Gadget était là, et dans une impulsion soudaine, elle demanda :

— C'est votre voiture ?

— Oui.

Un petit sourire erra sur les lèvres de la jeune fille. Il avait toujours dit qu'il n'aurait jamais les moyens de posséder une voiture...

Non pas qu'elle en eût désiré une. Dans un effort désespéré pour lui donner le change, elle articula sans se détourner :

— Bravo ! Je vois que vous êtes sur le chemin de la réussite. A quand la petite maison ?

— Oh ! Ce ne serait encore qu'une bien petite maison !

Alors, elle trouva la force de lui faire face et d'ajouter avec calme :

— Au revoir !

Il la regarda un instant, puis s'avançant d'un pas, la main tendue :

— Voulez-vous me donner la main... et me pardonner ?

Il vit alors le délicat visage se contracter.

— Non, je ne vous pardonne pas, dit-elle d'une voix âpre.

Et l'instant d'après, il avait quitté la pièce.

Mariette, les yeux fermés, les mains aux oreilles, tentait désespérément de ne pas entendre le bruit de la voiture qui s'éloignait... Tout en répétant avec amertume : « Une toute petite maison... » C'est comme s'il avait dit : « Il n'y aura pas dedans de place pour vous ! »

VIII

M. Clare, avec beaucoup de délicatesse, montra qu'il comprenait le chagrin de sa fille et fut d'avis, comme elle, qu'il valait mieux ne pas donner de successeur à Gadget.

— D'ailleurs, les chiens ne sont pas heureux dans un appartement, dit-il avec bonté.

Mariette lui ayant fait part de la réflexion de Mme Dundas, ajouta :

— Croyez-vous qu'elle ait raison ?

Il réfléchit un instant, puis :

— Ce n'est pas ce qu'à moi l'expérience a appris. En tout cas, je considère qu'il est beaucoup plus sûr de ne pas tenter certaines résurrections... A mon avis, il vaut mieux essayer de s'attacher à un nouveau protégé...

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il est possible que j'aie tort, mais il m'a toujours semblé que si vous perdez quelqu'un qui vous est cher, personne ne peut le remplacer, et s'il s'agit de quelqu'un qui vous est indifférent, alors, à quoi bon se tourmenter ?

Mariette réfléchit un moment, le menton appuyé sur sa main. Après avoir hésité, elle posa cette question inattendue :

— Dites-moi... Aimiez-vous... ma mère ?

Jean Clare, un sourcil levé, sembla à son tour réfléchir.

— C'est une question à laquelle il est difficile de répondre, fit-il enfin, son-



NOS CITOYENS DE DEMAIN

Les milliers de petits Canadiens, et non les moins importants, seront l'objet de soins et d'attentions particulières durant la Semaine Nationale des Bébés qui a lieu cette année, du 25 avril au 1er mai. Il existe en effet au pays, quelque 700,000 bébés qui font le sujet d'études et de recherches continuelles de la part des autorités. C'est qu'on doit voir tout spécialement, à les conserver en bonne santé, à leur faciliter autant que possible, ses premières années de leurs vies, des années précieuses qui doivent être le prélude de toute une existence au service de son pays.

Tout le monde y mettra du sien, que ce soit l'épicier, le pharmacien ou le marchand de vêtements et de jouets. Au moyen d'une publicité intelligente, on fera connaître aux jeunes mamans tous les derniers développements dans le domaine de la nutrition, du vêtement et de l'hygiène. Tous les magasins organiseront des cliniques spéciales où l'on fera des démonstrations pratiques. Les mamans du Canada trouveront donc avantage à visiter à cette époque, leur fournisseur attitré. Elles trouveront chez lui une multitude de produits qui augmenteront le bien-être de bébé tout en facilitant leur tâche.

On devrait profiter de cette époque pour faire vacciner les enfants qui n'ont pas encore profité de cette aubaine extraordinaire qu'est la protection contre les maladies contagieuses au moyen de l'immunisation. Toutes les Gouttes de Lait et les Unités Sanitaires accueillent avec joie tous les petits qui ont besoin dès leur plus jeune âge, de tous les préventifs possibles pour leur assurer une meilleure santé.



Des yeux vifs et brillants, des joues roses, un sommeil calme et régulier, un appétit toujours en éveil, voilà qui caractérise nos bébés Canadiens dont les mamans savent profiter des méthodes modernes de pédiatrie. ***(Photos Gerber's)***



Afin de rendre vos vacances plus agréables encore



Nos nouveaux wagons-salons vous procureront une agréable détente.



Au parc national Jasper vous admirerez la beauté grandiose des Rocheuses, leurs pics altiers, leurs lacs aux eaux limpides et leurs colonies de fleurs alpines. Dans cet incomparable décor naturel, vous trouverez le paradis des vacances, le fameux hôtel d'été du Canadien National: Jasper Park Lodge.

le Canadien National achète

UN NOMBRE RECORD

de nouveaux wagons de voyageurs

Une ère nouvelle de transport. Ces nouveaux wagons, modernes et confortables, ont été conçus expressément en vue de votre agrément en voyage. Tout dans ces wagons a été aménagé pour créer un confort à nul autre pareil. Chaque jour un certain nombre de ces nouveaux wagons sont incorporés à nos grands trains qui circulent à travers le pays. A la mi-été tous les nouveaux wagons que nous avons commandés seront en service.



La fameuse truite de lac, fraîchement pêchée, est délicieuse servie dans nos nouveaux wagons-restaurants. Leur décoration reposante et leur éclairage tamisé vous charmeront.



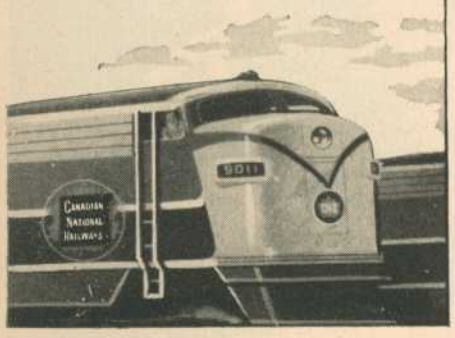
La péninsule de Gaspé est riche en beautés touristiques: "sanctuaires" d'oiseaux, coquets villages de pêcheurs, panoramas toujours changeants des montagnes, du ciel et de la mer. Les Provinces Maritimes, dont les côtes sont échancrées par l'océan, offrent aux visiteurs des sites et des monuments du plus grand intérêt.



Les chambrettes de nos nouveaux wagons-lits sont équipées de larges lits, de grandes fenêtres et d'un système de contrôle individuel de l'éclairage et de la température.

CANADIEN NATIONAL

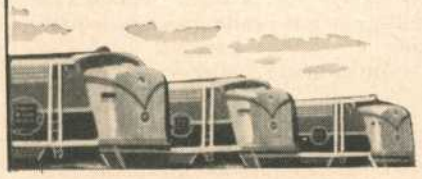
LE RÉSEAU QUI DESSERT LES 10 PROVINCES



VISITEZ VOTRE PAYS

Le Canada est la terre par excellence des beautés naturelles: paysages majestueux en Colombie Britannique; croisières en Alaska par le "passage abrité"; grandes villes de l'ouest canadien; Québec, l'historique cité de Champlain; pittoresques villages des Provinces Maritimes. Vous passerez des vacances reposantes et agréables à Jasper, dans les rocheuses canadiennes ou à Minaki Lodge, situé dans la région du Lac des Bois dans l'Ontario ou encore à Pictou Lodge dans la Nouvelle-Ecosse. Où que vous alliez au pays, vous vous y rendrez sûrement et confortablement par le Canadien National.

Où que vous projetiez de vous rendre, votre agent des billets du Canadien National se fera un plaisir d'organiser votre voyage.



geur. Quand nous nous sommes mariés, il est bien probable que je l'aimais, mais que savions-nous l'un de l'autre ?

Il s'interrompit pour reprendre bientôt :

— Nous n'avons pas pu nous entendre : nos caractères étaient trop différents...

— Mais comment peut-on savoir, quand on se marie, si on s'accordera ou non ? intervint Mariette toute pensive.

M. Clare eut un petit sourire désenchanté et convient de bonne grâce que l'on peut espérer seulement ne pas se tromper.

— En définitive, c'est à peu près une affaire de chance, ma chère petite.

Après un court silence, Mariette annonça :

— Adrien Dundas m'a demandée en mariage.

— Ce n'est pas une surprise pour moi.

— Mais cela ne vous fait pas plaisir... sembla-t-elle constater.

— Cela dépend de toi.

— Je ne l'aime pas.

— Alors, la question est réglée, n'est-il pas vrai ?

— Mais... je ne sais pas.

Après un silence, M. Clare émit avec douceur :

— Tu sais que je ne cherche pas à t'influencer dans un sens ou dans un autre, Mariette, mais c'est cependant mon devoir d'attirer ton attention là-dessus : une jeune fille fait une folie si elle se marie avec un homme alors qu'elle en aime un autre.

Mariette, dépitée, se sentit rougir, mais protesta :

— Je n'aime personne et je crois bien que jamais...

Mais son père répliqua que c'était les choses les plus imprévues qui arrivaient dans la vie.

Elle le regardait, indécise et troublée. Avait-il voulu parler de Jerry ? Elle ne lui avait pas avoué que c'était lui qui avait tué Gadget. Son nom n'avait pas été prononcé entre eux depuis le jour où Mariette était venue rejoindre M. Clare dans le bel hôtel où elle s'était sentie bien moins heureuse, hélas ! que dans la pauvre petite maison meublée de Mme Luff.

Une femme de chambre frappa à la porte et annonça :

— C'est Mme Dundas, Monsieur...

M. Clare se leva et se tournant vers sa fille :

— Je vais vous laisser.

Mais la domestique insista :

— Pardon, Monsieur... mais c'est Monsieur que Mme Dundas a demandé.

Il y eut un petit silence puis Mariette dit, avec un peu d'impatience dans la voix :

— Eh bien ! faites entrer.

Mariette se sentait fort contrariée de ne pas réussir à voir moins souvent la mère d'Adrien qui continuait à venir quand cela lui plaisait et à se comporter à peu près comme si elle en avait le droit.

Mme Dundas entra, souriante et à l'aise, certaine d'être bien accueillie. Elle embrassa la jeune fille et tendit les deux mains à M. Clare :

— Si je vous dérange... je m'en vais ! déclara-t-elle gaiement, mais avec l'assurance de quelqu'un qui est bien sûr de la réponse. D'ailleurs, sans attendre, elle s'assit et retira ses gants.

— Chérie, dit-elle à Mariette, vous êtes délicieuse dans cette robe. Je savais qu'elle vous irait à ravir : c'est exactement la nuance qui convient à vos cheveux.

Mariette ne répondit pas. Elle n'aimait pas cette robe, mais étant donné que c'était Mme Dundas qui avait insisté pour qu'elle la choisît, il n'aurait pas été aimable de le dire. La visiteuse reprenait déjà, tournée vers M. Clare :

— J'ai besoin de votre avis pour une affaire : puis-je vous le demander ?

Mariette eut l'impression que son père avait l'air un peu embarrassé ; cependant, il répondit aussitôt, très courtoisement :

— Je vous en prie, si je puis vous être utile en quoi que ce soit...

Alors, Mme Dundas saisissant la main de Mariette :

— Chérie, excusez-moi si je vous prie de nous laisser seuls un instant, votre père et moi. C'est affreux de ma part d'avoir un secret avec votre père, mais je sais que vous ne m'en voudrez pas, vous êtes si compréhensive !

La jeune fille sortit avec la désagréable impression d'être encore une petite fille que l'on renvoie à la nursery quand les grandes personnes ont à parler sérieusement. Ne sachant trop que faire, elle se mit à la recherche de Mme Luff pour pouvoir au moins passer le temps en bavardant avec quelqu'un.

Mme Luff se trouvait dans sa chambre. Bien que spacieuse, la pièce paraissait exiguë tant l'encombraient une foule d'objets que l'excellente femme avait apportés avec elle, n'ayant pas eu le coeur de s'en séparer : boîtes, coussins, colifichets bon marché, présents de ses anciens locataires et, dans des cadres sans valeur, d'innombrables photos ; sur la cheminée, bien en évidence, elle en avait posé une qui montrait Mariette et Ottershaw, instantané pris par Mme Clare au cours d'une de ces rares excursions qu'ils avaient faites, tous les trois ensemble.

Mme Luff était assise près de la fenêtre, occupée à lire. En apercevant Mariette, elle se leva aussitôt pour se mettre à la disposition de la jeune fille qui secoua la tête : non, elle n'avait besoin de rien, elle venait simplement pour causer un instant avec elle pendant qu'au salon, son père parlait affaires avec Mme Dundas.

— Et elle vous a renvoyée de la pièce, je le parierais ?

Mariette regardait la photo qui la montrait auprès de Jerry lequel, en chemise de flanelle, sa pipe au coin de la bouche, paraissait si heureux que, pour la centième fois, elle se dit avec détresse qu'il était impossible, parfaitement impossible, qu'il lui eût alors joué la comédie.

— Je sais bien que j'ai tort et que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... reprit Mme Luff en hésitant un peu. Voyez-vous, mademoiselle Mariette, la maîtresse de la maison ici c'est vous, mais vous ne le resterez pas longtemps si vous n'y prenez pas garde et ne défendez pas vos droits. Bien sûr, ce n'est pas facile à votre âge de protéger qui devrait être assez grand pour se défendre tout seul, mais les hommes sont comme cela : faibles de caractère et faciles à entortiller. Je le sais, ayant moi-même été mariée deux fois...

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, parlant selon son habitude avec volubilité. Mariette en profita pour demander :

— Que voulez-vous dire ?

Mme Luff hésita puis prenant courage :

— Ce que je veux dire, c'est — mon Dieu ! — eh bien... c'est que Mme Dundas, toute grande dame qu'elle soit, est une fine mouche qui sait très bien de quel côté est son intérêt. J'ai entendu, à l'occasion, un mot ou deux, des réflexions de vos femmes de chambre et si deux étourdies comme celles-là voient ce qu'il en est, c'est que la chose doit sauter aux yeux... C'est aussi clair que...

Là, elle dut s'arrêter à nouveau pour reprendre haleine.

Mariette s'était levée, un peu oppressée elle aussi :

— Expliquez-vous, je vous en prie, dit-elle.

Mme Luff, les yeux baissés, lissa sa jupe noire et adoucit sa voix d'instinct comme pour amortir l'effet de ses paroles sur la jeune fille :

— Donc... Je crois qu'à moins que quelqu'un ne prenne votre père en mains et ne lui dessille les yeux, vous vous réveillerez un beau jour avec Mme Dundas pour belle-mère.

Mariette la regarda ébahie avec l'impression qu'une main glacée lui serrait le coeur, avant de protester :

— Quelle sottise !

Mais Mme Luff :

— Les tiers, dit-on, voient plus clair dans certains jeux que les intéressés. Mais, bien entendu, se hâta-t-elle d'ajouter, vous devez savoir... Ce que j'en dis, ce n'est pas pour me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais c'est plus fort que moi : j'ai horreur de voir que l'on se joue de gens qui sont à cent lieues de se douter...

Mariette éclata d'un rire jeune, en se représentant la mine embarrassée de M. Clare... Ce serait cocasse si son père épousait Mme Dundas et elle, Adrien...

« Ah ! non. Jamais je n'épouserai Adrien ! »

Mais quelqu'un frappait à la porte et elle entendit la voix de Mme Luff :

— Monsieur désirerait vous parler, mademoiselle Mariette.

La jeune fille ouvrit :

— Mme Dundas est-elle partie ?

— Oui.

— Très bien. J'y vais.

Mais elle s'attarda encore un instant dans sa chambre et ce fut à pas lents et comme hésitante qu'elle se dirigea vers le salon. Tout de même, si Mme Luff avait raison ?

— Mme Luff me dit que vous désirez me parler ?

— Oui, mais ne reste pas debout, ma chère petite. Entre et ferme la porte.

Mariette obéit, mais elle ne s'avança point et ne prit pas de siège. Debout, adossée à la porte, elle fixait sur son père, en silence, le regard sérieux de ses grands yeux gris. Au bout d'un instant, M. Clare dit assez gauchement :

— C'est au sujet de Mme Dundas que je désire te parler, Mariette.

Il semblait éviter son regard et, pour la première fois, elle se rendit compte que son père était encore jeune, — que, du moins, il ne paraissait pas vieux comme elle concluait au premier regard, à la vue des quelques cheveux gris qui adoucissaient les tempes brunes. Non, ce n'était pas un vieil homme qui était là, embarrassé devant sa jeune enfant :

— ... De Mme Dundas ? répéta Mariette, comme étonnée.

— Oui. Tu l'aimes bien, n'est-ce pas Mariette ?

Elle le regarda puis s'écria d'une haleine :

— Vous allez l'épouser ?

Elle vit alors son père rougir jusqu'aux yeux et eut conscience qu'un sentiment nouveau s'éveillait dans son coeur, un sentiment presque protecteur et elle demanda, gentiment cette fois.

— Vous n'allez pas vous marier avec elle ?

— Si.

Il se leva alors et vint vers elle :

— J'espère que cette nouvelle te fait plaisir ? marmotta-t-il, essayant de surmonter sa gêne, sans y parvenir.

Ainsi, quelques instants auparavant, elle lui disait qu'Adrien l'avait demandée en mariage et, à présent, il lui annonçait qu'il allait épouser la mère du jeune homme ! Elle leva les yeux :

— Je n'aime pas Mme Dundas, dit-elle avec défi.

— Ma chère enfant...

Mais Mariette ne le laissa pas continuer. Elle répéta, les joues brûlantes :

— Non, je ne l'aime pas. Je n'ai pas vu clair dans son jeu, tout d'abord ; mais, à présent, je comprends. Elle n'a été aimable avec moi et ne m'a aidée à installer cet appartement que pour choisir ce qui lui plaisait à elle. Dès le début, vous épouser était son but. Cela signifie que je ne serai plus chez moi, ici... Oh ! Pourquoi vous êtes-vous

Faites ces quatre pâtisseries délicieuses avec une seule pâte de base !

1. Brioches de Chelsea



2. Spirales à l'orange



3. Torsades aux dattes



4. Anneau à la confiture



De la variété chez soi— avec la Levure Sèche Active!

Une seule pâte, vite faite et roulée mince, donne *quatre* pâtisseries délicieuses . . . des pâtisseries bien levées, très tendres et légères, grâce à l'étonnante Levure Sèche Active Fleischmann! Pour la cuisson à la maison, vous obtiendrez des résultats splendides avec la Levure Fleischmann, toujours efficace. Ayez-en une provision pour un mois dans votre garde-manger.



Ne requiert pas de réfrigération!

PÂTE DE BASE POUR BRIOCHES ENROULÉES

Portez à ébullition:
1½ tasse lait
¾ tasse sucre granulé
2¼ c. à thé sel
¾ tasse shortening
Retirez du feu et laissez tiédir. Entretemps, mesurez dans un grand bol
¾ tasse eau tiède
1 c. à table sucre granulé
et remuez jusqu'à dissolution du sucre. Saupoudrez-y le contenu de
3 enveloppes de Levure Sèche Active Fleischmann
Laissez reposer 10 minutes, PUIS brassez bien. Incorporez-y, en brassant, le mélange de lait tiède et
3 oeufs bien battus
Ajoutez, en brassant,
4½ tasses farine à pain tamisée une fois
et battez jusqu'à ce que lisse et élastique; faites entrer peu à peu
4½ tasses de plus (environ) farine à pain tamisée une fois

Posez la pâte sur une planche légèrement enfarinée et pétrissez légèrement jusqu'à ce que lisse et élastique. Déposez dans un bol graissé et graissez le dessus de la pâte. Couvrez et placez à la chaleur, à l'abri des courants d'air, et laissez lever au double du volume. Transférez la pâte sur une planche légèrement enfarinée et pétrissez légèrement jusqu'à ce que lisse. Divisez en 4 portions égales et finissez comme suit:

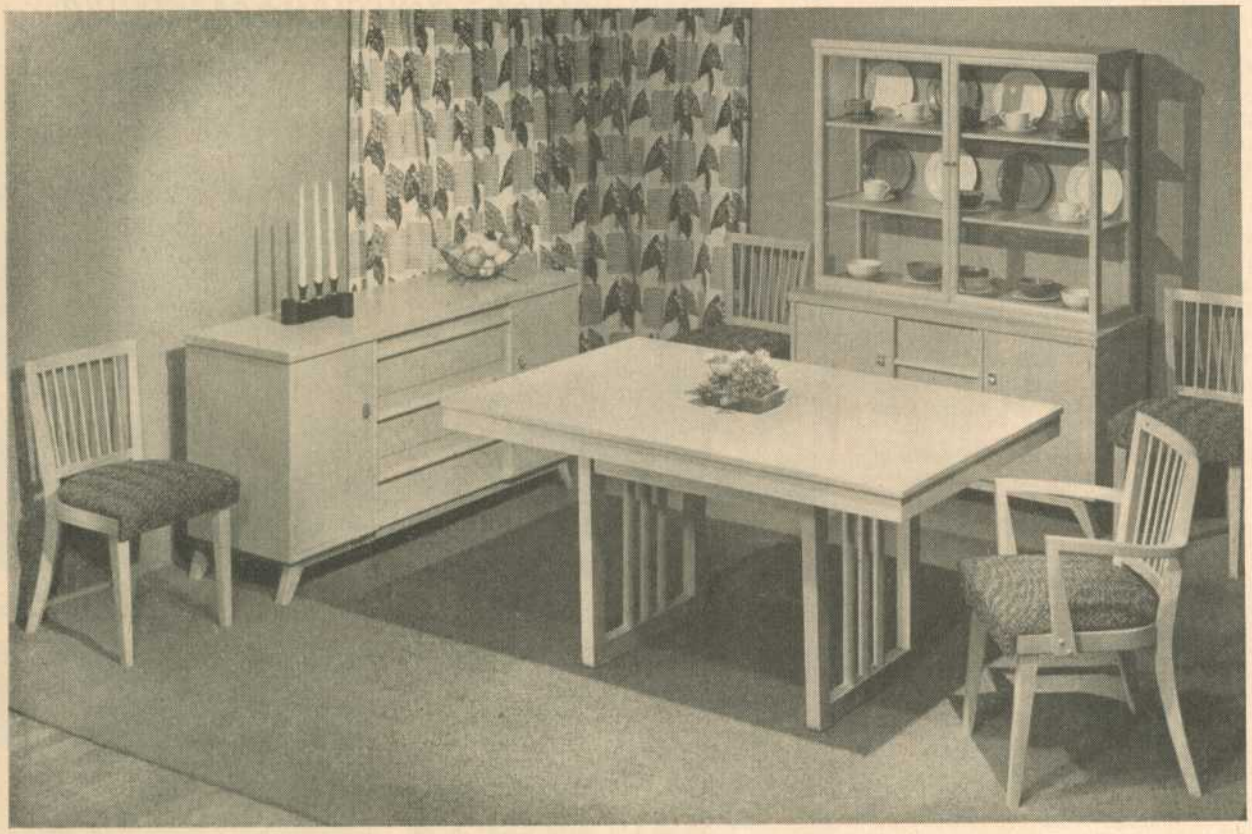
1. BRIOCHES DE CHELSEA INDIVIDUELLES
Défaites en crème ¼ tasse beurre et ½ tasse cassonade; répartissez entre 12 moules à muffins graissés; ajoutez des pacanes. Défaites en crème 2 c. à table beurre, 2 c. à thé cannelle et ½ tasse cassonade. Abaissez au rouleau une portion de la pâte en un rectangle de 12 par 10 pouces. Saupoudrez-y le mélange de cannelle et parsemez de ½ tasse raisins secs. Partant d'un des plus longs côtés, enroulez la pâte sans serrer; coupez en 12 tranches. Placez dans les moules. Graissez les dessus. Couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à 350°, de 15 à 18 minutes.

2. SPIRALES À L'ORANGE
Faites bouillir ensemble 3 minutes, en remuant, ⅓ tasse beurre, 1 c. à table écorce d'orange râpée, ⅓ tasse jus d'orange et ⅓ tasse sucre granulé; laissez refroidir. Etendez-en la moitié dans un moule carré de 8 pouces graissé. Abaissez au rouleau une portion de la pâte en un rectangle de 16 par 10 pouces; étendez-y le reste du mélange d'orange. Partant d'un des plus longs côtés, enroulez la pâte sans serrer; coupez en 16 tranches. Placez dans le moule. Graissez les dessus. Couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à 350°, environ 30 minutes.

3. TORSADES AUX DATTES
Mélangez ½ lb. dattes coupées avec 1 tasse eau, ⅓ tasse sucre granulé et 1 c. à table beurre; faites bouillir lentement en remuant souvent, jusqu'à épaississement; laissez refroidir. Abaissez au rouleau une portion de la pâte en un carré de 12 pouces; sur une moitié de ce carré, étendez la moitié de la garniture et enroulez la pâte jusqu'au centre. Retournez la pâte sur l'autre côté; étendez-y le reste de la garniture et enroulez jusqu'au centre. Coupez en 12 tranches. Disposez-les, bien espacées, dans un moule graissé. Graissez les dessus. Couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à 350°, de 14 à 16 minutes. Appliquez un glaçage sur les brioches chaudes.

4. ANNEAU À LA CONFITURE
Abaissez au rouleau une portion de la pâte en un rectangle de 16 par 8 pouces. Etendez-y un mélange de ½ tasse confiture épaisse et ½ tasse noix hachées. Partant d'un des plus longs côtés, enroulez la pâte sans serrer. Tordez ce rouleau par ses deux extrémités et placez-le, en forme d'anneau, dans un moule graissé. Graissez le dessus. Couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à 350°, de 25 à 30 minutes. Appliquez un glaçage blanc sur l'anneau chaud; décorez le dessus.

CANADIAN CASUAL *par* Gibbard



Le Laurentien
Ameublement de salle à manger No 120.
S'OBTIENT EN
CHÊNE FUMÉ ET
ACAJOU AFRICAIN

L'assortiment Laurentien comprend des mobiliers susceptibles de meubler une salle à manger moyenne.

Canadian Casual

Gibbard
OF NAPANEE

by GIBBARD CRAFTSMEN

Le plus ancien fabricant de meubles du Canada
Maison fondée en 1835

Pour recevoir notre nouvelle brochurette "How to Choose Furniture" (Comment choisir ses meubles), envoyez 10¢ à Dépt. P., The Gibbard Furniture Shops Ltd., Napanee, Ont.

donné la peine de me retrouver si c'était pour mettre si vite quelqu'un à ma place ?

— Mariette...

Il voulut poser une main sur son épaule mais elle se déroba et dit d'une voix entrecoupée :

— Je voudrais... ne vous avoir jamais connu... J'étais heureuse avant que vous veniez...

Avant qu'il ait pu faire un geste pour la retenir, elle avait ouvert la porte et fui vers sa chambre, la colère et le chagrin se partageant son coeur pour le déchirer. Ainsi, Mme Luff avait vu juste et elle, Mariette, avait été aveugle ! Elle verrouilla sa porte et tenta de réfléchir...

Mariette sentit, dans son coeur outragé, qu'elle les détestait tous ; et elle maudissait la vie qui ne lui apportait que tristesses et désillusions.

Elle n'avait vraiment aimé de tout son coeur que Jerry et le petit Gadget. Et tous deux lui avaient été arrachés. C'était injuste, horriblement injuste ! Elle ne pouvait imaginer que que ces jeunes filles qu'elle voyait passer dans les rues de Londres, qu'elle rencontrait dans les théâtres ou dans les parcs, fussent aussi seules et désemparées. Elles avaient des parents qui les aimaient, des amis, des fiancés qui ne leur tournaient pas le dos. Pourquoi fallait-il que, pour elle, tout fût si différent ?

Elle aurait tant voulu être heureuse ! Elle demandait si peu pour l'être !... Mais non, le plus petit bonheur lui était refusé...

Le coeur brisé, dans une détresse affreuse, elle éclata en sanglots et balbutia dans le silence de sa chambre :

— Oh ! Jerry... Jerry... revenez !...

IX

Adrien affirma que les fiançailles de sa mère le surprenaient tout autant que Mariette, mais celle-ci ne voulut pas le croire.

— Elle vous en a certainement parlé, soutint-elle avec froideur. Je sais qu'elle n'a rien de caché pour vous.

— Ah bien ! C'est ce qui vous trompe ! Je puis vous assurer que je ne connais pas grand'chose des actes, ni des intentions de ma mère. D'ailleurs, je croyais qu'elle vous était sympathique.

— Non, répondit Mariette sans détour.

Ils devaient aller au théâtre ce soir-là mais Mariette avait téléphoné dans l'après-midi pour remettre cette sortie à un autre jour, sur quoi Adrien était venu s'enquérir de la raison qui modifiait ainsi leur projet.

Il continuait à protester de son ignorance quant à cette affaire du mariage de sa mère avec M. Clare.

— En tout cas, ce n'est pas ma faute : les gens font ce qui leur plaît. Et peut-être vous entendrez-vous fort bien toutes les deux...

— Ou peut-être très mal, coupa Mariette sèchement.

Elle avait l'air morose et désemparée, mais quand il fit mine de lui prendre la main, elle la retira brusquement :

— Non, je vous en prie.

Alors, il haussa les épaules :

— Allez-vous vous disputer avec moi parce que deux personnes ont décidé de se marier sans demander votre permission ? Pourquoi ne pas être raisonnable ? Nous serons probablement très heureux, les uns et les autres...

Empourprée soudain, Mariette demanda :

— Vous aussi vous allez venir habiter chez nous ?

Elle n'avait pas encore pensé à pareille éventualité ; certainement Mme Dundas désirerait avoir son fils auprès d'elle... mais Adrien écarta cette suggestion en riant :

— Ah non ! Pas moi !

Et, d'une voix caressante :

— Epousez-moi, chérie... Nous aurons un appartement à nous.

Mariette s'écarta et d'une voix mal assurée :

— Je n'aime pas du tout qu'on m'appelle ainsi.

Après un silence, Adrien dit tranquillement :

— Ne pensez-vous pas que vous vous faites beaucoup de souci inutilement, Mariette ? Ce mariage ne changera rien pour vous. Ma mère est assez sensée pour vous laisser en paix. Soyez raisonnable. Vous ne pouvez les empêcher de se marier, donc mieux vaut en prendre votre parti.

— Vous étiez au courant de ce qui se préparait, j'en suis sûre ! reprit-elle avec rancune.

Mais, comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes venu ce soir. Je n'avais pas besoin de vous...

— Vous n'avez jamais besoin de moi, constata-t-il.

Puis, changeant de ton :

— Venez, Mariette, sortons. Cela vous fera du bien. A quoi bon rester ici à s'aigrir et à regretter que les choses ne soient pas autres qu'elles ne sont ?

Mariette ne protesta point ; se sentant encouragé par son silence, il mit doucement un bras autour de ses épaules :

— Cela me fait tant de peine de vous voir malheureuse, dit-il, sincère, tandis que la jeune fille éclatait en sanglots convulsifs, balbutiant :

— Je voudrais être morte !

Il effleura de ses lèvres les boucles fauves de la jolie tête qui s'abandonnait sur son épaule. Il laissa le temps à l'éplorée de se calmer un peu et dit :

— Si vous teniez à moi le moins du monde... Ah ! Je le voudrais tant !...

— Pleurer ainsi, c'est stupide de ma part, s'excusa-t-elle.

Elle essuya ses yeux et fit effort pour dire :

— Vous avez raison : allons au théâtre.

Le visage du jeune homme s'éclaira aussitôt.

— Parfait ! Vite, habillez-vous !

Elle ouvrait la porte quand il demanda :

— A propos, sont-ils sortis ?

— Jean... et votre mère, oui !

— Pour fêter leurs fiançailles sans doute.

Il avait dit cela entre ses dents et soudain Mariette pensa que ce mariage ne faisait peut-être pas plus plaisir au fils de Mme Dundas qu'à elle-même. Se retournant alors :

— Vous rappelez-vous votre père ?

— Oui. J'avais treize ans quand il... quand il est mort.

— Est-ce que... L'aimiez-vous ?

Il haussa les épaules avant de répondre avec embarras :

— Mon Dieu ! Ce n'était pas un méchant homme.

Et Mariette alla s'habiller en se répétant une fois de plus que rien n'avait d'importance, que tout lui serait égal. Belle résolution prise souvent déjà ! Mais Mariette n'avait jamais été capable de s'y tenir longtemps. Ainsi, l'autre jour, quand elle avait rencontré Jerry, quel effort pour feindre l'indifférence ! Et y avait-elle réussi ? Jerry s'y était-il trompé ? Bah ! Tant pis ! Et, après un dernier regard à la glace, elle s'empressa de rejoindre Adrien.

— Ai-je l'air d'avoir pleuré ? demanda-t-elle avec assurance, car elle savait que les quelques larmes répandues n'avaient pas altéré son visage.

Il secoua la tête :

— Non. Vous êtes ravissante.

Mariette fit de son mieux pour s'amuser mais elle sentait que sa gaieté

sonnait faux ; ce spectacle était pour elle comme une drogue que l'on prend pour oublier. Quand le rideau tomba sur la fin du premier acte, Adrien lui toucha le bras pour attirer son attention, et offrit :

— Ne voulez-vous pas aller au buffet boire quelque chose et fumer une cigarette ?

Elle accepta aussitôt, heureuse de toute diversion qui l'empêcherait de penser. Ils allèrent donc au foyer où la foule des spectateurs se pressait déjà. Quand ils eurent trouvé une table et que la jeune fille fut assise, Adrien lui demanda ce qu'elle désirait.

Elle le suivit des yeux machinalement. Il était vraiment bien de sa personne, le mieux certainement de tous les hommes présents. Pourquoi, en somme, ne l'aimerait-elle pas ? Plein d'attentions pour elle, ayant bon caractère, des façons plutôt élégantes, riche... C'était un parti enviable. En se mariant avec lui, elle se libérerait de tous ses soucis, de ses regrets peut-être également ? Etre sûre de l'amour, de la sollicitude de quelqu'un, ce serait beaucoup.

Oh ! Qu'Adrien se dépêche et qu'il revienne ! Dès qu'elle est seule, ses pensées retournent obstinément au même malheureux sujet et elle n'arrive pas à penser à autre chose. Levant les yeux, elle aperçut son visage dans une grande glace qui occupait tout un panneau vis-à-vis d'elle, et, se regardant avec curiosité, elle s'étonna que ce fût elle, cette jeune fille en blanc... Une robe qui avait coûté plus qu'elle ne dépensait autrefois en deux ans pour sa toilette... Elle aurait tant voulu alors être bien habillée, avoir de l'argent à dépenser. Eh bien ! à présent, elle en avait et elle était tout aussi jolie, tout aussi bien mise que cette jeune fille en rose qui venait d'entrer. Or, cela ne lui faisait plus le moindre plaisir...

Elle était vraiment bien, la demoiselle en rose qui se retournait à cette seconde même pour dire quelque chose, en riant, à celui qui la suivait. Son fiancé peut-être ? Tiens, au fait, comment était-il ?... Celui-ci pénétrait dans le foyer à son tour et il fut en pleine lumière. C'était un homme de haute taille, aux cheveux noirs rejetés en arrière, aux yeux bruns... Mariette devint pâle, voulut se lever sans y parvenir, prise d'une faiblesse subite. L'homme qui accompagnait la jeune fille en rose était Ottershaw !

Qui pouvait être cette jeune fille ? A quel titre l'accompagnait-il ? Il n'y avait qu'un instant, Mariette l'admirait pour sa beauté et son élégance ; à présent, son coeur n'a que haine et aveugle jalousie pour cette trop jolie personne. Quant à Jerry, il était en tenue de soirée... Il ne portait jamais de smoking autrefois ! Elle croyait même se rappeler qu'il n'en possédait point. Cela lui seyait fort bien d'ailleurs. Une femme, si élégante et si difficile fût-elle, ne pouvait qu'être fière d'être avec lui... Il présenta son étui à cigarettes ouvert à la jeune fille et quand elle se fut servie, il offrit le feu de son briquet. Mariette vit que leurs mains, rapprochées par ce geste, se touchaient.

Adrien revenait du comptoir ; il passa tout près d'Ottershaw qui le salua d'un bref signe de tête... Adrien fronça légèrement les sourcils puis rendit le salut, avant de s'avancer en hâte vers la table où Mariette l'attendait.

Mariette remercia d'un sourire, prit le verre et faisant effort pour empêcher ses doigts de trembler, le porta à ses lèvres...

— Quel est ce monsieur à qui vous venez de parler ?

— Je ne lui ai pas parlé, répondit Adrien, la voix brève.

Elle fit un geste d'impatience :

— Enfin, vous l'avez salué.

— Eh bien ! C'est un garçon qui

Velouté et tenace **Angel Face** par POND'S

C'est à la fois une poudre et un fond de teint! Plus lisse que la poudre... tient beaucoup plus longtemps! Plus flatteur que les maquillages lourds!

Si facile à employer!



Pas de doigts graisseux . . .



Pas d'éponge mouillée



Pas de poudre renversée! Angel Face s'étale avec une houppette!—un nouvel éclat en 5 secondes!





Angel Face est également présenté en boîtes bleu-et-or à $1.25, 89¢

Le poudrier "Mirror Case" Angel Face. Parfait pour votre sac à main — avec miroir et houppette; en 7 nuances ravissantes Angel Face, au choix. $1.50



Les dernières nouvelles de Paris et d'Hollywood

Pour la première fois dans l'histoire du cinéma, on verra, dans le grand film de Sacha Guitry, « *Si Versailles m'était conté* » les descendants de personnages illustres jouer le rôle... de leurs ancêtres. C'est ainsi que la danseuse Maria Amanda, qui est apparentée, en ligne directe à Joséphine de Beauharnais, joue le personnage de la première femme de Napoléon et que Catherine Romane — dont l'aïeul par alliance n'était autre que le fameux Marquis de La Fayette — interprète Madame de La Fayette... Le Nôtre paraît également dans le film, incarné par Le Nôtre.

•

Pourquoi le rhum...

Lorsque le film « Beneath the 12th Mile Reef » fut tourné, entièrement à Key West, en Floride, Bob Wagner entra, le premier jour, dans un restaurant et demanda une tasse de café cubain. Or, le café cubain est peut-être ce qu'il y a de plus fort en fait de breuvage de ce genre. Il prit une bonne gorgée, étouffa, toussa, éternua, pâlit, rougit et reprit sa respiration enfin, pendant que le propriétaire s'adressant aux autres membres de la compagnie expliqua : « Vous savez maintenant pourquoi les Cubains consomment tant de rhum : c'est afin d'adoucir le piquant de leur café ».

•

Ann Sothern, dont le succès est incessant et immense, dans le programme de télévision « Private Secretary », filmera probablement la série au cours de l'été, pendant les vacances de la TV. Denise Darcel, cette Française Betty Hutton, vient d'être engagée, par le producer Jean Reneault, pour un rôle dans le film français, « Rue de la Paix ». Eugene Iglesias, le Porto-Ricain qui débuta si bien dans « The Brave Bulls » interprétera un rôle important dans « The Big Rainbow ». Il fera partie de la compagnie Jane Russell, Gilbert Roland et Richard Egan, à R.K.O.

•

Hollywood célèbre cette année un anniversaire, celui des films dits *Western*, et c'est à bon droit qu'on parlera de *Jubilée d'Or*, car la popularité de ces épisodes à l'écran a beaucoup contribué à remplir les coffres des grandes compagnies cinématographiques. Le premier film du genre fut *"The Great Train Robbery"*, avec Bronco Billy Anderson. Puis vinrent : *Covered Wagon, Cimarron, Pony Express, The Plainsman, Wells Fargo, Stagecoach* et *Spoilers*. Parmi les plus récents : *Bend of the River, High Noon* (qui a mérité un Oscar à Gary Cooper) et *Shane* qui a été tourné en couleurs dans le Wyoming avec Alan Ladd, Jean Arthur et Van Heflin.

•

Au cours de leur séjour en Egypte, pour le film « Valley of Kings », Robert Taylor et Eleanor Parker ont eu le privilège de visiter l'intérieur de la fameuse pyramide « Step Pyramide », de Sakarra. Ces vedettes racontent que le plateau pour les scènes d'un épisode du film fut construit à la base du panorama historique qui est, dit-on, la plus ancienne de toutes les pyramides (construite il y a 5,000 ans pour recevoir les restes du Roi Zoser). L'intérieur de la pyramide n'est pas habituellement ouvert à la visite des étrangers.

Un plancher de cuisine pratiquement inusable...



Le "IVY SQUARE" No 830. Se fait aussi en jaune et blanc. Largeurs, 6', 9' et 12'.



le CONGOLEUM "SCEAU-OR" le couvre-plancher ultra-durable à "8 ÉPAISSEURS"

Le "MANHATTAN" No 813. Se fait aussi avec carrés rouges et jaunes ou verts et jaunes. Largeurs, 6' et 9'.

La résistante surface du Congoleum se nettoie comme un charme: elle est constituée de peinture et d'émail cuit dont l'épaisseur équivaut à 8 couches de la meilleure peinture à planchers appliquée au pinceau. Le "sceau-or" vous garantit entière satisfaction . . . et rappelez-vous qu'une carpette Congoleum pour couvrir tout un plancher *ne coûte que quelques dollars.*

Ci-contre, à droite, c'est le CONGOWALL . . . le couvre-mur qui imite parfaitement la tuile de céramique, et ne coûte que quelques cents le pied.

Voyez l'assortiment complet des motifs Congoleum et Congowall chez un marchand de meubles. Allez-y dès aujourd'hui.



BROCHURE GRATUITE

Vous recevrez gratuitement une brochure où vous trouverez des reproductions en couleurs de tous les plus nouveaux motifs de Congoleum et de Congowall — ainsi que plusieurs conseils pour la décoration de votre foyer en expédiant ce coupon à: Congoleum Canada Ltd., 3700, rue St-Patrick, Montréal.

Nom _____

Adresse _____

GOLD SEAL CONGOLEUM CANADA LIMITED

CONGOLEUM CANADA LIMITED

MONTRÉAL, P.Q.

s'appelle Ottershaw. Il s'est occupé des affaires de ma mère, à un moment donné, délégué par l'étude dont il fait partie. Mais elle a eu une discussion avec lui... comme elle en a avec tout le monde, tôt ou tard.

— Pas avec moi, jusqu'ici.

— Non, pas jusqu'ici.

Perdue dans ses pensées, elle ne s'apercevait pas qu'Adrien l'attendait. Il finit par lui toucher doucement le bras.

— Venez, dit-il.

Elle se leva, mais à cet instant, le hasard voulut qu'Ottershaw se retournât et ils se trouvèrent face à face... Une seconde, elle pensa qu'il ne voulait pas la reconnaître et le sourire machinal qu'esquissaient ses lèvres se glaça, mais il s'inclina gravement, tout juste comme s'ils étaient de vagues connaissances, et il s'en fut.

Mariette presse contre le sol ses petits pieds, tout son être tendu dans l'effort de refouler le cri de douleur qui lui monte aux lèvres, mais sans pouvoir s'empêcher de se poser questions sur questions qui toutes lui déchirent le coeur. Disait-il à cette jeune fille les mêmes choses qu'à elle-même autrefois ? Pourquoi, mon Dieu ! n'avoir pas été honnête et ne pas lui avoir avoué qu'il en préférait une autre, qu'il ne l'aimait plus, au lieu de prétendre que c'était dans son intérêt à elle, qu'il rompait leurs fiançailles ?

Elle ne tenait pas en place. Dans son agitation, elle laissa tomber son programme. Une dame assise à côté d'elle murmura : « Chut ! » et Mariette s'efforça de suivre paroles et musique sans parvenir davantage à s'y intéresser. Tout cela semblait si factice ! Jerry avait raison : les souffrances humaines sont dans la réalité autrement profondes et poignantes que dans les oeuvres théâtrales même aux moments les plus dramatiques. Enfin, le dénouement ! Le rideau tomba. Les derniers actes lui avaient semblé durer une éternité... Les spectateurs quittaient leurs sièges.

— Comment avez-vous trouvé la pièce ?

— Très intéressante.

— Oui, mais la scène finale ne me semble pas de bonne psychologie. Quelle est la femme qui accepterait de pardonner après tant d'infidélités ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, s'entendit dire Mariette dans un élan de passion irraisonnée, que si elle aime vraiment, elle pardonnera quoi qu'il ait fait !

Elle s'arrêta court, interdite, comprenant qu'elle avait exprimé son propre sentiment. Oui, si infidèle, si cruel que Jerry ait été pour elle, s'il lui revenait, elle n'aurait jamais le coeur de le repousser ! Et, avec un petit rire tremblant, elle essaya de se moquer d'elle-même... Folle qu'elle était ! A quoi bon se proposer ceci ou cela, prendre de fermes résolutions puisqu'il suffisait qu'elle se retrouvât en présence d'Ottershaw pour que tout s'écroulât comme un château de cartes !

Ils sortaient du théâtre parmi la foule qui bavardait et riait avec animation. Adrien lui dit :

— Je vais chercher la voiture. Attendez-moi un instant ici, voulez-vous ?

Elle s'adossa au mur, s'effaçant dans l'espoir de ne pas attirer l'attention et les nerfs à vif, elle attendit pour apercevoir une seconde encore Ottershaw. Ah ! le voilà !... Il rit en parlant à la jolie jeune fille en rose qui prononce d'une voix claire, en riant elle aussi :

— Mais vous êtes vraiment trop vieux jeu, mon bien cher !

Ils étaient passés, ils étaient loin, ils avaient disparu. Mariette ne bougeait pas et se répétait : « Je le déteste ! Je le déteste ! »

Elle ne vit pas Adrien qui revenait et lui dit :

— C'est prêt. Venez.

Elle le suivit aveugle et comme sourde. Elle n'entendait que la voix claire et enjouée de la jeune fille appelant Ottershaw « Mon bien cher » et se sentait outragée jusqu'au fond de l'âme. Comment osait-elle ? Comment permettait-il ?

« Je le déteste ! Il ne m'a jamais aimée. Oui, c'est bien fini et je ne veux plus jamais penser à lui. Tout m'est égal à présent ».

Aussi, quand Adrien, alors qu'ils étaient déjà dans la voiture et s'éloignaient du théâtre, passa un bras autour de sa taille, elle ne résista pas et même se rapprocha légèrement. C'était si peu dans ses habitudes qu'il tourna la tête vers elle, surpris :

— Est-ce que... Mariette, est-ce que je vous déplairais un peu moins ce soir ?

Et comme elle ne répondit pas, il reprit :

— Vous dites toujours qu'il est imprudent de tenir le volant d'une seule main, que vous avez peur alors d'un accident.

— Ce soir, je me moque des accidents.

Et elle haussa les épaules.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il en se penchant vers elle, un peu anxieux. Etes-vous fatiguée ?

— Pas du tout.

— Voulez-vous rentrer tout de suite ?

Etre seule à nouveau avec ces pensées torturantes ! Mariette eut un frisson et répondit :

— Mais non. Il fait beau et la nuit est claire : allons sur la grand'route, faisons des lieues dans la campagne ; vous pourrez aller aussi vite que vous voudrez.

— Mieux vaut être raisonnable. Allons souper au Savoy.

— Mais si vous n'avez pas faim ?

— J'ai dit que je n'avais pas faim, mais je dis souvent des choses que je ne pense pas.

— Souvent ! Vous pouvez dire « toujours » ! Je ne sais jamais si vous voulez parlez sérieusement ou non.

Mariette rit de meilleur coeur cette fois :

— C'est pourquoi je vous plais... Les hommes se fatiguent d'une femme dont ils sont trop sûrs.

— Moi, dit-il avec chaleur, je ne serais jamais fatigué de vous, quoi que vous fassiez et que je sois ou non sûr de vous.

— C'est ce que les hommes disent toujours...

Et se dégageant, elle ajouta lentement :

— Voyez-vous, Adrien, je n'ai confiance ni dans les hommes, ni dans l'amour, ni en rien de ce genre. Autrefois, je croyais aussi aux fées, aux fantômes... C'est grand dommage qu'on ne puisse croire à toutes ces belles choses, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas pourquoi l'on ne le pourrait pas...

— Mais non, les illusions tombent vite ! s'exclama la jeune fille avec une véhémence soudaine. Vous croyez que la vie est bonne, que vous allez être heureux et quelqu'un survient qui vous secoue. Vous vous réveillez : vous savez alors que vous étiez en train de rêver mais vous avez beau faire et essayer de vous rendormir, le charme est rompu.

— Chérie, dit-il avec une tendre gaieté, j'adore vous entendre parler même quand je ne comprends pas un mot de ce que vous dites. Je voudrais seulement que vous ne soyez pas toujours triste. Pourquoi ne pas rire, être heureuse et oublier l'autre face de la vie, la face d'ombre, ainsi que je le fais ? J'ai eu des moments bien désagréables, moi aussi... Mais je n'y pense presque jamais. Ils sont passés et j'espère qu'ils ne reviendront plus. Pourquoi ne pas croire que vos soucis vous laisseront en paix ?

Mariette eut un frisson involontaire avant de murmurer :

— Parce que je sais que non.

— Comment pouvez-vous savoir ?

— Je le sais par expérience... C'est comme... comme une ombre qui me suit partout !

X

MARIETTE se réveilla le lendemain matin avec un affreux mal de tête pour constater qu'il était onze heures et que le soleil brillait à travers les fentes des rideaux. Elle resta ainsi un moment, se sentant alanguie et malheureuse, puis, rejetant les couvertures, se leva avec décision.

Mariette s'en fut à la fenêtre et ouvrit les rideaux. Il faisait un très beau temps, ensoleillé, presque sans un souffle de brise. Elle sonna et fut un peu surprise de voir arriver, au lieu de la femme de chambre, Mme Luff qui, entrée d'un air de hâte et de mystère, referma la porte avec précaution avant de dire :

— Je suis déjà venue deux fois, mais vous dormiez si profondément que je n'ai pas eu le courage de vous réveiller.

— Je désire du thé, dit Mariette. J'ai très mal à la tête.

— Je vais vous en apporter tout de suite mais je tenais à vous dire que M. Ottershaw a téléphoné, il y a une heure et demie. J'étais près de l'appareil par hasard, ainsi c'est moi qui lui ai répondu. Il a demandé à vous parler, mademoiselle.

Mariette s'immobilisa, mince et juvénile, dans sa longue robe de nuit, avec ses cheveux ébouriffés autour de son petit visage pâle.

— Ah ! dit-elle d'une voix calme.

— Je lui ai répondu que vous n'étiez pas encore réveillée — les yeux de Mme Luff brillaient — alors, il va téléphoner à midi.

— Ah ! très bien ! fit Mariette de la même voix détachée.

Elle sortit en hâte et Mariette se remit au lit. Assise, les mains jointes autour de ses genoux, elle réfléchissait, s'efforçant de rester calme, mais son coeur battait à grands coups. Jerry avait-il vraiment téléphoné ? Mme Luff ne faisait-elle pas erreur ? Et si vraiment il avait téléphoné, pourquoi ? Elle cherchait en vain à imaginer une raison plausible.

Elle regarda la pendule : midi moins vingt. Le thé lui fut apporté mais elle n'y toucha pas ; elle avait la gorge tellement serrée qu'elle n'aurait pu, croyait-elle, en avaler une seule goutte. Midi moins cinq... Elle se glissa hors du lit et entrouvrit sa porte afin de ne pas manquer d'entendre la sonnerie du téléphone qui retentit peu après et lui donna un tel coup dans le coeur qu'elle resta un moment, la respiration coupée. Mme Luff survint et dit :

— M. Ottershaw demande si vous voudriez bien lui parler.

Mariette répondit, déconcertée :

— C'est que... je ne suis pas habillée.

— Cela ne fait rien, puisqu'il ne peut vous voir, protesta Mme Luff.

— C'est juste. Très bien, je vais venir.

Elle passa une robe de chambre, glissa ses pieds nus dans des mules et s'en fut lentement vers le petit salon. Jerry pouvait attendre : il ne fallait pas qu'il pensât qu'elle était pressée de lui parler ! Mais sa main tremblait en prenant le récepteur et elle fut encore quelques secondes avant de pouvoir trouver la force de dire :

— C'est vous, Mariette ?

Pourquoi, se demandait-elle, de tous les millions de voix de ce monde, faut-il qu'une seule vous donne cette impression poignante d'être sur le point de défaillir ?

— Oui... balbutia-t-elle.

— Voulez-vous déjeuner avec moi ?

Mais elle restait là, le souffle coupé. Déjeuner avec lui ! Après tout ce temps, lui demander cela, d'un ton tranquille ! Elle ne trouvait pas de mots pour lui répondre et il dit :

— J'ai besoin de vous parler. Si vous n'êtes pas déjà retenue, venez, je vous en prie.

Mariette mouilla ses lèvres sèches et tremblantes :

— C'est un honneur des plus inattendus que vous me faites là !

Cela ne lui ressemblait pas du tout de fanfaronner ainsi. Et Jerry devait se faire la même réflexion ; mais il demanda simplement :

— Viendrez-vous, Mariette ?

« Dis non ! Dis non ! »

Mais au lieu d'écouter ce sage conseil à demi distinct, Mariette, sur un ton détaché, accepta l'invitation :

— Mon Dieu, oui, certainement. Il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, n'est-il pas vrai ?

Sans relever ce reproche, il lui indiqua l'heure et le lieu du rendez-vous et conclut :

— Alors, à tout à l'heure.

Elle restait là, les yeux fixés sur le téléphone muet à présent, persuadée qu'elle venait de rêver. Dans moins d'une heure, elle serait avec lui. En retournant vers sa chambre elle rencontra dans le hall Mme Luff à laquelle elle dit simplement :

— Je ne serai pas à la maison pour le déjeuner.

La brave femme sut dissimuler et sa curiosité et son désappointement.

Elle quitta l'appartement à treize heures et prit un taxi, en disant au chauffeur de ne pas aller vite. Et, cependant, avant d'avoir eu le temps de se composer un visage, une attitude, et d'arrêter ce qu'elle allait dire et faire, elle était déjà arrivée. Jerry avait spécifié : « C'est assez important. » Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Le taxi arrêté, elle en descendit, sentant qu'elle tremblait de tous ses membres. Jerry avait choisi un restaurant élégant, qui ne rappelait en rien ceux, infiniment modestes, où ils allaient ensemble jadis. Un chasseur impeccable fit tourner la porte-revolver pour elle, et Mariette se trouva dans une grande salle fleurie. Elle avança avec l'impression que le sol vacillait sous ses pas, et soudain Ottershaw fut auprès d'elle, courbant sa haute taille pour lui adresser des mots de bienvenue, avec, au fond de ses yeux couleur de châtaigne, un petit sourire contraint.

— Merci d'être venue.

Et, tandis qu'elle traversait la salle à ses côtés, le coeur battant à grands coups, elle l'entendit, comme dans un rêve, ajouter :

— J'ai retenu une table de coin, loin de l'orchestre. Nous y serons plus tranquilles pour causer... J'espère que ce choix ne vous déplaît pas ?

Elle répondit :

— Je suis sûre que ce sera parfait.

A présent, ils étaient assis, l'un en face de l'autre — encore heureux, pensa-t-elle, que ce ne soit pas côte à côte ! — Ottershaw dit :

— J'ai commandé le menu, mais s'il y a quelque mets que vous préféreriez...

— Je suis certaine que ce sera parfait, dit à nouveau Mariette.

Après les petites côtelettes, parut un pudding glacé, enrobé d'une crème au chocolat fumante ; mais ce ne fut qu'après le café et quand Ottershaw lui offrit une cigarette qu'elle eut le courage de demander :

— Et maintenant, dites-moi pourquoi vous m'avez invitée ?

— C'est à propos d'hier soir, Mariette.

Ainsi, il l'appelait encore par son prénom. Ils semblaient être devenus si



Aujourd'hui... pourquoi pas le Jour du Chocolat ?



Faites de ce jour une fête dont votre famille se souviendra longtemps: servez-lui un plat au *chocolat*. Cette saveur à dessert est la préférée de tous . . . lorsque vous avez recours aux Produits de Chocolat Baker, purs, succulents, riches . . . de résultats si sûrs.

GÂTEAU AU CHOCOLAT À L'ÉRABLE

Délicieux et riche, confectionné avec le Chocolat Baker Non Sucré

2 tasses de farine à gâteau Swans Down, tamisée
1 cuill. à thé de bicarbonate de soude
¾ de cuill. à thé de sel
½ tasse de "shortening"
1½ tasse de sucre
2 oeufs, non battus
3 carrés de Chocolat Baker Non Sucré, fondus
Lait*
1 cuill. à thé de vanille
1 cuill. à table avec du "shortening"

*1 t. de lait avec du beurre; 1 t. plus 2 c. à table avec du "shortening"

Tamiser la farine, mesurer, ajouter la soude et le sel; tamiser trois fois. Battre le "shortening" en crème et ajouter le sucre graduellement; battre ensemble. Ajouter les oeufs un par un; battre après chaque opération. Ajouter le chocolat; mélanger. Ajouter la farine alternativement avec le lait, en battant après chaque addition jusqu'à consistance lisse. Ajouter la vanille. Verser dans deux moules à étages profonds, de 9 pouces, dont le fond est tapissé de papier. Cuire dans un four modéré (350° F.) pendant 30 minutes. Remplir et recouvrir d'un glaçage à saveur d'érable.

Chocolat Baker Non Sucré — LE PAQUET BLEU ET JAUNE

Ajoutez un Délice au chocolat à vos poudings

Faites votre poudre à pouding préférée—le Butterscotch Jell-O est tout indiqué dans ce cas—et, une fois qu'elle sera légèrement refroidie, incorporez-y des "Chocolate Chips" Baker. C'est épatant! Les "Chips" Baker sont tous de mêmes dimensions et ils ont une consistance si veloutée et si riche! Ce qu'il y a de mieux pour toutes les préparations qui requièrent des paillettes de chocolat.

LES "CHIPS" A LA MARQUE CÉLÈBRE BAKER





Bonbons au Chocolat faciles à préparer

Pour faire des tablettes de chocolat savoureuses, il suffit de faire fondre du Chocolat 'Dot' Mi-Sucré Baker et d'ajouter des raisins, des noix, du coco râpé. . . Vous trouverez une foule de suggestions sur le paquet de ce Chocolat 'Dot'.

LE PAQUET ROUGE ET JAUNE

BAKER'S

CHOCOLAT NON SUCRÉ
CHOCOLAT "CHIPS"
CHOCOLAT "DOT" MI-SUCRÉ



Produits de General Foods

CH-313MF

étrangers l'un à l'autre qu'elle n'aurait pas été surprise de l'entendre lui dire « Mademoiselle Clare », cérémonieusement. Avec un effort, elle parvint à sourire :

— A propos de la pièce, n'est-ce pas ? Oh ! C'était charmant ! Et vous, comment l'avez-vous trouvée ?

En fait, elle ne se rappelait rien de cette soirée, sinon la voix claire de la jeune fille en rose qui avait dit : « Comme vous êtes vieux jeu, mon bien cher ! » A ce souvenir, une vague de jalousie et de haine sauvage vint submerger le coeur de Mariette.

— Non, il ne s'agit pas de la pièce, répondit Ottershaw de sa voix calme, mais du jeune Dundas...

Il s'arrêta, espérant peut-être qu'elle allait l'interrompre d'une exclamation. Devant son silence, il poursuivit :

— Je veux espérer que vous ne m'en voudrez pas, que vous ne prendrez pas cela comme... trop osé de ma part. Mais j'ai tellement à coeur que vous soyez heureuse.

Il cessa de parler brusquement et Mariette éclata d'un bref éclat de rire :

— Merci vraiment, merci infiniment ! dit-elle avec ironie.

Mais il leva des yeux surpris vers elle qui pâlit et ce ne fut qu'après plusieurs longues secondes qu'elle put prononcer, les lèvres sèches :

— Vous m'avez déjà prévenue contre sa mère, de sorte qu'il sera certainement intéressant d'entendre ce que vous avez à me dire contre lui...

— Je ne vous dirai rien d'autre que ceci : ce n'est pas une relation pour vous.

Après un silence, Mariette jeta avec hauteur :

— Et pourquoi imaginez-vous que vous avez le droit de choisir mes amis ?

— Parce que vous m'avez aimé autrefois, répondit Jerry avec cette simplicité directe, désarmante, qui était le trait le plus frappant de son caractère.

D'un vaillant redressement intérieur, elle reprit le contrôle d'elle-même :

— Il n'y a rien de commun entre autrefois et aujourd'hui, dit-elle posément, et rien ne vous donne le droit d'attendre que je rompe avec tel ou tel de mes amis, parce qu'ils n'ont pas l'heur de vous plaire. Si c'est pour cela que vous m'avez invitée à déjeuner...

Elle étendit la main vers ses gants et son sac, mais Ottershaw la prévint, en disant avec vivacité :

— Mariette, je vous en prie, écoutez-moi. Vous vous fâcherez ensuite, si vous voulez, mais d'abord, écoutez-moi. Je connais très bien les Dundas, je les connais depuis des années, et si je dis que ce ne sont pas des amis pour vous, soyez bien assurée que je ne parle pas à la légère. Si votre père en savait autant sur leur compte que moi, il serait de mon avis, et le premier à ne plus vouloir que vous continuiez à les fréquenter.

Mariette rit ; vraiment, la situation était baroque. Et elle lança comme un pavé :

— Cela m'étonnerait, car mon père va épouser Mme Dundas.

Elle vit se crisper la main qu'Ottershaw avait posée sur la table et il s'exclama, incrédule :

— Allons donc, c'est impossible !

Mariette haussa les épaules :

— Demandez-le-lui, si vous ne me croyez pas. Il est même probable qu'ils vont se marier dans très peu de temps...

Puis, quelque méchant démon lui souffla ces mots qu'elle prononça avec lenteur, délibérément :

— Et... que cela vous plaise on non, moi, *je vais épouser Adrien.*

Toutefois, elle n'avait pas osé soutenir le regard de Jerry en disant cette phrase, de sorte qu'elle ne le vit pas pâlir et l'interroger des yeux avec stupeur ; sa voix ne tremblait pas cependant quand il s'écria :

— Non, Mariette, non !...

— Si, Mariette !... dit-elle, l'imitant, avec malice et moquerie. Nous allons nous marier bientôt, nous aussi ; peut-être même les deux mariages auront-ils lieu le même jour ! Pourquoi hésiterais-je ?... Cela me change de façon agréable d'avoir rencontré quelqu'un qui m'aime vraiment et qui ne se contente pas d'avoir pitié de moi.

Ottershaw fit un grand effort pour rester calme ; sa main frémissait, mais son accent resta aussi courtois :

— Mariette, si... en souvenir des jours heureux que nous avons passés ensemble, si je vous demandais de ne pas faire cela, d'attendre au moins...

Elle l'interrompit, la voix dure :

— Le fait que vous me demandiez de ne pas faire quelque chose serait pour moi une raison de plus pour le faire.

Un instant, ils se regardèrent les yeux dans les yeux et il y avait de la haine dans ceux de la jeune fille. Comment osait-il ? se demandait-elle, outrée. Non content d'avoir gâché sa vie, voilà qu'il voulait éloigner d'elle le seul ami désintéressé qu'elle eût, l'homme à l'amour duquel elle tenait, bien qu'elle ne parvînt pas à l'aimer.

— S'il en est ainsi, prononça Ottershaw posément, il est inutile que je dise quoi que ce soit de plus.

— Tout à fait inutile, répéta-t-elle avec froideur.

Le silence pesa sur eux, tragiquement. Ottershaw le rompit en disant, d'une voix sourde et, aurait-on pu croire, contre son gré :

— Vous ne l'aimez pas, cependant, c'est impossible !

— Pourquoi impossible ? Vous n'en savez rien !

— Mais je vous connais.

Cette fois, elle soutint le regard d'Ottershaw sans broncher.

— Vous connaissez celle que j'étais autrefois, une Mariette qui n'était qu'une pauvre petite fille sentimentale... Cela ne m'étonne pas que vous vous soyez lassé d'elle, mais celle-là n'existe plus, Dieu merci !

Elle ajouta, changeant de ton :

— Demandez l'addition, voulez-vous... Il faut que je m'en aille.

Mais, sans paraître l'avoir entendue, il reprit :

— Attendez ! C'est tout ce que je vous demande. Obtenez des renseignements sur ces gens. Je ne puis m'expliquer plus clairement, mais...

— A mon avis, vous ne vous êtes exprimé que trop clairement.

— Ferez-vous ce que je vous demande ?

— Non ! dit-elle sans ambages.

— Alors... Très bien...

Il demanda du ton détaché qui était le sien ordinairement :

— Ne voulez-vous pas encore un peu de café ou une liqueur ?

— Non merci. C'était un déjeuner exquis. Merci de m'avoir invitée.

La vaste salle était presque déserte à présent et quand ils s'arrêtèrent près de la porte pour prendre congé l'un de l'autre, Jerry dit soudain :

— Mariette, si vous épousez cet homme, vous le regretterez tout le reste de votre vie.

Elle leva les yeux, le regardant bien en face :

— Pas autant que si c'était vous que j'avais épousé ! dit-elle.

Avec un signe de tête et un petit sourire, elle le laissa, marchant à pas rapides dans la rue, sans savoir au juste où elle allait et se répétant : « Eh bien, voilà c'est fini ! » Oui, cette rencontre sur laquelle elle avait fondé tant d'espoir l'avait une fois de plus désappointée. Dans son coeur, lui semblait-il, il n'y aurait plus que de la haine pour celui qu'elle avait tant chéri et qui l'avait fait souffrir plus qu'elle n'aurait cru possible de souffrir.

Il était déjà tard quand elle rentra ; mais la fidèle Mme Luff se trouvait

[*Lire la suite page* 57]

Les Sanctuaires de la Vierge à Québec

[*Suite de la page 7*]

harmonie des couleurs, les étapes principales de la vie de la Sainte-Vierge, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption.

Si le visiteur est entré sur la fin de l'après-midi, il se rendra compte soudain que la vaste nef s'est peu à peu remplie de fidèles, hommes et femmes de tous âges et conditions, qui se tiennent pieusement agenouillés dans une attitude d'attente. L'instant d'après, une voix de femme, émouvante dans la pénombre qui envahit le large vaisseau de la cathédrale, commence la récitation quotidienne du chapelet. Cependant que dans le bas-choeur, une fort belle statue de la Vierge, enguirlandée de lumières aux blancheurs diaphanes et dont le piédestal embrasé par instants des clartés fugitives de centaines de lampions, sourit avec une douceur infinie aux invocations de l'orante : « Je vous salue Marie, pleine de grâces » et aux répons lourds de confiante supplication de la foule : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs ».

•

En quittant la Basilique, un trajet de quelques minutes, passant par la côte de la Montagne, l'escalier Champlain et la rue Sous-le-Fort, nous amène au second sanctuaire marial de Québec. Vous l'avez deviné, c'est la chapelle de Notre-Dame des Victoires, depuis 1945 église titulaire de la paroisse du même nom.

Bâtie en la Place Royale de Québec, sur le site du vieux magasin du Roy, à quelques pas du fleuve St-Laurent, cette église antique bénéficie, dès l'extérieur, d'une atmosphère spéciale qui lui confère un cachet unique.

Tout près de l'entrée, à droite, en caractères noirs gravés sur une large plaque de marbre blanc encastrée dans le mur, on lit dans son éloquente concision toute l'histoire du temple :

1688 — Pose de la première pierre de l'église dédiée à l'Enfant-Jésus.
1690 — Défaite de Phipps. L'église prend le nom de Notre-Dame de la Victoire.
1711 — Défaite de la flotte de l'amiral Walker. L'église prend le nom de Notre-Dame des Victoires.
1759 — Incendiée pendant le siège de Québec. Reconstruite sur les mêmes murs en 1765.
1888 — Restaurée pour le 2e centenaire.
1929 — Restaurée pour le 1er Congrès Marial de Québec.

Cette riche synthèse, qui embrasse en quelques lignes deux siècles et demi de l'histoire du Canada français, nous fournit la preuve évidente que ce sanctuaire fut de tout temps consacré au culte de Marie-Immaculée, puisque sa brève dédicace primitive à l'Enfant Jésus était encore un hommage rendu à sa Maternité divine. D'ailleurs, tout dans cette église respire la dévotion à Marie, puisque la statue de la Vierge victorieuse placée sur le sommet du donjon en bois sculpté à la main qui surmonte le maître-autel, adresse évidemment aux pauvres militants d'ici-bas que nous sommes, une souriante mais pressante exhortation à rallier nos misérables forces, toujours battues en brèche par l'esprit malin, pour les diriger en un irrésistible assaut d'adoration et d'amour vers le Tabernacle où nous attend la miséricordieuse bonté de son divin Fils. Pour ma part, c'est sûrement l'un des endroits où j'ai le mieux compris le sens du pieux axiome : « A Jésus par Marie ».

Jusqu'à son érection canonique en paroisse, la chapelle de Notre-Dame des Victoires était une succursale de la Basilique de Québec et l'un des vicaires de la cure, disait la messe tous les jours. En outre, on y célébrait bon nombre d'offices spéciaux en l'honneur de la Vierge, particulièrement à chacune des fêtes qui lui sont dédiées. De tous les points de la ville, les fidèles accouraient nombreux pour prendre part à ces pieux exercices. Je me souviens encore, non sans émotion, des cérémonies inoubliables qui se déroulèrent dans l'historique chapelle pendant le Congrès Marial tenu à Québec en 1929, alors que chaque paroisse de la ville vint à tour de rôle, pendant une heure, y célébrer les gloires de la Reine des cieux et se recommander par la voix de son pasteur, à sa toute-puissante intercession.

Il ne faudrait pas croire que les choses ont beaucoup changé depuis l'accession de Notre-Dame des Victoires au titre d'église paroissiale. Pour la grande majorité des Québecois, l'église demeure toujours la chapelle. C'est sous ce vocable qu'ils la désignent couramment, c'est à ce titre qu'ils continuent à la visiter, individuellement ou par groupes. En effet, chaque année, particulièrement durant le mois de mai, — « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau » — presque toutes les paroisses de la ville et des alentours ainsi que de nombreuses communautés enseignantes se rendent en pèlerinage à ce dévotieux sanctuaire. C'est un spectacle impressionnant de voir défiler par les rues, à une heure matinale, ces longues théories d'hommes et de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles qui, sous la conduite de prêtres et de religieux, se dirigent à pas recueillis vers Notre-Dame des Victoires, en récitant le chapelet ou en chantant des cantiques.

Toutefois, si vous voulez goûter pleinement la suave douceur, l'édifiante poésie de ce sanctuaire marial unique en son genre, il faut vous y rendre un samedi soir et assister à l'office spécial qu'on célèbre, à sept heures et demie, en l'honneur de Marie. Si vous n'êtes pas émus jusqu'aux larmes en écoutant un choeur de jeunes filles, aux voix empreintes d'un mysticisme angélique, chanter des hymnes exquisement harmonisés à la louange de la Vierge, je vous plains sincèrement. Mais par ailleurs, comme je vous envie si vous avez le bonheur d'entendre, les yeux humides et le coeur extasié, le vieux cantique cher à mon enfance et dont le premier et l'ultime couplets hantent encore bien souvent ma mémoire :

« Prends mon coeur le voilà, Vierge, O ma bonne Mère, »
« C'est pour se reposer qu'il a recours à toi, »
« Il est las d'écouter les vains bruits de la terre, »
« Ta secrète parole est si douce pour moi, »

. . . . . .

« Quand mes yeux obscurcis baisseront vers la tombe, »
« Quand ma lèvre au calice aura bu tout le fiel, »
« Donne-moi pour voler des ailes de colombe, »
« Et viens me recevoir à la porte du Ciel. »

Porter le SECRET PANEL de Gossard, c'est aplatir son abdomen



Le Secret Panel de Gossard aplatit votre abdomen mieux que les baleines ne sauraient le faire. Doublé adroitement d'élastique entoilé, il retient les chairs. Un satin élasticisé amincit les hanches et la taille. Modèle à mi-taille (ci-dessus) ou à la taille (à droite) ou encore à taille haute. Longueurs 14" et 16". Blanc. *Ceci n'est qu'un exemple des multiples vêtements-fondation réalisés superbement par Gossard ... car il existe un vêtement Gossard pour chaque silhouette.* Soutien-gorge Flair, à décolleté profond ou ordinaire, à bande de satin élasticisé. Goussets A,B,C. Blanc.

Dans tous les bons magasins. Au besoin, écrivez-nous et nous vous dirons où vous adresser.

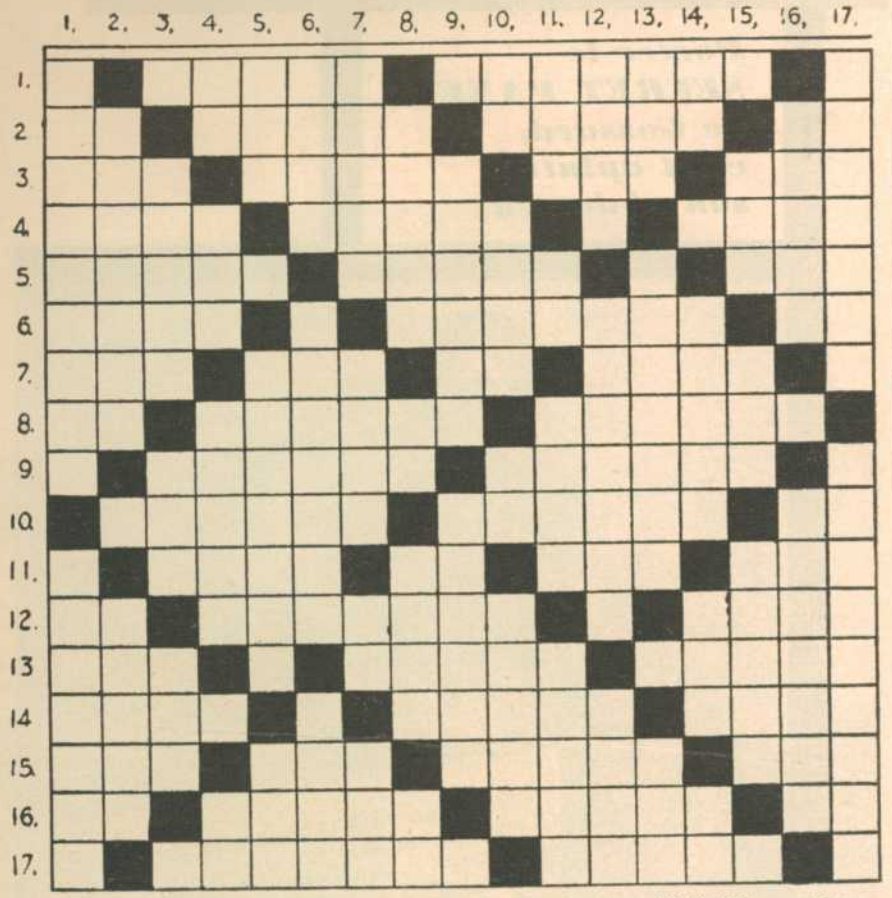
La ligne de beauté

Gossard

The Canadian H.W. Gossard Co., Limited, Toronto

CHICAGO • NEW YORK • SAN FRANCISCO • DALLAS • ATLANTA • MELBOURNE • SYDNEY

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

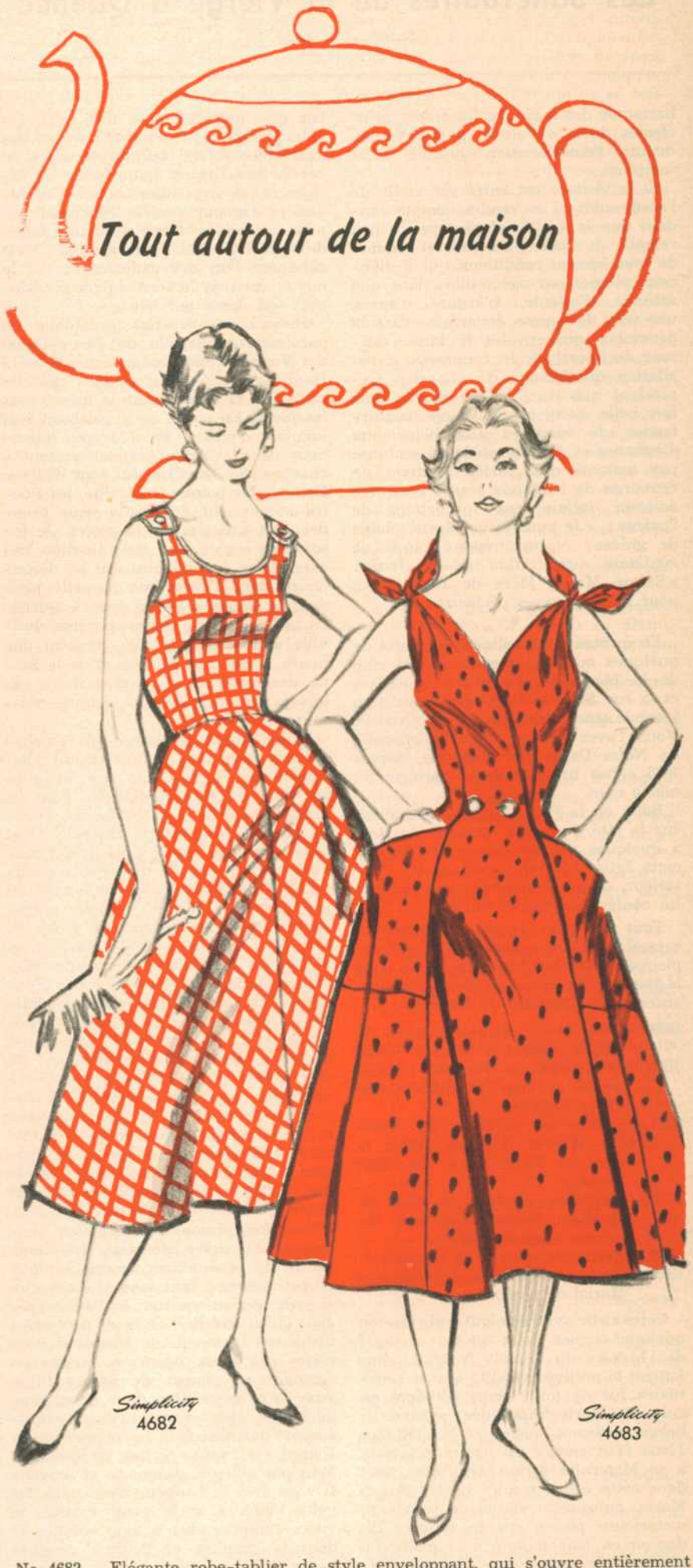
1—Fromage des Alpes. — Jeune fille vertueuse.
2—Altesse Royale. — Morceau d'étoffe blanche que portent au cou les religieux. — Objet quelconque fait de brins tressés. — A moi.
3—Qui n'est pas confus. — Bouquet qui exprime une pensée. — Fer de la charrue. — Démonstratif.
4—Qui concerne les brebis. — Nom scientifique des *makis*. — Princesse hindoue.
5—Maison. — Qui contient du sel. — Chemin de ville.
6—Greffe. — Petit piège pour les rongeurs. — Première conjugaison.
7—Cause la mort. — Funeste. — Ile de l'Atlantique. — Liquide nourricier des végétaux.
8—Dans la gamme. — Fertile, productif. — Fleuve de France.
9—Exercices que l'on fait faire à un cheval. — Petit fruit rouge.
10—Petite partie sphérique qui se dégage d'un liquide. — Egalité parfaite. — Nom du Bouddha, en Chine.
11—Allure du cheval. — Lui. — Habitant. — Joint la tête aux épaules.
12—En les. — Agacer, irriter. — Productions.
13—Billet qui autorise à toucher de l'argent. — Grande tour construite par les fils de Noé. — Servent à faire cuire le pain.
14—Câble attaché au crapaud d'une mine submergée. — Qui a rapport au pays où l'on est né. — Archevêque qui décida Clovis à se convertir.
15—Allez, en latin. — Poil des paupières. — Grand fleuve de l'Afrique occidentale. — La plus vile populace.
16—Préfixe. — Jeune militaire d'un collège. — Percée. — Symbole chimique du *strontium*.
17—Remettre debout ce qui était tombé. — Ce qui n'existe point.

VERTICALEMENT

1—Appareil destiné à mesurer la pression de la vapeur et des gaz. — Chagrin, déception.
2—Jeune bois qui revient sur une coupe. — Espèce.
3—Se dit d'une cloche qui sonne lentement. — Parole vide de sens. — Affirme qu'une chose n'existe pas.
4—Terminaison d'infinitif. — Abjure. — Auteur de *Pénélope*. — Symbole chimique du *cérium*.
5—Plate-forme flottante. — Partie saillante du visage (pl.). — Cicatrice saillante d'un os fracturé.
6—Deuxième fils d'Adam et Eve. — Petite face. — Pli du front.
7—Riches, instruits, savants. — Petite hutte. — Symbole chimique du *rubidium*.—Unité monétaire bulgare.
8—Bonbon laxatif. — Négation. — Premier grand-duc de toutes les Russies. — Equerre.
9—Canard né du canard musqué et de la cane commune. — Chanoine qui est chargé du ministère paroissial dans une cathédrale.
10—Pronom indéfini. — Ordre prescrit des cérémonies religieuses. — Dans la gamme. — Difficile à conduire.
11—Tamis. — Négation. — Alla çà et là. — Masse d'eau qui occupe le centre d'un atoll.
12—Rivière de France, qui arrose Evreux. — Colonies d'abeilles. — Chef-lieu de canton (Cher).
13—Et le reste. — Cité précédemment. — Roue à gorge d'une poulie.
14—Dans la gamme. — Large, bien ouvert. — Instrument à vent.— Dans.
15—Qui marque la preuve. — Possédée. — Inhumain, impitoyable.
16—Déliée, de peu de volume. — Genre d'insectes hyménoptères qui vivent sous terre en société.
17—Ce dont une chose est faite. — Restes mortels.

Solution du mois précédent

P	E	S	A	N	T	E	U	R	■	Q	U	A	L	I	T	E
E	T	U	I	■	E	R	R	E	S	■	S	T	A	T	U	T
S	A	C	■	F	■	E	N	C	A	N	■	H	I	E	■	R
T	U	■	T	A	U	■	E	O	L	O	S	■	O	■	C	E
I	■	V	E	I	N	E	■	U	L	L	O	A	■	H	A	N
F	O	■	S	T	E	■	F	R	E	I	N	■	G	A	I	N
E	V	E	■	E	■	F	O	I	■	S	■	M	A	I	R	E
R	E	■	S	■	S	E	R	R	E	■	M	O	I	N	E	■
E	■	N	E	T	■	U	T	■	P	U	■	U	N	E	■	C
■	C	A	C	H	E	■	E	A	I	N	E	■	E	■	S	A
R	I	C	H	E	■	M	■	A	N	S	■	V	■	S	U	B
A	V	A	R	E	■	D	A	N	S	E	■	P	I	E	■	E	R
P	I	E	■	P	A	R	I	S	■	B	O	S	S	E	■	I
I	L	■	D	■	M	I	T	O	N	■	T	E	T	■	P	O
E	■	F	A	L	■	N	O	T	U	S	■	R	■	B	A	L
R	A	S	S	I	S	■	N	E	M	E	E	■	S	O	I	E
E	T	I	E	N	N	E	■	R	A	S	S	U	R	A	N	T



No 4682. — Elégante robe-tablier de style enveloppant, qui s'ouvre entièrement pour le repassage. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 16 : 4½ v. en 36″, 4⅛ v. en 39″. Biais pour bordure : 7¾ v. en ½″ de large. Elastique : ⅛ v. en ½″ de large. Prix 35¢

No 4683. — Cette robe-tablier enveloppant peut se porter aussi bien dans la maison que pour faire des emplettes. Elle est ornée de petits noeuds aux épaules. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : Côté droit : 2½ v. en 35″ ou 36″, 2 v. en 44″ ou 45″. Côté gauche : 2⅛ v. en 35″ ou 36″, 1⅝ v. en 44″ ou 45″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Seule la Nouvelle Kotex assure douceur et absorptivité plus grandes



*La Nouvelle Kotex** avec Couverture de gaze Wondersoft* vous apporte une innovation en fait de confort durable . . . de douceur jusqu'ici inconnue.

Une douceur plus sûre—En raison de sa base de gaze si fiable, cette couverture-merveille procure une *double* sécurité: non seulement elle est plus forte, mais elle absorbe *aussi entièrement.* La toile spéciale est toujours ouverte et libre pour admettre *rapidement* toute l'humidité (les bords restent secs—ne peuvent s'effilocher).

Seule la Kotex possède cette si douce et sûre couverture. Et seule la Kotex a des bouts diminués . . . et conserve sa forme et son confort des heures durant.



Pour un maximum de confort et de sécurité . . .

LA CEINTURE KOTEX WONDERFORM*

Votre choix de blanc ou rose. Faite d'un souple élastique fort, léger, qui ne se tord ni ne s'enroule. Elle demeure plate même après de nombreux lavages. Sèche vite. (Pourquoi ne pas en acheter *deux*—pour alterner?)

**Marque déposée*

La Nouvelle Kotex à Couverture Wondersoft



KOTEX SE VEND EN 3 FORMATS

Régulier (Boite bleue)
Junior (Boite verte)
Super (Boite brune)

UN SEUL AMOUR [*Suite de la page* 54]

dans le hall, l'attendant sans en avoir l'air. Comme Mariette passait à côté d'elle silencieusement, l'excellente femme se hasarda à demander :

— Avez-vous eu un bon déjeuner ?

— Très bon, merci.

Et Mariette alla tout droit au téléphone et s'enquit d'Adrien. Mais il n'était pas à son hôtel. Alors, elle donna son numéro afin qu'on le priât de lui téléphoner dès qu'il serait de retour. Elle ne voulait pas se donner le temps de réfléchir et s'en fut à la recherche de son père qu'elle trouva dans son cabinet de travail, en train de lire. Il parut content quand elle ouvrit la porte :

— Je ne t'ai pas vue de la journée, ma chère petite.

— Oui, j'ai déjeuné dehors.

Mais elle n'en dit pas plus. Refermant la porte, elle s'avança vers lui :

— Voulez-vous que je vous apprenne une nouvelle ?

Ses yeux étincelaient, ses joues étaient pourpres. Son père hésitant à répondre, elle ajouta :

— C'est une bonne nouvelle.

— Dis-la-moi alors.

— Eh bien ! je vais épouser Adrien.

Elle vit son père changer de visage, mais il prononça de sa voix paisible :

— Si c'est une bonne nouvelle pour toi, Mariette, elle l'est aussi pour moi.

Mariette le regardait en ouvrant de grands yeux, mais sans le voir, semblait-il.

— Alors, c'est très bien, prononça-t-elle enfin.

Et elle se détournait pour s'en aller quand il la rappela :

— L'aimes-tu ?

Elle baissa un peu les yeux mais répondit très vite :

— Autant qu'un autre.

— Penses-tu que ce soit assez ?

— Oui.

Il eut un geste comme involontaire :

— C'est que... le mariage est une chose sérieuse. Il faut beaucoup d'amour pour supporter la vie à deux.

— Je sais. Cependant, il y a des gens qui se marient pour d'autres raisons.

— Et ils ont tort le plus souvent, dit-il avec douceur.

Elle le regarda à nouveau, avant de poser cette question délicate :

— Mais vous n'aimez pas Mme Dundas, cependant ?

— A mon âge, répondit son père, on se soucie plus de compagnie que d'amour... mais au tien ?...

Il s'interrompit d'un air de doute... Mariette ne voulait pas se tenir pour battue et elle déclara bravement :

— Je l'aime..., et je suis heureuse.

XI

Mais ce ne lui fut pas aussi facile de se croire heureuse qu'elle l'avait imaginé. La joie d'Adrien l'agaça un peu, car elle crut y discerner une note de triomphe, comme s'il avait toujours été convaincu que, tôt ou tard, il aurait gain de cause.

La subite décision de la jeune fille le surprit-il ? En tout cas, il n'en laissa rien voir : il ne posa aucune question et commença aussitôt à parler de leurs noces.

— Je ne veux pas d'un grand mariage, jeta très vite Mariette. Je déteste ces cérémonies pompeuses et c'est gaspiller de l'argent sans nécessité.

— Ah ! ah ! Ce n'est pas l'argent qui manque, alors, pourquoi pas...

Mais elle secouait la tête avec obstination :

— Non, je préférerais me marier tranquillement, sans ostentation : nous deux et personne d'autre.

Puis, soudain, elle éclata de rire. C'était trop grotesque. Elle ne pensait pas sérieusement à se marier avec cet Adrien, voyons ? C'était presque un étranger pour elle. Imagine-t-on d'aller se lier de sang-froid, pour la vie à un homme que l'on n'a jamais aimé ?

Une seconde, son coeur parut s'arrêter comme glacé par le désespoir, mais aussitôt, elle se reprit :

— Je voudrais me marier à l'insu de tous. Ils le sauront quand ce sera fini. J'ai horreur de la foule, de ces regards inquisiteurs.

Elle saisit le bras d'Adrien avec la sensation que sans cet appui, le tourbillon de ses pensées allait la submerger, la noyer irrémédiablement ; elle s'accrochait à lui comme à une bouée de sauvetage.

— Marions-nous ainsi, Adrien. Si vous voulez que je sois heureuse, dites oui. Nous sortirons ensemble, un matin, de bonne heure. Je n'ai besoin ni d'une toilette spéciale, ni de ces cadeaux dont on ne sait que faire ensuite. Je peux acheter des vêtements *après*, et d'ailleurs, j'en ai déjà tant...

Sa voix s'animait, ses joues se coloraient.

— Dites oui, nous partirons ensemble. Il est bien plus romantique de faire les choses en hâte et en secret. Je n'aime pas attendre : je n'aimerais pas de longues fiançailles.

Adrien, gagné par sa fièvre, s'enthousiasma :

— Mais bien sûr, tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez. L'essentiel, c'est que nous nous mariions. De quelle façon, peu m'importe. Je ne désire pas attendre, moi non plus. Nous pourrons nous marier quand nous demanderons une licence spéciale : ainsi, bon nous semblera.

Il l'attira et elle sentit qu'il tremblait :

— Pourquoi pas demain ? Voulez-vous, Mariette ? Demain ! Je vais sur-le-champ, me procurer la licence. Vous me rejoindrez dans la matinée et quand nous reviendrons... vous serez ma femme... ma femme !

Elle ferma les yeux, le coeur serré... Une seconde plus tard, elle souriait :

— Entendu ! Demain ! C'est demain vendredi, mais je ne suis pas superstitieuse. Vous non plus ?

Elle le laissa même l'embrasser, la serrer dans ses bras, tandis qu'il parlait avec volubilité de son amour pour elle, de la vie heureuse qu'ils allaient mener, faisant des plans de voyage, d'installation, sûr d'elle déjà ; elle l'écoutait, buvant ses paroles comme un narcotique et s'efforçant de ne regarder qu'en avant... rien qu'en avant. Demain... vingt-quatre heures seulement, et elle serait mariée ; il n'y aurait plus à y revenir. La Mariette de Cornouailles et la seconde Mariette, la déçue, auraient cessé d'exister. Et elle serait la femme de cet homme.

Il était neuf heures et demie quand elle sortit de la maison et se dirigea à pied vers le lieu du rendez-vous : le bureau de l'état civil où un fonctionnaire allait les marier. Elle ne voulait ni prendre la voiture, ni un taxi : elle arriverait trop vite et si elle attendait là-bas, elle aurait le temps de la réflexion... Non, non, elle voulait à tout prix s'étourdir. Aussi choisit-elle les rues les plus fréquentées, animées à cette heure de gens qui se hâtent vers leur travail, des gens gais, heureux. Ceux qui la croisaient se demandaient-ils où elle allait ? Beaucoup d'entre eux seraient bien surpris s'ils le savaient ! Elle n'avait pas apporté de soins particuliers à sa toilette ; elle avait l'air très jeune et un peu perdue tandis qu'elle marchait à pas rapides dans le soleil matinal, souhaitant qu'Adrien ne fût pas en retard. Mais sûre-



Merveilleux pour nettoyer, récurer et *faire reluire* marmites et casseroles . . . pour garder les égouttoirs immaculés et brillants . . . pour nettoyer les pneus a flanc blanc, fers à repasser, robinets, poêles. Pour des *centaines* de travaux ménagers!

S.O.S. *le nettoyant le plus utile dans votre maison*



Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

(pour le Canada seulement)

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov**.....

ment, il serait plutôt un peu en avance... Sinon, elle serait capable de flancher à la dernière minute et de s'en retourner !

Ah ! Voici la rue où elle dira le « oui » fatal. Mariette s'arrête et la considère : c'est une rue maussade, si étroite que le soleil y pénètre avec difficulté, aussi les hautes maisons sont-elles sombres. Numéro treize, lui a dit Adrien. Encore un numéro de mauvais augure ! Mais bah ! Elle n'est pas superstitieuse, heureusement ! sinon peut-être, serait-elle tentée de faire demi-tour...

Hier, elle se trouvait avec Jerry et maintenant !... Eh bien ! Elle ne le reverrait probablement pas, une fois mariée. Elle ne le reverrait jamais plus. Elle ne reverrait jamais ses yeux bruns, si sérieux, qui vous regardaient jusqu'au fond de l'âme... Mais elle le détestait ! Il avait été si cruel ! Elle le détesterait toujours !

Là-dessus, Mariette poussa, d'un geste décidé, la haute porte vitrée du numéro treize et elle entra.

Adrien l'attendait et Mariette qui, une minute plus tôt, craignait qu'il n'ait été empêché de venir, fut agacée de le voir là... Peut-être, sans le savoir, avait-elle, tout le long du chemin, espéré que quelque chose allait arriver et retarderait l'accomplissement de ce mariage, le retarderait indéfiniment... Jerry lui avait dit un jour qu'elle était trop impulsive, se jetant, tête baissée, dans des difficultés pour ensuite espérer que quelqu'un viendrait, en sauveur, écarter d'elle les conséquences de sa propre folie. Mais cette fois, il n'y avait rien à faire, plus à y revenir ; il n'y aurait pas de sauveur. Quand elle sortirait de cet immeuble maussade, elle ne serait plus Mariette Clare mais la femme d'Adrien Dundas.

Il venait justement à elle, la main tendue, un peu pâle, visiblement nerveux ; sa voix était mal assurée quand il dit :

— Je craignais que vous ne veniez pas.

Elle leva les yeux :

— C'est moi qui craignais que vous ne veniez pas.

Il lui serra la main, puis :

— Alors, tout va bien. J'ai apporté les alliances.

Ah oui ! Au fait, Mariette avait oublié qu'il fallait des anneaux.

Ils entrèrent dans le bureau ; le fonctionnaire qui les reçut — analogue au maire du continent ou à son adjoint — les regarda avec des yeux qui avaient vu sans nul doute plus d'un mariage conclu en hâte. Un instant, il se demanda si ce grand jeune homme qui avait l'air si nerveux avait bien dit la vérité à propos de l'âge de Mariette. Elle paraissait si jeune, presque une enfant encore. Mais quoi, ce n'était pas son affaire : la licence spéciale était en règle. Il était donc couvert, mais il avait une fille qu'il chérissait et qu'il ne voudrait pas voir mariée ainsi, sans aucun apparat. C'est pourquoi il aurait aimé que Mariette fût en blanc, avec un voile, qu'il y eût des fleurs et de la musique pour égayer ses premiers pas vers une nouvelle vie. En dépit d'une union malheureuse qui l'avait conduit à penser qu'il n'était point de bons ménages en ce monde, il lui restait cependant au coeur un peu de sentimentalité.

Quand elle dut signer son nom sur un grand registre, elle ressentit presque une commotion au contact du porte-plume entre ses doigts. Elle crut que le sang se retirait de son coeur ; sa main se glaça mais, d'un effort, elle se ressaisit. Elle était mariée de son plein gré, à cet homme qui était là, debout, à côté d'elle et qui jamais jusqu'ici ne lui avait été à ce point étranger... Mais personne ne l'avait forcée à se lier à lui ; elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. C'est elle qui avait voulu, par cet acte définitif, mettre entre elle et

TINTEX
VOUS OFFRE
7 *nouvelles couleurs*
POUR ÉGAYER VOS TOILETTES PRINTANIÈRES

BEIGE
BRUN COCO
VERT KELLY
BRUN FONCÉ
ÉCARLATE
TANGERINE
ROSE CENDRÉ

PRÉSENTÉES EN
NOUVEAUX PAQUETS ÉCONOMIQUES de 25¢
ET PAQUETS RÉGULIERS DE 15¢
disponibles aux pharmacies, grands magasins et magasins de nouveautés

Si vous avez aux alentours de Montréal . .
PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre
Adressez-vous à
ROMÉO AUGER
CR. 9363 **1250, rue Villeray, Montréal**



Ottershaw, pour toujours, une barrière infranchissable. Elle regardait sans le voir le fonctionnaire qui appuyait le tampon de buvard sur sa signature tremblée. Maintenant, il lui adressait des voeux de bonheur et Adrien, lui touchant le bras, dit d'une voix un peu voilée :

— C'est tout...

— Ah ! murmura-t-elle saisie, car elle n'avait jamais imaginé qu'il fût si simple de se marier, et si irrévocable. Il suffit donc que deux êtres prononcent quelques mots conventionnels et échangent une bague pour qu'ils ne puissent jamais plus se séparer, sauf par des moyens auxquels il est pénible de recourir.

Ils étaient maintenant dans la rue et Adrien parlait : elle entendait vaguement qu'il s'agissait de déjeuner et de son auto qu'il avait laissée au poste de stationnement le plus proche.

— Je n'ai pas faim, dit Mariette, les yeux baissés sur sa main gauche où la bague neuve et trop grande l'étonnait et la gênait un peu. Mais si vous avez faim, allons déjeuner, ajouta-t-elle avec politesse.

Elle se disait qu'elle devait parler courtoisement à Adrien maintenant qu'il était son mari ; elle avait toujours été choquée par ces femmes qui sont moins polies avec leur mari qu'avec les autres hommes. Ils trouvèrent la voiture sans difficulté. Une fois l'auto en marche, Adrien demanda d'une voix qui restait comme étranglée et un peu anxieuse :

— Heureuse ?

Elle essaya de répondre oui... Sa gorge était comme paralysée. Au lieu des mots qu'elle aurait voulu prononcer, elle ne put que dire :

— Je ne sais pas.

Il effleura sa main d'une caresse timide :

— Je me sens moi-même un peu étourdi... reconnut-il ; quand nous aurons bu un peu de vin, cela ira mieux. Je n'ai qu'à passer une minute à l'hôtel pour prendre mon nécessaire.

— Quel nécessaire ?

Il rit, d'un rire un peu nerveux :

— Mais nous allons avoir notre lune de miel, loin de votre père et de ma mère, n'est-ce pas ? Où imaginez-vous aller ?

— Je n'ai rien apporté. Je n'ai que ce que j'ai sur moi.

— Qu'importe ! Nous parlerons de cela en déjeunant.

Il se tut jusqu'à leur arrivée devant l'hôtel où sa mère et lui habitaient toujours. Il sauta de la voiture, en disant :

— Je reviens tout de suite.

Il la laissa, assise dans l'auto, seule et se répétant qu'elle rêvait, qu'elle allait se réveiller et se retrouver dans sa propre chambre... Elle se pinça le poignet pour chasser le cauchemar ; mais la réalité, c'était bien cette rue bruyante où les autobus, les taxis défilaient, où les piétons se hâtaient, trop occupés de leurs propres affaires pour lui jeter même un regard.

Soudain alors, Mariette se sentit lucide et elle suivit des yeux une jeune fille qui passait menant, au bout d'une laisse, un petit chien blanc qui ressemblait au regretté Gadget.

Comme emportée par un tourbillon, elle se retrouva en pensée, à un jour ensoleillé des dernières vacances. Jerry était étendu paresseusement sur le sable et elle courait le long de la plage avec Gadget qui aboyait joyeux sur ses talons. Ces souvenirs passaient devant ses yeux avec netteté et non comme des images presque oubliées.

Elle vit alors clairement qu'elle s'était mise dans une situation tellement inextricable qu'Ottershaw lui-même ne pourrait rien pour elle. Mariée ! Elle était mariée à un homme qu'elle n'aimait pas, qui allait revenir et l'emmènerait avec lui, pour toute la vie.

Elle n'eut pas conscience d'ouvrir la portière de l'auto ; d'un bond, elle sauta sur la chaussée, entra dans le parc et se mit à courir à perdre haleine jusqu'à ce qu'elle l'eût traversé ; alors, elle s'arrêta quelques secondes, essoufflée, l'épouvante au coeur. Ottershaw lui avait bien dit qu'un jour, elle se mettrait dans de terribles difficultés si elle demeurait aussi impulsive. Mais il n'aurait jamais imaginé cette tragique aventure !

Elle ne vivrait jamais avec Adrien ; personne ne pourrait l'obliger à tenir une promesse qu'elle avait faite dans un moment de folie et incapable de répondre de ses actes. Des gens arrivaient à se délivrer d'un mariage qui avait été une erreur... Elle aussi trouverait bien un moyen...

Elle avisa un salon de thé, commanda du lait et un sandwich puis, vidant sa bourse, se mit à en examiner le contenu. Il y avait là cinq livres environ, plutôt plus que moins, en comptant la menue monnaie : autrefois Mariette et sa mère avaient fait durer cinq livres très longtemps...

Elle allait louer une chambre meublée, bon marché et resterait là jusqu'à ce qu'elle ait pris une décision. On allait la rechercher, bien entendu. Son père, Adrien, Mme Dundas... Peut-être même préviendraient-ils la police, mais elle s'arrangerait pour qu'on ne la retrouve pas. Elle avait entendu dire que si on désire se cacher, le plus sûr est de descendre non loin de la demeure qu'on vient de quitter.

Quelque chose tomba en tintant sur le sol, à ses pieds. Se baissant, elle aperçut son alliance qui roulait un peu plus loin sous une chaise... Ah ! bien, qu'elle s'en aille ! Elle était trop grande d'ailleurs, et, de toutes façons, Mariette n'avait pas l'impression que cette bague lui appartînt.

La serveuse revint avec la commande et demanda :

— Avez-vous laissé tomber quelque chose ?

Et Mariette secoua la tête :

— Non, merci, rien du tout.

Elle se trouva mieux après avoir mangé. La tête ne lui tournait plus ; elle se sentait plus lucide.

Voyons, Adrien devait être à sa recherche maintenant. Quand il était redescendu avec son sac et ne l'avait pas trouvée dans l'auto, il avait pensé sans doute qu'elle était retournée à l'appartement... et en voiture il ne faudrait pas plus de quelques minutes à Adrien pour s'y rendre et constater qu'il s'était trompé. Alors, bien entendu, il dirait à tout le monde qu'ils s'étaient mariés, ce matin même !

Après avoir marché quelques instants, elle abandonna la large avenue pour une rue adjacente qui menait à un petit square un peu négligé ; elle regarda avec des yeux curieux les façades des maisons qui avaient eu leur heure de splendeur. L'une était un hôtel à présent, car une plaque indiquait en lettres dorées : « Eau courante, chaude et froide, dans chaque chambre ». La mère de Mariette avait souvent dit que c'était là, à son idée, le vrai confort, mais bien qu'elle eût toujours désiré habiter dans un hôtel de ce genre, elle s'était abstenue, ses moyens ne permettant aucun luxe. Mariette s'éloigna, en se rappelant qu'elle n'avait que cinq livres pour toute fortune.

Mais voici, de l'autre côté du square, à une fenêtre, au rez-de-chaussée d'une maison de trois étages, une pancarte qui annonce simplement : « Chambres meublées ». Mariette monta les marches du petit perron, sonna. Un long moment d'attente. Personne ne répondait... Enfin, une jeune femme, au vi-

Prêtes en tout temps...
parfaites tout le temps...
LES OLIVES
Gattuso



Dégustez avec satisfaction la délicate saveur des Olives Gattuso. Chaque Olive Gattuso est cueillie avec soin.... entièrement à point! Dans les salades, les hors d'oeuvres, ou comme plat supplémentaire à votre repas principal... régalez-vous ...insistez pour avoir les Olives Gattuso.

MAINTENANT! LES OLIVES GATTUSO SONT EMPAQUETÉES HERMÉTIQUEMENT dans des jarres à nouveau serviables dans le refrigérateur. L'Olive Gattuso est à saveur scellée . . . toujours fraîche . . . et la jarre devient un pot très commode pour la cuisine.

GATTUSO CORPORATION
ST-LAURENT, P.Q.



Tout à fait ce que nous attendions



VÊTEMENTS DE TOILETTE ET DE SPORT
POUR FILLETTES PAR

jean durain
de Californie



On trouve enfin au Canada les créations Jean Durain ! Ces vêtements de toilette et de sport pour fillettes entre les âges de 3 à 6 et 7 à 12 connaissent déjà une très grande vogue aux Etats-Unis, en Angleterre, Australie, Nouvelle-Zélande et Afrique-du-Sud.

Vous trouverez l'étiquette Jean Durain dans les meilleurs magasins partout au Canada. C'est votre garantie de qualité.



JEAN DURAIN DE CALIFORNIE (CANADA) LTEE,
1121, rue Sherbrooke, ouest, Montréal





Protection plus sûre et plus facile contre les problèmes d'hygiène intime



1. ANTISEPTIQUE—Les Norforms sont maintenant plus sûrs et plus efficaces que jamais. La formule nouvelle, exclusive, permet au suppositoire de fondre à la température du corps et de former une pellicule protectrice très efficace. Aucun effet nocif sur les tissus délicats.

2. DESODORISANT—Les Norforms sont aussi d'excellents désodorisants. Ils éliminent totalement toute odeur gênante et désagréable.

3. EMPLOI COMMODE—Les Norforms sont de petits suppositoires vaginaux d'emploi très facile et pratique. Ils ne sont pas gras et se conservent à toute température.

NOUVEAUX

NORFORMS

AMÉLIORÉS

- *éprouvés par les médecins*
- *adoptés par les femmes*

Suppositoires vaginaux pour l'hygiène intime

GRATUIT—Pamphle de renseignements Norform.
Postez ce coupon à: Dept. P-4, Norwich Pharmacal Company Ltd., 107 Atlantic Avenue, Toronto, Ont.

Veuillez me faire parvenir, sous enveloppe blanche, le nouveau pamphlet Norform.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

sage avenant, vint ouvrir et sourit à la visiteuse et lui demande :

— Que désirez-vous ?

— Je voudrais une chambre-studio.

Elle ajouta après un petit silence :

— Pas trop chère, au dernier étage, par exemple.

La jeune femme hésita, puis, s'effaçant, murmura :

— Entrez, je vous prie.

Mariette sentit que la logeuse l'examinait avec attention, avant de dire :

— Quand désirez-vous vous installer, si nous nous entendons ?

— Dès maintenant.

— Mais... vos bagages ?

La jeune fille sentit son coeur s'arrêter, mais elle répondit avec calme :

— Si vous avez ce qui me convient, j'irai les chercher.

Après une ou deux secondes, la femme dit enfin :

— Je vais vous montrer la seule chambre que j'aie de libre. Si vous voulez bien me suivre.

Elle la mena dans une gentille petite pièce, au deuxième étage, donnant sur un jardin qui avait dû être très joli autrefois, mais, à présent, quoique net et propre, il avait l'air abandonné. La chambre était confortable et bien tenue. La logeuse fit remarquer à Mariette qu'il y avait, au-dessus de la toilette, un réservoir à eau chaude et froide.

— Ah ! c'est très agréable, dit Mariette, puis : Cette chambre me plaît. Quel en est le prix par semaine ?

— Trente shillings, et vous pouvez avoir le petit déjeuner, si vous le désirez, mais pas d'autres repas.

Mariette sortit sa bourse de son sac :

— Je voudrais payer deux semaines d'avance...

Mais la jeune femme fit un pas en arrière :

— Je demande en général des références, d'abord...

Ce fut là un mauvais moment pour Mariette, enfin, elle prit son courage à deux mains, et déclara :

— Des références ? Je ne crois pas pouvoir vous en donner, mais ne craignez rien, vous n'aurez pas d'ennuis à cause de moi.

— C'est que... vous avez l'air si jeune, objecta la femme perplexe et comme s'excusant.

Mariette eut son joli sourire désarmant :

— Quant à cela, je n'y puis rien, dit-elle : Louez-moi cette chambre, je vous en prie.

— Soit, entendu.

La logeuse prit l'argent d'un geste hésitant et insista :

— Vous irez chercher vos bagages, n'est-ce pas ?

— Certainement, ce soir même, affirma Mariette.

Un instant plus tard, elle était seule. Elle eut un profond soupir de soulagement et s'assit sur le bord du lit-divan ; elle se sentait faible et trébuchante. Mais elle était sauvée, — pour le moment. — Il y avait aussi la question des bagages... Elle trouverait bien quelque moyen de la résoudre...

Si elle pouvait avertir Mme Luff... Elle savait pouvoir compter sur son dévouement et sa discrétion, mais comment l'atteindre ? Mariette n'osait pas retourner à l'appartement, ni même envoyer un mot de peur qu'il ne fût intercepté. Elle avait l'impression, comme un condamné à mort évadé, d'avoir réussi, pour quelques instants au moins, à échapper au supplice.

Elle s'étendit sur le divan et ferma les yeux. L'oreiller était un peu dur mais combien il était bon d'être seule, tranquille, dans cette chambre où personne ne viendrait la déranger.

Mariée ! Et pas avec Jerry... Folle qu'elle avait été de croire une pareille chose possible ! Tout près de ses paupières baissées, il lui sembla à nouveau voir le visage inoubliable, le sourire sérieux et les yeux bruns ; et tout à coup, elle se souvint qu'en ce matin radieux, au bord de la mer, quelques minutes avant la mort de Mme Clare, Jerry lui avait dit : « J'ai rêvé corbeau : mauvais présage... » Elle s'était moquée de lui, alors, persuadée que l'avenir ne leur réservait que du bonheur.

UNE BOULETTE DE PAPIER

[*Suite de la page* 11]

il comprit assez vite que le ménage Tessier battait de l'aile. Il emmena Monique déjeuner dans une boîte chic. Ils allèrent aux courses et prirent rendez-vous pour le lendemain.

Le soir même, un peu dégrisée, Monique reçut un pneumatique brûlant, sur du papier mauve parfumé. Une fleuriste apporta une azalée. Pierre Truffaud ne perdait pas son temps.

Debout près des fleurs, le fameux billet à la main, Monique ne trouvait plus son coup de tête drôle. Ce jeune homme prétentieux, l'agaçait et — c'était plus fort que sa volonté — elle pensait continuellement à Jacques. Elle décida de téléphoner pour annuler le rendez-vous projeté.

A ce point de ses réflexions, la porte du studio s'ouvrit et Jacques entra. Vite, Monique froissa le malencontreux billet et le jeta vers la cheminée où brûlait un feu de bûches.

— Hourra ! fit Jacques, j'ai réussi. Je reprends ma place chez *Irène et Olga*... Je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt pour ne pas te donner de fausse joie. Figure-toi, j'ai rencontré Mme Olga, avenue Georges-V. Je me suis payé d'audace et je lui ai exposé des idées nouvelles. Ça lui a plu, d'autant qu'elle veut transformer sa maison. Je lui ai soumis des croquis. Je commence lundi !

Il saisit Monique à pleins bras, tournoyant, heureux comme un gosse. Enfin, il remarqua l'azalée :

— Tu as acheté des fleurs ! Tu sentais que la chance revenait !

Monique était heureuse, elle embrassait son mari, le serrait contre elle pour bien se persuader qu'elle ne l'avait pas perdu... Et voici que ce bonheur ne fut plus suspendu qu'à un détail infime : le fameux billet mauve, qu'elle avait froissé et jeté dans l'âtre, était tombé devant le foyer et Jacques se penchait déjà vers lui. Il allait le ramasser, le défroisser, lire les mots enflammés et apprendre du coup que sa femme avait passé la journée en ville avec Pierre Truffaud qui lui rappelait, en outre, la promesse d'un rendez-vous pour le lendemain.

Un petit fauve s'élança alors du haut de la table, poussa la boulette avec ses griffes et disparut avec elle sous un meuble.

— Défense de toucher aux joujoux de Mlle Moune ! fit Jacques, joyeux. J'ai une idée ! Je descends chercher un apéritif et un bon gâteau : il faut fêter mon travail retrouvé ! Mets la table pendant ce temps !

Il courut vers l'entrée et descendit avec un bruit d'avalanche. Monique se mit à genoux sur le tapis. Elle trouva Moune couchée sur la lettre et clignant des yeux d'un air malin.

Dans l'âtre, le brûlant billet ne fit qu'une flamme insignifiante.

MAGDA CONTINO.



Que d'eau, que d'eau ! Et vous vous débattez avec un vieux débouchoir ! Que d'efforts inutiles : Gillett déboucherait cette conduite en un clin d'oeil ! Versez y simplement 3 c. à thé de Gillett pure, et voilà qui est fait ! Gillett dissout la graisse, débouche les conduites obstruées et permet à l'eau de couler librement.

De plus, la lessive Gillett facilite également le nettoyage des planchers et des toilettes, détruit le contenu des privés, désodorise les poubelles. Elle vous aide de mille façons. Achetez-en dès aujourd'hui !



GL-229F

CORS AMPOULES OIGNONS

Soulagement ultra-rapide

3 raisons d'être meilleur



Et vous retombez gaillardement sur vos pieds !

Les Zino-Pads du Dr. Scholl's, type *Super-Soft*, ont trois supériorités : (1) Ils soulagent la douleur en un tournemain... permettent de porter des chaussures neuves. — (2) Arrêtent les cors et les ampoules *avant* qu'ils ne se développent. — (3) Suppriment les mêmes cors ou ampoules par l'un des procédés les plus rapides que connaisse la Science médicale. On ne connaît rien de plus efficace ni de mieux combiné. Procurez-vous dès aujourd'hui les fameux Zino-pads.





Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des **Produits Persans** 8258 rue DROLET Montréal



Mais Jerry avait eu raison — il avait toujours raison.

Pour la première fois, depuis le soir cruel de leurs adieux, Mariette put jeter dans son coeur un regard que la douleur, la colère ou la jalousie ne troublaient pas. Elle comprit qu'elle l'aimait, n'avait jamais cessé de l'aimer et l'aimerait toujours, oui, en dépit de la façon injuste et cruelle dont il l'avait traitée, en dépit du fait qu'il s'était retiré d'elle. Elle l'aimait, malgré la jeune fille en rose, et bien qu'elle-même, à présent, fût nominalement la femme d'un autre homme ; elle l'aimait en dépit de tout et de tous. Peut-être ne le reverrait-elle jamais ; peut-être ne l'avait-il jamais aimée, mais cela ne changerait rien. Il n'existerait pas d'autre homme au monde pour elle...

Elle s'endormit avec l'étrange conviction qu'il était près d'elle, lui tenait la main en lui disant que tout s'arrangerait, qu'il la sortirait de l'embarras dans lequel elle s'était mise, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Bercée par cette promesse, elle s'endormit d'un sommeil profond, réparateur et sans rêves, pour ne s'éveiller que bien avant dans la journée, alors que l'ombre bleuâtre du crépuscule envahissait la pièce : un dernier et rose rayon du soleil couchant posé sur le sol, près du divan.

Elle sursauta, tremblante, ne sachant tout d'abord pas où elle était, puis se secouant, elle essaya de rire : voyons elle se trouvait en sécurité et tout s'arrangerait finalement ! L'optimisme de sa jeune nature lui revenait avec une nouvelle force la remplissant de courage.

Elle se lava le visage et les mains, puis, sentant qu'elle avait faim, mit son chapeau, son manteau, pour aller manger quelque chose et tenir sa promesse à la logeuse à propos des bagages. Elle ne prenait plus la situation tellement au tragique maintenant ; le sommeil, en la délassant, lui avait redonné du courage. Sa mère et elle s'étaient trouvées dans de pires conjonctures et s'en étaient toujours tirées d'une façon ou d'une autre. Elle s'efforçait d'oublier que, dans les derniers temps, Ottershaw avait été là pour les aider, s'efforçant aussi d'oublier qu'il était à présent aussi loin d'elle que s'ils vivaient dans des planètes différentes.

Elle donna l'électricité, jeta un regard autour d'elle. Décidément, la pièce n'était pas mal du tout ! D'instinct, elle exagérait un peu son impression favorable pour garder à tout prix sa bonne humeur. Elle aperçut un petit tableau près de la cheminée, avec cette inscription : « Rien n'est perdu tant que le courage vous reste ». Ah bien ! c'était là un bon présage ! Elle ouvrit la porte sans bruit et se dirigea vers l'escalier.

Il devait y avoir beaucoup de locataires car, à chaque porte, au-dessous du numéro, s'encastrait une carte de visite. On n'entendait aucun bruit : c'était une maison tranquille où chacun devait vivre pour soi, se dit Mariette tandis qu'elle descendait l'escalier, en prenant garde de ne pas troubler le silence. Elle était parvenue au premier étage quand une porte s'ouvrit en face de la cage de l'escalier et un homme parut, un homme qui jeta un regard machinal vers Mariette, hésita, puis avec une sourde exclamation, fit un pas vers elle :

— Mon Dieu !... Mariette !

La jeune fille crut que son coeur s'arrêtait de battre ; le sang se retira de ses joues et elle étendit la main vers la rampe pour s'y cramponner, tandis qu'elle regardait, sans le voir, Ottershaw... Puis, soudain, reprenant ses esprits :

— Comment avez-vous osé me suivre ! cria-t-elle. Je vous ai dit que je ne voulais jamais vous revoir, je vous ai dit...

— Vous suivre ? Mais c'est ici que j'habite.

Ils se regardaient en silence. Les yeux de Mariette étaient furieux et incrédules. Elle voulut dire : « Je ne vous crois pas ! Je ne crois pas un mot de ce que vous dites ! » Mais ses forces l'abandonnèrent et elle serait tombée si Ottershaw ne s'était précipité pour la soutenir. Tout se brouilla devant ses yeux. L'émotion, la faim — car, en réalité elle n'avait rien mangé depuis la veille — c'était trop pour elle, et pour la première fois de sa vie, Mariette s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, un peu plus tard, elle se trouva à demi étendue dans un fauteuil, devant une fenêtre ouverte ; il faisait sombre dehors et un peu de vent frais jouait sur son visage. Un moment encore, elle resta sans bouger, cherchant à comprendre où elle était. Pas à la maison, certainement, ni même dans la modeste chambre louée à cette jeune femme qui lui avait demandé des références. Où alors ?

Elle se redressa avec peine, regarda autour d'elle et vit une chambre qu'elle ne connaissait pas, qu'elle était sûre de n'avoir jamais vue, éclairée faiblement par une lampe à abat-jour... Enfin, elle aperçut vaguement entre la lumière et elle une haute silhouette sombre qui se déplaçait et une voix dit :

— Ce n'est rien, Mariette. Vous vous êtes trouvée mal et je vous ai portée dans ma chambre. Buvez ceci et vous vous sentirez mieux.

Elle détourna la tête :

— Non, merci.

— Mais si. C'est du cognac, cela vous fera du bien.

Il approcha le verre de ses lèvres et elle but, la conviction de naguère lui revenant qu'il était inutile de discuter avec Jerry. Jusqu'à la fin, il fallait toujours lui céder. Ce verre d'alcool la ragaillardit d'ailleurs. Elle sentit le sang circuler de nouveau dans ses veines et la réchauffer, tandis que, peu à peu, la terrible sensation de vertige, diminuait.

Elle passa la main sur son front et murmura :

— C'est étrange comme le monde peut être petit, justement quand on voudrait le plus qu'il soit immense, pour qu'on puisse s'y cacher...

Mais c'était plutôt pour elle-même qu'elle émettait ces mots d'un air las.

— Pourquoi voulez-vous vous cacher ? demanda Ottershaw, surpris.

Elle ne répondit rien et il reprit avec douceur :

— Pourquoi pensiez-vous que je vous avais suivie ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Elle aurait voulu le défier à nouveau, mais elle n'en avait pas la force ; tout recommençait à tourner autour d'elle ; elle appuya de nouveau sa tête au dossier du fauteuil et dit en s'efforçant de rire :

— J'ai tellement faim.

— Faim ?

Il la regarda une seconde, abasourdi, puis sortit de la pièce sans rien dire, tandis que Mariette se sentant tout à fait mal, fermait les yeux. C'était terrible d'être si faible que ses membres ne lui obéissaient plus ou semblaient ne plus lui appartenir et elle n'avait envie de rien d'autre au monde que de pleurer, de pleurer...

Elle se raidit en appelant à elle toute sa volonté. Quelle sottise ! A quoi bon pleurer, d'ailleurs ! Personne n'avait d'affection pour elle. Qu'elle pleure ou non, ce serait bien égal à Jerry !... Il revenait alors qu'elle pensait cela, confusément, amèrement. Il entra, portant un plateau sur lequel il y avait des sandwiches assez gauchement coupés et un verre de lait. Il posa le plateau sur une petite table, à côté d'elle :

— Je n'ai pu trouver que cela, dit-il. Mangez, je reviendrai dans un instant. Je serai dans la pièce à côté.

— Vous devez penser que je suis

WARNER* *vous dit...*

dégagez tout à votre aise
vos jolies épaules !

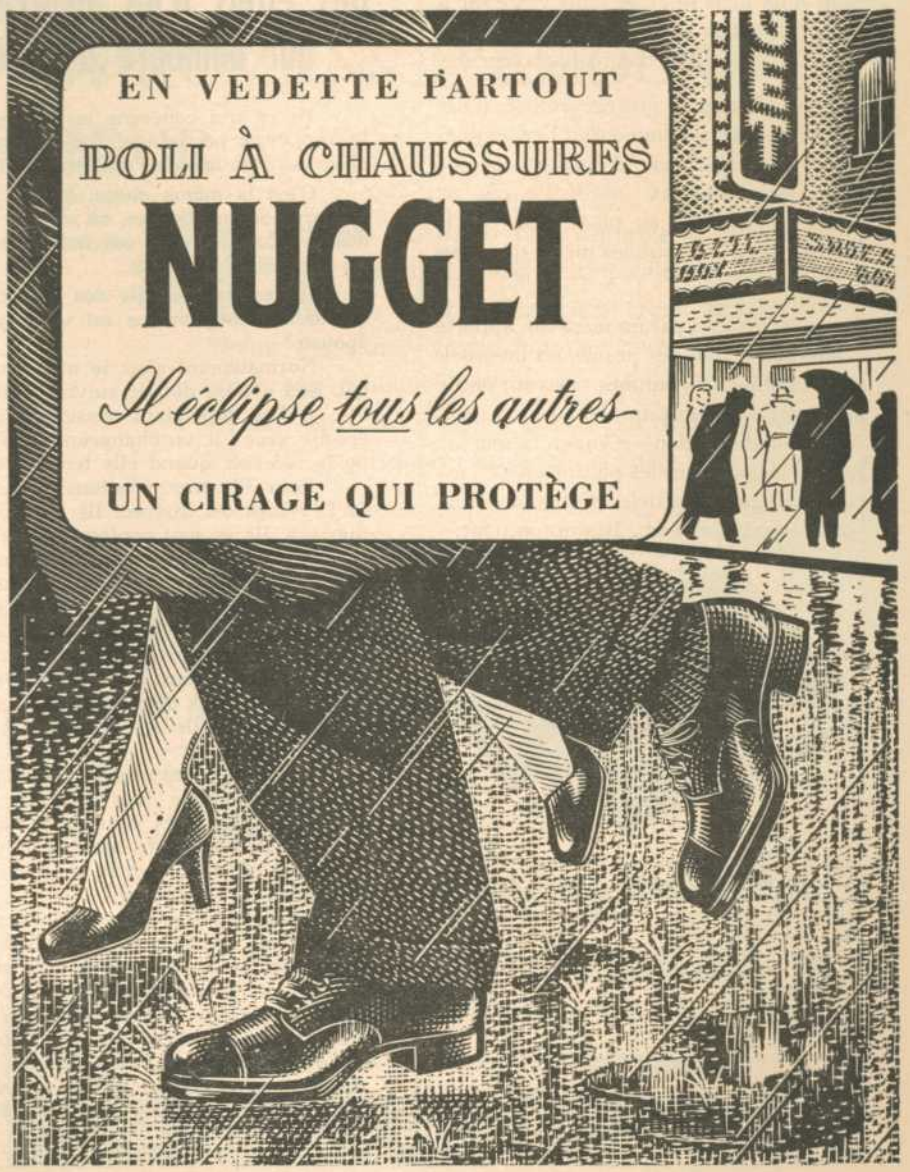


Rien ne vous empêche, jolie Madame, de porter les grands décolletés et d'être parfaitement à l'aise à la fois si vous avez un soutien-gorge sans bretelles Warner. Les baleines sont les plus souples, les plus légères qui soient; il n'y a qu'un soupçon de fil métallique et le tout est légèrement coussiné. En broadcloth et en marquisette de nylon. Dans tous les bons magasins.

Soutien-Gorge • Gaines • Corselettes Warner
Parisian Corset Mfg. Co. Ltd.
Québec • Montréal • Toronto

*MARQUE DÉPOSÉE Soutien-gorge No 20-59—blanc seulement. Goussets A, B et C.

EN VEDETTE PARTOUT
POLI À CHAUSSURES
NUGGET
Il éclipse tous les autres
UN CIRAGE QUI PROTÈGE



Tampax

se porte sous la douche ou dans la baignoire



Si vous avez l'habitude de porter des serviettes sanitaires encombrantes, cela peut vous paraître incroyable. Tampax se porte sous la douche ou dans la baignoire parce qu'on le porte intérieurement.

Tout ce qui concerne Tampax est petit et délicat. L'applicateur se jette, on dispose facilement du Tampax, l'approvisionnement d'un mois se glisse dans votre sac à main. Une fois que vous aurez adopté Tampax, vous aurez d'agréables surprises.

D'abord, Tampax protège contre toute odeur; ensuite, il élimine tout l'encombrement de ceintures, d'épingles et de serviettes. (Tampax ne décèle pas sa présence; une fois en place, vous ne le sentez pas et vous oubliez même que vous le portez.)

Tampax, inventé par un médecin, apporte la solution à tous ces problèmes mensuels et des millions de femmes trouvent en lui la protection sanitaire idéale. En trois degrés d'absorption—régulier, super et junior. Dans toutes les pharmacies et aux rayons de menus articles. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom .....
(écrire bien lisiblement)

Adresse .....

Ville ..... Prov. ..... RP 354

folle, dit-elle, essayant de prendre un ton dégagé, et il répondit :

— Je vous dirai ce que je pense de vous quand vous aurez pris quelque chose.

Elle essaya de prononcer quelques mots, mais, en réalité, il lui semblait qu'il n'y avait rien à dire. Elle regarda autour d'elle. La chambre-studio était bien mieux meublée que celle de l'étage supérieur ; il y avait, çà et là, des objets qu'elle se rappelait avoir vus autrefois dans l'ancienne installation de Jerry. La vue de ces objets la ramenait vers l'époque heureuse ; le souvenir des événements funestes s'effaçait : c'était comme si un magicien, d'un coup de sa baguette, lui faisait remonter le cours du temps, ressuscitait les jours abolis. Elle se reprit enfin, et se levant :

— Merci d'avoir été si obligeant, dit-elle d'une voix incertaine. Je vais m'en aller à présent.

Mais il se mit entre la porte et elle.

— Non, ne partez pas encore. J'ai à vous parler. Pourquoi êtes-vous ici ? Est-il arrivé quelque chose ? Est-ce que quelqu'un a mal agi envers vous ?

Elle secoua la tête. Non, honnêtement, personne, sauf Jerry et elle-même.

— Alors, comment se fait-il ?

— Je me suis enfuie.

Elle avait parlé presque contre sa volonté, mais après tout, c'était sans importance qu'elle lui dise ou non la vérité. Que, dans un moment de folie, elle ait épousé Adrien Dundas, cela ne regardait qu'elle.

Ottershaw s'approcha :

— Pourquoi ?

Elle secoua à nouveau la tête :

— Mon Dieu, simplement parce que... tout me déplaisait, et que je voulais être libre.

Un bref silence, puis Ottershaw murmura avec regret :

— Ainsi, elle n'a pas réussi...

— Qu'est-ce qui n'a pas réussi ?

— Notre expérience.

Elle le regarda sans comprendre. De quelle expérience voulait-il parler ? Peut-être sa tête n'était-elle pas bien solide encore... Mais il précisa :

— Les anciens jours valaient mieux, Mariette.

— Oui, dit-elle, d'un ton parfaitement calme.

Il lui semblait qu'on lui parlait d'une histoire très ancienne, qui s'était passée il y avait des années et des années. Soudain, elle sentit des larmes sur ses joues ; elles coulaient brûlantes et pressées, malgré tous ses efforts pour les retenir. La fatigue, la réaction après toutes ces semaines d'extrême tension étaient plus fortes que sa volonté.

Elle entendit Ottershaw dire avec une voix de détresse :

— Non, Mariette, non. Je vous en prie !

Elle l'écarta d'une main tremblante :

— Ce n'est rien, je suis seulement un peu nerveuse et fatiguée. Laissez-moi un instant, voulez-vous ?

Il se détourna à demi comme pour lui obéir et s'éloigner, puis, se ravisant, il s'arrêta, revint vers elle et la prit dans ses bras.

Un instant, elle essaya de se dégager, mais, soudain, cessant de lutter, elle se suspendit au cou de Jerry et abandonnant sa tête contre son épaule, elle

LA FEMME DEVANT LA LOI :

Des effets d'un divorce étranger sur un conjoint qui demeure dans la Province de Québec.

En ce qui concerne le mariage, c'est la loi du domicile qui prévaut. Quand deux personnes s'unissent par le mariage, elles doivent le faire en observant les lois de l'endroit où elles ont leur domicile.

C'est la même chose, quand il est question d'obtenir une séparation de corps ou un divorce, ou encore de faire annuler un mariage. Les procédures pour arriver à ces fins doivent être conformes aux lois en vigueur au domicile des époux.

Où est le domicile des époux, quand ils sont séparés et que le mari vit dans une province ou un pays différent de celui où se trouve son épouse ?

Normalement c'est le mari qui détermine le lieu du domicile conjugal. Son épouse doit le suivre où il juge à propos d'aller habiter.

Il faut cependant considérer le cas du mari qui refuse d'amener son épouse avec lui, en changeant de province ou de pays, ou encore qui refuse de la recevoir quand elle tente de le rejoindre.

Pour illustrer, étudions le cas suivant. Deux époux se marient dans la Province de Québec. Ils y étaient domiciliés tous les deux avant leur mariage. Ils se sont conformés aux lois. C'est dire que leur union est légale. Après leur mariage, ils continuent d'habiter la province de Québec. Ils ont donc leur domicile dans cette province.

Mais voilà que le mari quitte sa femme pour aller travailler aux Etats-Unis. En partant il lui promet de la faire venir sous peu. Mais loin de remplir cette promesse, il se garde bien de lui donner de ses nouvelles. L'épouse sait qu'il est aux Etats-Unis. De temps en temps, elle apprend qu'il habite telle ville. A d'autres moments on le rapporte ailleurs. En réalité, il ne s'occupe pas d'elle. Au contraire il fait en sorte qu'elle ne puisse le rejoindre.

A un moment donné, l'épouse abandonnée apprend que son mari a obtenu un divorce dans un Etat américain, où il demeure.

Peut-elle alors contracter un nouveau mariage dans la province de Québec, sur la foi du divorce obtenu par son mari, aux Etats-Unis ?

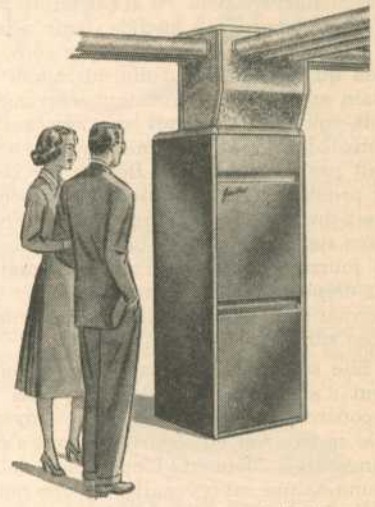
Non. Car le divorce américain n'est pas valide dans la Province de Québec.

Dans le cas présent, le domicile des époux est encore dans la Province de Québec, où l'épouse a continué d'habiter. Le mari, en désertant sa femme et en ne l'invitant pas à le suivre, a changé de résidence. Il n'a pas changé de domicile cependant, c'est-à-dire que le domicile conjugal n'a pas changé. Le domicile conjugal n'ayant pas changé, le divorce obtenu aux Etats-Unis n'est pas légal, nos lois ne le reconnaissant pas. Au point de vue de nos lois, cette femme est encore mariée à son époux absent. *Référence : cause no* 265,270 *des dossiers de la Cour Supérieure, à Montréal ; jugement du* 21 *novembre* 1953.

ROBERT MILLET, B.A.



La plus jolie maison moderne n'est pas mieux que son Système de Chauffage



au gaz ou à l'huile

ALORS - installez 'Janitrol'

Le meilleur système de chauffage automatique interchangeable actuellement au Canada

Le "Janitrol Save-Way Air System" est l'oeuvre des plus grands fabricants de systèmes de chauffage au gaz et à l'huile de toute l'Amérique du Nord. Alvar Simpson Ltd. en assure la distribution dans tout le Canada. Vous trouverez Janitrol, *sans tarder* chez le marchand de votre quartier dont vous trouverez l'adresse aux pages jaunes de votre annuaire du téléphone. Sinon, utilisez le coupon ci-dessous.

100% des Utilités au Canada Approuvent et Recommandent **'Janitrol'**

COMMANDEZ NOS BROCHURETTES GRATUITES
sur tous vos PROBLEMES de CHAUFFAGE.

M. JEAN La POINTE,
GÉRANT,
ALVAR SIMPSON LIMITED,
Dépt. R.P.,
9760, BOULEVARD SAINT-LAURENT,
MONTREAL, P. Q.

Veuillez envoyer brochurettes gratuites à

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

POUR SYSTÈME A L'HUILE ☐ GAZ ☐

sanglota sans retenue, en balbutiant :

— Oh Jerry ! Oh Jerry !...

Il la porta jusqu'au grand fauteuil où il s'assit en la tenant toujours embrassée. Quand les sanglots de Mariette s'apaisèrent un peu, il effleura de ses lèvres les cheveux de la jeune fille en murmurant :

— Pardonnez-moi !

Elle se redressa et, assise sur les genoux de Jerry, comme une enfant, elle détourna son visage et dit d'une voix désolée :

— Je suis une telle sotte. Vous devez me détester plus encore maintenant. Mais je ne savais pas que vous habitiez ici. J'aurais préféré mourir que d'entrer dans cette maison si j'avais su que vous y étiez.

Ottershaw avait-il entendu ou non ? Il ne répondit rien, mais déclara soudain d'une voix émue :

— Je vous aime.

— Vous m'aimez ?

Et de toute sa personne émanait une interrogation passionnée.

— Je vous aime, je vous ai toujours aimée.

Les yeux de Jerry soutinrent le regard de la jeune fille, tandis qu'il continuait :

— Je n'ai pas eu un moment de repos depuis que nous nous sommes séparés... Je m'imaginais avoir écouté la voix de la sagesse, du devoir, de l'honneur... J'ai cru que votre père avait raison quand il m'a dit qu'il serait injuste de vous retenir... que vous n'étiez qu'une enfant, que vous ne pouviez pas être sûre de vos sentiments, que vous vous étiez attachée à moi simplement parce que j'étais le premier homme qui vous avait courtisée. Je n'avais rien, comme avantages matériels, à vous offrir et lui avait tout. A la fin, il m'a convaincu, et je me suis rangé à son point de vue. C'était de ma part de la fierté. Mariette, je ne le nie pas, mais je ne pouvais supporter la pensée que vous étiez riche, puis qu'un jour viendrait peut-être où vous regretteriez de m'avoir épousé et où vous m'en voudriez.

Il prit la petite main de Mariette et la porta à ses lèvres en murmurant avec contrition :

— Pardonnez-moi !

Elle le regardait de ses grands yeux rougis de larmes...

Enfin, elle put articuler :

— A quoi bon me demander de vous pardonner à présent ?

— Parce que vous ne voulez plus de moi ?

— Parce que c'est trop tard !

— Trop tard !

Posant sa main sur l'épaule de la jeune fille, il la tourna doucement vers lui :

— Si vous voulez dire que vous ne m'aimez plus, alors, tant pis pour moi, je le mérite. J'ai agi comme un insensé.

— Non, ce n'est pas cela. Oh ! j'ai bien essayé de vous oublier, de vous détester, de me persuader même que j'en aimais un autre, mais pendant tout ce temps, il n'y avait que vous dans mon coeur.

Elle joignit les mains, en disant avec véhémence :

— Oh ! Jerry ! Pourquoi avez-vous agi comme vous l'avez fait ? Pourquoi ?

— Ma chérie, je me couperais la main droite si cela pouvait changer quelque chose... Malheureusement, cela ne servirait à rien. Il y avait entre nous, je le répète, la question d'argent. Votre père a été jusqu'à me dire que si vous m'épousiez, il ne ferait rien pour vous. Dans ces conditions, comment m'obstiner, vous priver de bien-être, vous entraîner dans ma vie médiocre... Ce n'eût pas été honorable de ma part... du moins, je me l'imaginais !

Mariette eut un rire déchirant :

— L'argent ! dit-elle. Comme si l'argent avait tant d'importance ! A quoi bon avoir une maison avec des quantités de pièces, alors que vous ne pouvez en habiter plus d'une à la fois. Je n'ai, à aucun moment, désiré être riche et à présent, moins que jamais. Ma conception du bonheur n'a pas changé : elle est la même que lorsque vous... que lorsque nous...

Elle s'interrompit et ce fut lui qui acheva :

— Lorsque nous nous aimions et que nous étions fiancés.

Mais Mariette détournait encore la tête et murmurait avec angoisse :

— Je me suis demandé bien souvent si vous m'aviez jamais vraiment aimée... Vous avez été si cruel quand je vous ai supplié de ne pas m'abandonner. Lorsqu'on aime quelqu'un, on n'est pas cruel, du moins, je ne pourrais pas l'être.

Ottershaw dit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Si toute ma vie est suffisante pour vous prouver combien je vous aime, Mariette...

Ele se mit debout, elle tremblait de tout son être.

— Il est trop tard ! dit-elle à nouveau, d'un ton désespéré.

— Mais pourquoi ?

— Parce que... même si je pouvais croire que vous m'aimiez vraiment... il est trop tard.

Elle respira profondément avant d'achever :

— Eh bien ! C'est pourtant ce que j'ai fait, Jerry... Je me suis brisée contre un mur...

Il se leva à son tour et, s'avançant vers elle :

— Expliquez-moi... Précisez... Qu'avez-vous donc fait ?

Elle leva les yeux vers lui et, au lieu de répondre, posa une autre question, sans aucun à-propos, semblait-il.

— Qui était cette jeune fille en rose qui vous accompagnait au théâtre, l'autre soir ?

Etre fixée sur ce point, paraissait à Mariette plus important que tout le reste.

Ottershaw rit :

— C'est la fille de mon nouveau patron. « Elle m'a demandé de l'emmener au théâtre parce que son fiancé n'avait pu se rendre libre.

Elle vous a appelé : « Mon très cher, » observa Mariette.

— Vous êtes sûre ? Alors, je n'ai pas fait attention. D'ailleurs, elle appelle tout le monde ainsi : son fiancé est le premier à en rire. Elle n'y entend pas malice et cela ne tire pas à conséquence. Je suis persuadé que vous l'aimerez, Mariette.

— Moi ? Jamais de la vie ! Je ne pourrai jamais que détester une personne qui a le front de vous appeler : « Mon très cher ».

— Alors, c'est que vous m'aimez encore un peu ?

Mariette, rougissant soudain, inclina la tête :

— Eh ! Je voudrais bien dire non et le penser, dit-elle redevenue un instant elle-même — mais ce ne serait pas vrai. Tous ces derniers temps, alors que vous avez été si cruel, si impitoyable, je n'ai pu cesser de vous aimer. Vous pouvez être, après cet aveu d'une fatuité insupportable, Jerry !

— Ma chérie... si vous saviez comme je me sens humble et honteux de ma misérable conduite.

Elle eut un bref sanglot, répétant :

— Jerry, pourquoi, mon Dieu, avez-vous cédé à mon père et à votre fierté... déplacée ? Vous avez gâché nos deux vies simplement par un scrupule... inepte, — par cette idée fausse qu'il ne fallait pas vous marier avec une femme dont vous pensiez qu'elle aurait peut-être de l'argent... Si vous saviez ce que toutes ces semaines, tous ces jours sans vous ont été pour moi...

— Pour moi aussi, Mariette, un long calvaire, avoua Ottershaw, profondément ému.



parce qu'ils sont en **toile d'Irlande**

LINGES À VAISSELLE
À LA PIÈCE OU À LA VERGE

LA TOILE D'IRLANDE
BELLE · DURABLE · ÉCONOMIQUE

THE IRISH LINEN GUILD
137 WELLINGTON STREET WEST. TORONTO.

24 ROMANS D'AMOUR
POUR $2.50

Une véritable aubaine, bien difficile à battre, et dont vous voudrez sûrement profiter. Le plus extraordinaire, c'est qu'en plus d'un roman, *La Revue Populaire* vous apporte, chaque mois, de nombreux articles illustrés sur les sujets les plus divers, dont la célèbre chronique d'actualité de Mme Lucette Robert : *Ce dont on parle.*

Donnez-vous tout simplement le mal de nous faire tenir $2.50 et vous recevrez votre *Revue Populaire*, avec tout ce qu'elle contient pendant 24 mois.

Remplissez le bulletin ci-dessous :

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE Populaire

CANADA
1 an $1.50
2 ans 2.50

ETATS-UNIS
1 an $2.00
2 ans 3.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

AIDEZ À FAVORISER LA SANTÉ DE VOS SEINS



Un Spencer fait sur mesure, vous vaut le maximum de confort — le bon support dont vous aurez besoin !

La plupart des femmes savent qu'un bon soutien-gorge est important à l'hygiène du sein, à partir du moment où celui-ci commence à se développer. Vous croyez cela important, n'est-ce pas ? Néanmoins, peut-être portez-vous le mauvais soutien-gorge.

Un soutien-gorge serré qui ajuste mal — qui comprime — peut réellement être préjudiciable à la santé de vos seins. Un Soutien-gorge Spencer — parce qu'il sera *individuellement dessiné, taillé et fait* pour vous uniquement — aidera à conserver la santé de vos seins en vous donnant un bon et confortable support. Porter un Spencer est une sage protection !

Vous aurez des lignes plus juvéniles et plus fermes dans votre Soutien-gorge Spencer. Et, vous saurez qu'il supporte vos seins en bonne position pour empêcher les délicats tissus de s'affaisser et s'étirer. Porter un Spencer fait spécialement pour vous est un heureux moyen de favoriser la santé de vos seins tout en obtenant une plus jolie silhouette !

Demandez une brochure GRATUITE

Apprenez comment les Vêtements de Fond et Soutien-gorge Spencer peuvent vous aider. Adressez le coupon ci-dessous ou téléphonez à la Corsetière Spencer la plus rapprochée (voir pages jaunes du bottin sous "Corsets"). Les Spencer ne se vendent pas dans les grands magasins.

Lordose Sein Ptose ☐ ☐ ☐

Veuillez adresser ma brochure de 20 pages GRATUITE.
J'ai indiqué mon problème de taille à gauche.
(Lettres moulées)

Madame
Mademoiselle .....
Adresse .....
Ville ..... Comté .....

ADRESSER aux Dessinateurs de Spencer, Rock Island, Québec. *Adresse américaine :* New Haven, Conn. 178-5-54

SPENCER

le support de dessin individuel

Mais la jeune fille, s'écartant de lui, dit après un instant :

— Eh bien ! tout ce qui est arrivé, c'est votre faute. Quoi que j'aie fait, c'est vous qui m'y avez poussée. Quand vous m'avez demandé de déjeuner avec vous — c'était hier ! est-ce possible ? Cela semble si loin ! — Je pensais que, peut-être, vous alliez me dire que vous aviez réfléchi, que vous regrettiez. Tout le long du chemin, en allant vous retrouver, je me berçais de cet espoir... Mais non, vous n'y pensiez pas... Alors, je... je...

— Alors, Mariette ?

— Je me suis mariée ce matin avec Adrien Dundas. C'est pourquoi je me suis sauvée aussitôt après la cérémonie, parce que, dès qu'il a été trop tard, j'ai compris que je ne pourrais jamais vivre avec lui, que je ne voulais jamais le revoir.

Elle se mit à trembler convulsivement, de la tête aux pieds, mais parvint à dire, d'une voix entrecoupée :

— Je devais être folle. C'est moi qui ai voulu ce mariage. Ce n'est pas sa faute. Quand je vous ai quitté hier, j'ai eu l'impression que plus rien n'avait d'importance. Combien m'était indifférent qu'il arrivât ceci ou cela... Nous nous sommes mariés ce matin et aussitôt après, je me suis enfuie.

— Mariette, ce n'est pas un mensonge pour me torturer ? C'est vraiment... la vérité ?

— Oui.

Et cachant son visage dans ses mains, elle dit à nouveau avec violence :

— C'est votre faute ! Votre faute !

— Je sais, dit-il, abattu soudain.

Puis, après une longue pause :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas d'alliance ?

— J'en avais une ; je l'ai perdue. Elle était trop grande, elle est tombée alors que je me trouvais dans un salon de thé, et je l'ai laissée là, sans essayer de la ramasser.

Elle éclata d'un rire subit, désespéré :

— Oh ! Tout cela n'est-il pas stupide ? Ne dirait-on pas une de ces histoires inventées qui n'arrivent jamais dans la vie réelle !...

Elle s'interrompit pour accuser encore :

— C'est votre faute, Jerry !

— Je ne me le pardonnerai jamais, murmura-t-il, l'air accablé.

— Oh ! si ! Vous vous pardonnerez et vous oublierez, dit-elle avec violence. Vous m'oublierez très vite. Je crois même que ce sera un soulagement pour vous de savoir que je ne peux plus vous ennuyer, que vous n'avez plus à vous préoccuper à mon sujet, que j'ai à présent un mari pour prendre soin de moi !

— Mariette, je vous en supplie !

Puis, plus posément, il demanda :

— Qu'allez-vous faire ? Il faut que vous avertissiez votre père, que vous lui fassiez savoir où vous êtes... ou bien que je...

— Si vous faites cela, je me sauverai à nouveau et vous ne me trouverez plus jamais ! Personne ne se soucie vraiment de moi. Mon père va se marier avec Mme Dundas il sera très heureux avec elle, et moi...

— Et vous ? demanda Ottershaw.

Alors, elle courut à lui et se jeta dans ses bras :

— Ne me renvoyez pas, Jerry ! suppliа-t-elle d'une voix entrecoupée. Que deviendrais-je sans vous ? Je n'ai jamais aimé que vous. Vous ne me repousserez pas. Vous l'avez fait une fois et vous en voyez le résultat... Je ne vous troublerai en rien, je vous le promets.

— Mariette !

Il se dégagea et s'éloigna un peu, tandis qu'elle restait là, secouée par les sanglots, levant vers lui des yeux pleins de supplication. Il revint vers elle, très pâle, et dit avec une douceur infinie :

— Vous resterez cette nuit ici, non pas avec moi, bien entendu, mais dans votre propre chambre, à l'étage au-dessus.

— Je n'ai pas de bagages, dit-elle au milieu de ses larmes, et la logeuse demande des références.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je la verrai et j'arrangerai les choses. Puis, j'irai trouver votre père ou je lui écrirai pour le rassurer.

Mais elle l'interrompit avec violence :

— Jamais je ne retournerai là-bas et jamais je ne vivrai avec Adrien, quand bien même le monde entier dirait que je le dois ! Oh ! Jerry ! Vous ne pouvez pas me demander de faire cela.

— Non...

Et soudain, avec passion, il s'exclama :

— Pardonnez-moi, Mariette, si vous le pouvez ; ma seule excuse est que je ne savais pas combien je vous aimais.

— Alors, vous me garderez ?

— Oh ! ma chérie !... Ma bien-aimée !

Ottershaw n'en put dire davantage et d'ailleurs, elle ne lui en laissa pas le temps, affirmant avec sa fougue retrouvée :

— Si vous me repoussez encore, je me tuerai. J'ai été sur le point de céder à cette tentation. Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'espérais toujours que vous me reviendriez... Alors même que je croyais vous haïr, j'ai toujours espéré...

Elle s'arrêta, comprenant enfin qu'elle avait éloigné, sinon détruit, l'espoir du bonheur dans la paix...

Cependant, puisque Jerry l'aimait, puisqu'il était là...

XII

Mariette repoussa tout sommeil cette nuit-là, croyant que si elle s'endormait, ce serait pour s'apercevoir à son réveil qu'elle avait rêvé l'heure tragique et bienheureuse passée auprès de Jerry, — car, dans son inconséquence de jeune amoureuse, une seule chose comptait vraiment pour elle : le fait qu'Ottershaw l'aimait encore. Quant au reste ?... Eh bien ! Elle lui laissait le soin de s'en charger, parfaitement certaine que, comme par le passé, elle pouvait s'en remettre à lui entièrement.

Au fur et à mesure que les heures passaient, son mariage avec Adrien Dundas ne lui semblait plus une catastrophe sans remède puisque Jerry l'avait absolument assurée de son amour. C'était là une de ces raisons sentimentales qui ne s'embarrassent pas plus de logique que de raison, mais Mariette s'y cramponnait avec une foi enfantine. Jerry n'aurait pas le coeur de la repousser à nouveau, elle en était sûre et cela lui suffisait pour l'instant.

Mariette mangea de bon appétit, puis s'en fut à la recherche de la salle de bains. Une heure après, baignée et habillée, elle attendait Ottershaw, persuadée qu'il ne s'en irait pas sans venir la trouver mais le temps passait ; elle descendit au rez-de-chaussée et demanda à son aimable logeuse si elle savait où il était.

— Il est sorti de très bonne heure. Je l'ai vu, ajouta-t-elle, car j'étais, tout à fait par hasard, dans le hall quand il a passé.

Mais, en réalité, Mlle Health avait guetté le départ de son locataire, ce matin-là : intriguée et attirée par Mariette, son instinct de femme lui faisait deviner une partie de la vérité, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'une histoire d'amour, et elle s'était prise aussitôt de sympathie pour la si jeune et jolie héroïne du roman probable. Elle l'invita spontanément à rester auprès d'elle, si la chère mademoiselle s'ennuyait, « en attendant le retour de M. Ottershaw ».

— Il ne va sûrement pas tarder...

Elle achevait à peine que la porte d'entrée s'ouvrit et :

— Je crois bien que c'est lui, dit-elle.

Mariette courut à sa rencontre.

— Jerry !



Nettoie, Adoucit, aide la cicatrisation !

Voici le "cold cream" médicamenté qui nettoie à fond !

• Donnez à votre peau un éclat de fraîcheur, de *4 façons,* chaque fois que vous nettoyez votre visage avec le "cold cream" Noxzema. Cet auxiliaire de beauté d'un parfum exquis comprend un nouvel antiseptique remarquable et une action médicamentée délicate.

Constatez ces avantages extra pour vous !

1. Nettoie à fond les pores de la peau !
2. Tonique salutaire et agréable pour la peau.
3. Calmant qui adoucit et assouplit la peau !
4. Crème corrective délicate pour la nuit — aide à cicatriser les marques cutanées.

Obtenez aujourd'hui le "cold cream" Noxzema *médicamenté* à tous comptoirs de produits pharmaceutiques et de cosmétiques — 26¢, 45¢, 79¢. Constatez les effets salutaires sur votre peau !

NOXZEMA *cold cream*



Donnez à vos cheveux la teinte et le lustre d'un **MARCHAND'S RINSE**

Vous attirez tous les regards — votre chevelure prend une fraîcheur si naturelle — grâce au lustre et aux reflets lumineux que lui donne un rinçage Marchand. Les cheveux ternes retrouvent de l'éclat et les mèches grises disparaissent aisément ! Blonde, brune ou rousse, une des 9 teintes naturelles de Marchand vous convient.

Ne donne pas l'effet de cheveux teints. Toutes les couleurs sont inoffensives et approuvées par l'Etat ; n'étant pas permanentes elles disparaissent au shampooing. Ayez *toujours* une chevelure lustrée et douce comme du satin, grâce à un rinçage Marchand après chaque shampooing.

6 rinçages pour 39¢ **2 pour 15¢**

MARCHAND'S HAIR RINSE

Fabricants de Marchand's Golden Hair Wash

Elle s'arrêta, interdite : il était pâle et la regardait sans sourire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, le coeur serré.

— Venez. Il faut que je vous parle.

Il n'en dit pas plus et Mariette le suivit, muette et bouleversée. Il était sûrement arrivé quelque chose de terrible. Elle n'avait jamais vu Jerry avec un visage aussi défait.

Quand ils eurent pénétré dans sa chambre, il referma la porte derrière lui et avança un siège pour la jeune fille :

— Asseyez-vous, Mariette, et tâchez d'être courageuse. J'ai quelque chose de grave à vous dire... Je ne suis pas un messager de bonnes nouvelles aujourd'hui.

Elle l'interrompit :

— Quelqu'un est mort ! Adrien ?

— Non, Mariette, c'est votre père.

— Jean ?

Il s'était approché d'elle et lui avait pris les mains, inquiet, car il comprenait bien quel choc ce nouveau malheur, aggravé encore par les circonstances, allait être pour elle. En effet, un long moment, elle resta là comme paralysée.

Mort ? Son père ? Cet homme qu'elle avait souhaité aimer d'un véritable amour filial et qui n'avait jamais cessé en réalité de demeurer pour elle un étranger. Elle entendait si vaguement ce qu'Ottershaw disait qu'elle dut faire effort pour comprendre.

— Cela est arrivé tout d'un coup. Je suis sûr qu'il n'a pas souffert. Mme Luff l'a trouvé sans connaissance, hier soir, dans son bureau. Elle a cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'une syncope... Le docteur a dit qu'il avait le coeur fatigué et qu'il était mort d'une embolie, à la suite d'une commotion.

— Oh ! mon Dieu ! put à peine murmurer Mariette. C'est à cause de moi ? Parce que je me suis enfuie ?

— Pas uniquement cela... Il s'agit de quelque chose concernant Mme Dundas.

Mariette dit alors avec impatience :

— Oh ! je vous en prie... dites-moi la vérité, toute la vérité ! Et ne me la dites pas par bribes. Je vous promets de ne pas pleurer et d'être brave... Mais dites vite, je vous en prie !

— Eh bien ! vous vous rappelez que j'avais essayé de vous mettre en garde contre les Dundas. Je vous avais dit surtout de ne pas trop vous lier d'amitié avec la mère. J'aurais voulu pouvoir être plus explicite, mais je ne le pouvais pas. J'étais tenu par le secret professionnel. C'est qu'il y a longtemps que je la connais, par l'étude dont elle était la cliente. Je savais donc quel genre de vie elle menait et qu'elle n'était en somme qu'une aventurière vivant aux dépens des gens crédules, comme votre pauvre père. Le solicitor pour lequel je travaillais — au moment où votre père est revenu en Angleterre — a refusé de continuer à la représenter. Je crois qu'elle vous a dit que j'allais partir pour l'étranger. Il n'en était rien. La vérité, c'est qu'on savait à l'étude — et je le savais aussi, bien entendu — qu'un jour, il y aurait un scandale, et que tout se découvrirait...

Il s'arrêta un instant puis reprit :

— Hier soir, la police, après avoir été à son hôtel et ne l'y ayant pas trouvée, est venue la demander chez votre père... Il s'agirait, paraît-il, d'un faux testament ou d'argent arraché de façon frauduleuse à un homme qui est mort depuis peu et qu'elle avait rencontré au printemps dernier, à New-York. C'est une longue et sordide histoire. Je ne puis vous en dire tous les détails pour l'instant. J'ai moi-même peine à le croire. Elle ne s'appelle pas Dundas... La police la connaît sous un autre nom...

Il s'interrompit. Elle murmurait, horrifiée :

— La police ! Voulez-vous dire que, peut-être, elle devra aller en prison ?

— Ma pauvre chérie... Ce ne serait pas la première fois. La police sait tout ce qu'elle a fait depuis quinze ans et ce n'est pas beau... Elle a eu beaucoup de chance d'échapper à la justice si longtemps.

— Et... Adrien ? demanda Mariette d'une voix blanche.

Ottershaw se détourna avant de répondre :

— Ils ne l'ont pas encore trouvé.

— Alors, il n'avait pas été à la maison... Je veux dire : il n'avait pas vu mon père, après ma fuite ?

— Non.

Après un silence, Mariette demanda :

— Et... Est-ce que la police le recherche lui aussi ? Oh ! Dire que je suis sa femme, sa femme ! Entendez-vous, Jerry ?

— Ma chérie, vous ne saviez rien de tout cela. Personne au monde ne peut vous reprocher quoi que ce soit.

Mais elle ne l'écoutait pas :

— Où pensez-vous qu'il puisse être ? demanda-t-elle avec angoisse. Oh ! pauvre Adrien ! Pourquoi n'a-t-il pas essayé de me trouver ? Oh ! le malheureux ! Il a toujours été bon pour moi.

Ottershaw la prit dans ses bras, doucement, en s'accusant d'une voix que le chagrin voilait :

— C'est ma faute, tout ce qui est arrivé est ma faute, Mariette ! Si je ne vous avais pas rendu votre liberté...

Mais elle secouait la tête :

— Non, c'est la mienne. Pourquoi me suis-je mariée avec lui ? Je ne l'aimais pas ; personne ne m'a influencée, lui moins que tout autre, le pauvre garçon ! On dirait que je porte malheur à tous ceux qui m'approchent : ma mère, mon père... et Adrien...

— Ma chérie, ne dites pas de pareilles choses. Vous me brisez le coeur.

Mariette eut un petit rire lamentable avant de dire :

— Vous avez bien naguère brisé le mien...

XIII

Les jours qui suivirent furent un long, interminable cauchemar pour Mariette. Le silence de l'appartement, les longueurs et les minuties des formalités et de l'enquête policière, ainsi que la terrible incertitude de sa propre situation : tout l'accablait.

Le fidèle dévouement et l'affectueuse compréhension de Mme Luff la sauvèrent car, placée devant une tragédie soudaine, la femme de charge montra de surprenantes qualités de sympathie et d'énergie ; s'élevant à la hauteur des circonstances, elle offrit le réconfort de son bon sens, avec un tact et une délicatesse inattendus.

C'était surtout à Adrien que Mariette pensait avec anxiété et compassion. Elle aurait donné beaucoup pour apprendre qu'il était parvenu à fuir et à échapper définitivement au sort lamentable qui, sans doute, l'attendait si on retrouvait sa trace, sort que l'imagination épouvantée de la jeune fille ne cessait de se représenter sous les plus sombres couleurs.

Elle répétait qu'elle ne croyait pas, qu'elle ne croirait jamais qu'il eût commis quelque acte blâmable, ni qu'il fût au courant des agissements de sa mère.

— Il a toujours été bon pour moi et honnête dans ses façons, disait-elle à Mme Luff, dix fois par jour.

La brave femme lui répondait avec douceur :

— Il vous aimait. Vous avez raison de ne pas l'oublier, ma chère petite.

Son père était mort depuis deux jours, quand Mariette reçut une lettre, griffonnée en hâte :

Je vous écris ces quelques lignes simplement pour vous dire adieu et vous demander de me pardonner, si vous pouvez. Ne croyez pas tout ce qu'on vous dira contre moi, Mariette. Si vous saviez combien de fois j'ai essayé de vous apprendre la vérité sur ma mère et sur moi-même, et la triste vie qui, au fond, était la nôtre ! J'aurais voulu pour vous que ce qui est arrivé survînt un jour plus tôt, mais vous trouverez un moyen de vous débarrasser de moi.

Un message personnel
de l'hon. Louis-Pierre Cécile, c.r.



"Venez visiter vos voisins d'Ontario, cette année !"

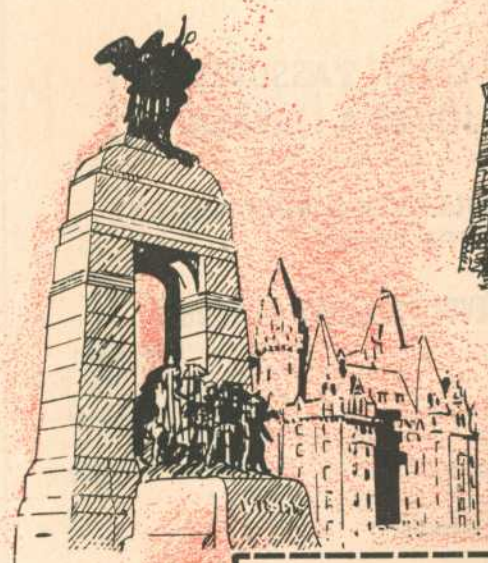
Venez en Ontario cette année. Cette province, avec son réseau de routes superbes et ses excellentes hôtelleries, vous réserve un accueil amical qui est pour vous un gage d'agréables vacances. Et les nombreux sites historiques qui rattachent spécialement l'Ontario au Québec ne manqueront pas de vous intéresser. Envoyez le coupon ci-dessous dès aujourd'hui.



Venez voir ce monument à la mémoire de Champlain



Visitez le sanctuaire des Martyrs à Midland



Monument à la mémoire des héros de la Grande Guerre

L'hon. Louis-Pierre Cécile, c.r.,
Ministre du Tourisme et de la Publicité d'Ontario,
67 College Street, Chambre 6
Toronto, Ontario

Sans obligation de ma part, veuillez m'envoyer de la documentation sur l'Ontario.

NOM .....

RUE .....

VILLE ..... PROV. .....

Prière d'écrire en lettres moulées



LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

" Les magazines canadiens qui enrichissent la conversation "

●

Il ne vous en coûtera que $5.50 pour donner le sourire à toute une famille

S'ABONNER C'EST S'ASSURER
D'ETRE TOUJOURS A LA PAGE

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT
A VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	UN AN Canada	Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $.....pour l'abonnement indiqué d'un (X).

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Je ne vous ferai jamais le moindre ennui, je vous en donne ma parole d'honneur... ne souriez pas à ce mot... Vous savez, n'est-ce pas? que vous pouvez me croire. Vous êtes la seule personne au monde pour laquelle j'aie eu une affection sincère. Après vous avoir cherchée un peu partout, dans les environs, lorsque je ne vous ai plus trouvée dans l'auto, je suis retourné à mon hôtel. Là, on m'a dit que la police était venue, et ma décision a tout de suite été prise... J'ai des amis qui vont m'aider, et quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus dans ce pays.

J'espère qu'un jour vous oublierez tout cela et que vous serez heureuse, mais je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, car je veux que vous sachiez que, où que je sois, et quoi qu'il arrive, je vous aimerai toujours. Adieu.

Adrien.

Il ne donnait aucune adresse.

Mme Luff trouva Mariette sanglotant et mouillant le papier de ses larmes ; tous ses efforts pour la consoler demeurèrent vains.

— C'est trop injuste, répétait-elle entre deux sanglots. Je ne croirai jamais qu'il ait fait quelque chose de mal. Il a toujours été très bon pour moi... et paraissait vraiment honnête.

Elle montra la lettre à Jerry quand il vint la voir ; il la lut et la lui rendit sans mot dire. Mariette alors s'emporta :

— Je sais ce que vous pensez ! Vous pensez qu'il est coupable et que sa lettre n'est pas sincère, mais tant pis ! Je l'aiderai si j'arrive à en trouver le moyen.

Le coeur généreux de la jeune fille lui faisait prendre en extrême pitié le sort de cet homme pour lequel elle avait eu un peu d'affection, à défaut d'amour, et qui, lui, l'aimait vraiment, elle en était certaine. Ottershaw aurait pu lui dire qu'elle s'apitoyait trop sur le sort de ce garçon, fils d'une aventurière, car, s'il n'avait pas aidé directement sa mère dans de coupables machinations il n'avait pu manquer de savoir ou de deviner bien des choses... Par son silence, il devenait complice. Mais Jerry, sagement, garda son opinion pour lui.

Ce soir-là, dans un journal en dernière heure, Jerry lut, sans y attacher d'autre importance, la nouvelle qu'un avion français était tombé dans la Manche avec deux passagers à bord. Le lendemain matin, la presse donna des noms qui étaient inconnus d'Ottershaw. La vérité ne se découvrit que plus tard, quand un corps, rejeté à la côte, fut identifié comme étant celui d'Adrien Dundas.

Mariette alors n'était plus à Londres, mais au bord de la mer, soignée, veillée par Mme Luff avec une maternelle sollicitude. C'était à présent une Mariette beaucoup plus tranquille, plus grave et qui semblait ne demander qu'à rêver, étendue sur le sable toute la journée.

Elle avait quitté Londres sans revoir Ottershaw. Des souvenirs pénibles se dressaient entre eux, séparant le si fâcheux présent du passé, de ce passé où ils avaient été heureux ensemble. Elle reculait d'instinct à l'idée de devoir surmonter tant d'épreuves, comme devant une tâche qui excédait ses forces. Elle croyait ne plus rien désirer à présent que la tranquillité et la solitude. Il lui semblait sortir vaincue d'un combat harassant, et qu'il allait lui falloir beaucoup de temps avant qu'elle eût à nouveau suffisamment d'énergie pour reprendre le cours normal de la vie.

C'est ainsi qu'allongée sur le sable, au soleil, ses pensées erraient de sa mère, à son père, pour revenir à elle-même, puis pour repartir vers Mme Dundas et vers Adrien. Elle chassait le plus possible le souvenir de Jerry et se rappelait sévèrement à l'ordre : « Tu es mariée ! » car elle ne savait nullement qu'Adrien était mort. Un notaire lui écrivit que son père lui laissait tout ce qu'il possédait, qu'elle héritait d'une somme considérable — environ 80,000 livres — mais la jeune fille lut cette lettre d'un oeil distrait. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir que l'argent ne fait pas le bonheur !

Puis, un matin, se réveillant d'un profond sommeil avec un rayon de soleil sur son visage et le bruit berceur et apaisant de la mer dans les oreilles, elle trouva Ottershaw assis auprès d'elle. Elle le regarda sans surprise, car, tout au fond d'elle-même, elle avait toujours été persuadée qu'il viendrait. Puis elle dit simplement d'une voix lente, ensommeillée :

— Bonjour, Jerry.

— Bonjour, chérie.

Et, se penchant, il l'embrassa... Ils gardèrent quelques minutes le silence jusqu'à ce que Mariette murmurât sans à-propos apparent :

— Je suis encore mariée.

Alors, Ottershaw lui apprit le funeste sort d'Adrien. Elle ferma les yeux avec une vive et sincère douleur. Oh ! le pauvre Adrien qui aimait tant la vie !... Comment être égoïstement contente... bien que Jerry lui affirmât de sa voix convaincante que tout était ainsi pour le mieux ?

Ils restèrent un long moment silencieux et ce fut Mariette qui parla la première pour demander :

— Me repousserez-vous encore, Jerry ? Je suis libre, je suis seule... Si vous m'aimez, unissons nos deux existences...

— Vous voulez encore de moi après ce qui est arrivé ?... Vraiment ?...

Elle sourit avec un peu de l'exquise douceur d'autrefois.

— Je n'ai jamais aimé que vous, dit-elle, mais vous avez dit que vous n'épouseriez pas une femme riche... et je dispose de 80,000 livres !

Elle s'arrêta une seconde mais il ne fit aucune remarque. Alors, elle reprit :

— Je voudrais donner à Mme Dundas, si c'est possible, la somme qui dédommagerait ceux auxquels elle a fait tort. Je lui éviterais ainsi, peut-être, la prison et le déshonneur. Cela me fait mal de penser qu'elle serait cruellement punie alors qu'elle vient de perdre son fils et que je suis, moi, si heureuse.

— Etes-vous vraiment heureuse ?

Elle se rapprocha un peu de lui, appuya sa tête contre la large épaule et pria doucement :

— Jerry, prenez-moi dans vos bras.

— Ma bien-aimée !

— Et dites que vous ne pouvez pas être heureux sans moi, bien que j'aie tout cet argent.

— Je n'ai *jamais* été heureux sans vous.

— Bien que je fasse toujours des sottises et malgré la peine que vous aurez certainement à m'en empêcher ?

— Vraiment ? Tant de peine que ça ?

Il regardait les beaux yeux aimants avec émotion et conclut :

— Eh bien ! ça m'est égal, tout m'est égal, pourvu que vous consentiez à être mienne.

— A moi aussi, déclara-t-elle, tout m'est égal, en dehors de vous !

Mme Luff s'avançait à petits pas sur le sable, pour annoncer que le déjeuner était prêt. Elle était devenue un peu forte ces derniers temps et devait parfois s'arrêter quelques secondes pour reprendre haleine. Quand elle aperçut Ottershaw, elle s'immobilisa tout à fait... La brise de mer jouait avec ses cheveux gris, un sourire s'épanouissait dans chacune des rides de son honnête et aimable visage. Enfin, tournant les talons, elle rebroussa chamin, comprenant que le déjeuner, en cet instant, n'intéresserait ni Mariette ni Ottershaw, perdus dans leur contemplation mutuelle.

RUBY M. AYRES.

Version française par E. de Saint-Segond (Editions Plon, Paris).

UNE SENTEUR EXQUISE
April Showers
dans
UN TALC SANS ÉGAL
Seulement 59¢
Ce talc ajoute une note raffinée à votre toilette. Il laisse votre épiderme doux, lisse et délicieusement parfumé.
Également
Talc Désodorisant April Showers 69¢
CHERAMY
PARFUMS ET PRODUITS DE TOILETTE

Mothersills
Agit rapidement pour prévenir et soulager les malaises en voyage.
Pour adultes & enfants
Aux pharmacies
MOTHERSILL'S TRAVEL REMEDY
53
PAR TOUT LE MONDE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à
CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.
C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

pour COUPURES
et ÉGRATIGNURES
n'employez que la VÉRITABLE
Vaseline
WHITE
Vaseline
PETROLE BLANCHE

LA REVUE POPULAIRE
coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ *Important:*—Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



Pour un sommeil vraiment réparateur, point de vêtement de nuit qui nuisent aux mouvements ou à la respiration. Pour les adeptes du pyjama, voici un modèle jeune et coquet à la fois, en crêpe foulard imprimé de petits bouquets et bordé d'un liséré au col et aux manches. *(Holliday Pajama)*

LA BEAUTÉ VIENT EN DORMANT

Le sommeil, c'est encore le meilleur ami d'une jolie femme. C'est en effet un merveilleux traitement de beauté, qui ne coûte ni argent, ni effort et toujours d'un effet assuré. Regardez autour de vous. Les jolies femmes sont celles dont les yeux brillent, qui ont de l'entrain, de l'énergie, un teint reposé et une humeur toujours égale. Elles vous diront toutes qu'elles ne manquent jamais à ce devoir de première importance, une bonne nuit de sommeil. Quelques-unes en prennent sept ou huit, d'autres jusqu'à dix ; mais toutes sont fidèles à cette consigne du sommeil réparateur. Les meilleurs cosmétiques du monde ne peuvent d'ailleurs réussir ce miracle de vous donner un air frais et dispos quand vous tombez de fatigue.

Pour que votre sommeil vous profite entièrement, accueillez-le avec les égards nécessaires. La meilleure assurance contre l'insomnie est un bain tiède, aromatisé d'un bon sel de bain et suivi d'une friction. Tous les muscles se détendront automatiquement et vous reposerez mieux. Protégez votre teint en le nettoyant à fond tous les soirs à l'aide d'une crème nettoyante. Certaines crèmes légères peuvent demeurer sur votre épiderme toute la nuit et rendent à votre peau, son aspect satiné et sa souplesse.

N'allez pas vous coucher si vous êtes tout spécialement agitée. Vos nerfs ont besoin d'une certaine accalmie et rien ne vaut, pour une détente complète, l'audition d'une musique douce, celle de votre radio ou de vos disques préférés. Voyez aussi à ce que votre lit soit confortable et que votre matelas ne soit pas trop mou. Les anciens « plumards » de nos grand'mères sont fortement déconseillés par tous les médecins. Un oreiller mince, qui évite les contorsions du cou et ne gêne pas la respiration, vous aidera aussi à bénéficier entièrement de vos heures de sommeil. Il ne vous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit, de beaux rêves et une beauté nouvelle pour demain matin.

OUI et NON...
Par *Carol Douglas*
CONSEILLÈRE EN BEAUTÉ BIEN CONNUE



Votre chevelure est l'élément le plus transformable de votre beauté. Une chevelure soignée et une coiffure seyante font ressortir vos traits attrayants et camouflent ceux qui le sont moins. Des boucles éclatantes, des cheveux propres vous donnent de l'aplomb. Les simples indications suivantes, vous permettront de rehausser votre beauté.



OUI, *gardez vos cheveux sains et lustrés! Un shampooing hebdomadaire protège le cuir chevelu des pellicules et le parfume.*



NON, n'employez jamais de détersifs. Pour obtenir un shampooing d'eau douce, même avec l'eau la plus dure, servez-vous du shampooing-crème Toni. Tubes de 39¢ et de 65¢. Pot de 4 oz. $1.00



OUI, *après votre shampooing, employez le rinçage-crème Tame. Avec le rinçage-crème Tame, le nouveau cosmétique invisible, la chevelure devient souple, soyeuse et facile à coiffer en 20 sec. Flacon de 4 oz. seulement 69¢.*



NON, ne négligez pas de bien brosser vos cheveux afin de les garder vivants. Servez-vous d'une brosse en soies naturelles qui ne soit pas trop dure; elle fera disparaître la poussière et distribuera les huiles de façon uniforme.



OUI, *utilisez les bigoudis ROTATIFS Toni pour votre prochaine permanente à domicile. Vous trouverez que les bigoudis ROTATIFS en plastique vous délient les doigts, et vous rendent la tâche deux fois plus facile. Jeu complet, y compris des bigoudis minuscules pour les cheveux courts de la nuque, seulement $1.29.*



NON, ne vous attendez pas à ce que *votre* permanente donne les mêmes résultats pour les cheveux de votre fillette que pour les vôtres. La chevelure des enfants résiste à la permanente conçue pour les adultes. Donnez-lui plutôt une Tonette, la merveilleuse permanente pour enfants. Que votre fillette ait 2 ou 12 ans, la Tonette lui donnera des boucles naturelles faciles à coiffer. Seulement $1.75.



***TONI**—En tête des plus grands laboratoires de recherche capillaire au monde—garantit ces produits pour le soin de la chevelure.*

avis aux
jeunes mariées...

Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
RESILLES



conservez les coupons-primes



Photo prise en l'Auditorium de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le soir de l'épreuve finale et de la proclamation des gagnants du Concours d'interprétation en art dramatique lancé par LES AMIS DE L'ART. Assis : Mme Roger Brossard, épouse de l'honorable Juge Brossard et co-présidente du Comité d'honneur de la Société Les Amis de l'Art, M. Gratien Gélinas, président du jury, Mme Victor Doré, M. Berthold Mongeau, Son Exc. M. Victor Doré. Debout : le Rév. Père Emile Legault, juge du concours, Mme Hector Perrier, présidente des Amis de l'Art, Mlle Francine Montpetit, fille de l'hon. Juge André Montpetit, 419 Mount Stephen et gagnante d'un prix de $50.00, M. Gilles Rochette, prix de $50.00, deux dons des Amis de l'Art, Mlle Marguerite Campbell, 45-4e rue à Iberville, gagnante du grand prix : une bourse d'études de $500.00 don de M. et Mme Berthold Mongeau, M. Laroche, critique dramatique au journal *La Presse* et juge du concours ainsi que Mlle Pat Pearce du *Herald* et M. Ferdinand Biondi, directeur des programmes au poste CKAC.

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page 9*]

d'un père américain et d'une mère française, elle fit ses études au Lycée mixte de Versailles à Saint-Cloud où elle avait comme compagnon de jeux Philippe de Grèce aujourd'hui duc d'Edimbourg. Avant de remporter son titre de *Miss Univers*, Louise Lyman joua au Théâtre de Voltera à Paris dans *Marie Galante* de Jacques Deval avec Florelle et Nita Raya. Son portrait par René Baschet parut sur la couverture de *l'Illustration* après avoir été exposé au Petit Palais. Il est encore aujourd'hui l'effigie fidèle de cette femme ravissante de la société montréalaise • • • A côté de ces étrangers qui gardent leur nationalité propre, nous avons des Néo-Canadiens de marque dont la culture et l'éducation enrichissent nos contacts. Nous les rencontrons dans nos écoles, au Service international de Radio-Canada et au centre Néo-Canadien que dirige avec tact M. René Gauthier de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Une exposition de leurs oeuvres se tiendra du 26 avril au 1er mai dans la salle de l'Immaculée-Conception, après leur Festival folklorique au Forum sous la présidence de S. E. le cardinal Léger. Si quelques Néo-Canadiens ont des débuts faciles, la plupart végètent longtemps avant de trouver le poste qui leur convient. Janina Gembicka, réalisatrice d'émissions polonaises au Service international, attendait ce travail depuis 1951. Elle parle cinq langues, est graduée d'université et ancienne Attachée de presse. Elle travailla à la BBC de Londres pendant la guerre et descend d'une glorieuse famille aujourd'hui décimée par la double occupation allemande et russe de son pays • • • Exilés de la Lithuanie, le docteur V. Pavilanis fit un stage à l'Institut Pasteur de Paris avant de travailler au laboratoire de microbiologie du docteur Armand Frappier. Madame Pavilanis travaille également à l'Université de Montréal où elle enseigne le russe et compte parmi ses plus fidèles élèves Mme Honoré Parent qui pousse l'amour du savoir dans tous les domaines • • • Mlle Ileana Plechoyano est une jeune Roumaine dont l'oncle était aide-de-camp de la princesse Ileana de Roumanie après son mariage. Elle est aujourd'hui secrétaire de M. Bernard LeChartier, directeur du Crédit Foncier franco-canadien • • • M. Dinko Vodanouic est un architecte yougoslave attaché au C.N.R. où il travaille aux plans du nouvel hôtel de la Gare centrale • • • M. et Mme Nicolas Mateesco sont des figures connues et se sont adaptés rapidement à notre vie. Après avoir quitté la Roumanie, où M. Mateesco était avocat et professeur à l'Université de Bucarest, il enseigna à l'Institut catholique de Paris pendant que sa femme suivait des cours de dessin, de moulage, etc., tout en étudiant le droit. Arrivés au Canada en 1950, M. Mateesco devient professeur de droit aérien à l'Université de Montréal et sa femme, professeur aux Ecoles Ménagères provinciales. M. Mateesco fait partie du

Le Palais du Commerce
de Montréal,
du 7 au 16 mai

LE SALON DU TOURISME

Le Salon du Tourisme, le premier du genre au Canada, aura lieu au Palais du Commerce de Montréal, du 7 au 16 mai prochain. Les Canadiens, de l'avis des spécialistes, se classent deuxièmes dans le monde du tourisme, leurs voyages atteignant des chiffres astronomiques. Chacun voudra donc visiter cette manifestation unique où ils trouveront des exhibits aussi nombreux qu'intéressants commandités par les compagnies de transport maritime, les lignes aériennes, les chemins de fer, les compagnies de service routier, les associations d'hôtellerie et les organes gouvernementaux des Etats américains de la Nouvelle-Angleterre et New-York, ceux de la province de Québec et du Canada, et les services officiels de la France, de l'Italie, de la Belgique, de la Suisse, etc. Les agences de voyages fourniront également de précieux renseignements dont sauront profiter tous ceux qui organisent dès maintenant, des vacances, un voyage, une croisière. A cette époque alors que chacun se sent un besoin de détente et d'évasion, il est certain que ce Salon du Tourisme, qui est le premier et non le dernier, connaîtra un succès bien mérité, qui sera la juste récompense de l'esprit l'initiative de ses organisateurs parmi lesquels on compte : M. Jules Hone, représentant au Canada de la Société nationale des Chemins de fer Français, M. Claude C. Bonter, ancien directeur général du service des voyageurs de la Canada Steamship Lines, M. Alec Brass, président de la Canadian Passager Association, M. François Hone, président des « Voyages Hone », M. André Malavoy, directeur au Canada de l'office du Tourisme du gouvernement français, et M. Léon Trépanier, journaliste et historien. Même si vous ne projetez pas de voyage immédiat, le Salon du Tourisme ne manquera pas de vous intéresser en ouvrant devant vous des horizons nouveaux.

SONGEZ DONC!

UNE MONTRE
WESTFIELD
DIAMANTÉE
pour seulement **$39.75**



C'est incroyable! Une montre ornée de deux diamants...la Westfield Suzanne...vous est offerte au bas prix de $39.75, en jaune ou en blanc. La Westfield Suzanne est une montre précise, car elle possède le célèbre mouvement Westfield 17 rubis. Autres montres Westfield de $22.50 à $60.00

WESTFIELD
Un Produit de **BULOVA**
Le plus grand fabricant de bonnes montres au monde

bureau légal Monette, Filion et Lachapelle, après avoir remporté un 1er Prix aux examens du Barreau en 1952. Son traité sur le « Droit aérien-aéronautique » paraît à Paris, ce mois-ci, aux Editions Pedone • • • Diplomates, professeurs, artistes, on ne saurait tous les nommer mais ils apportent une volonté touchante à devenir Canadiens : don que nous ne saurions refuser. L'invasion communiste et la dernière guerre n'ont pas refoulé vers nous que des apatrides d'Europe mais aussi d'Orient. Ainsi ces jeunes étudiantes amenées au Canada par des missionnaires comme Mlles Marthe Dinh Thi Thai et Thérèse Dinh Thi Soi d'Hanoï qui suivent un cours de garde-malade à l'hôpital du Sacré-Coeur à Cartierville • • • Il y a également parmi nous des nouveaux citoyens attirés simplement par ce que représente le Canada : terre de promesses dont le sol n'a pas encore été touché par la guerre. Ainsi, la jeune bibliothécaire du Arctic Institute, Selma Huxley, dont le père est éditeur du Geographical Magazine de Londres et cousin de l'écrivain, Aldous Huxley, et du savant Julian Huxley • • • Ainsi, M. Jacques Mouvet, Belge, ancien champion *mondial* de la luge, etc., etc. • • • Les premiers réfugiés du siècle furent des Blancs-Russiens. Ils vinrent au Canada après avoir suivi l'armée du Général Wrangel vers la Turquie et s'être dispersés soit en France, en Italie ou en Amérique. Le gala annuel tenu au Ritz au profit de leurs blessés et de leurs oeuvres était la soirée la plus élégante de la saison. La duchesse de Leuchtemberg de Beauharnais y prêtait son concours et toute la société allait applaudir leurs chanteurs et danseurs. Le docteur et la doctoresse Babkin, tous deux morts aujourd'hui, gouvernaient de près cette petite colonie. Plusieurs sont mêlés étroitement à notre vie, comme Mme Nina Larionova qui fréquente les milieux canadiens-français et s'est fait une carrière intéressante dans la haute-couture. L'histoire de M. Dimitry Ter-Assatouroff est aussi romanesque que celle de *Tovaritch* de Jacques Deval. Membre d'une Mission d'achat de fournitures de guerre, il vient en Amérique en 1916 et revient l'année suivante avec cinquante millions-or qui, d'après un accord entre la Russie et l'Angleterre, devaient être déposés aux Etats-Unis et au Canada. Il arrive treize jours avant la révolution russe et reste à Washington jusqu'en 1923 comme Attaché d'ambassade. Pendant que ces millions reposaient en banque, M. Ter-Assatouroff gagnait sa vie en donnant des leçons et s'occupait de l'oeuvre des Invalides russes de la guerre. Les Communistes réclamèrent ces fonds à deux reprises (en 1935 et en 1943) et M. Ter-Assatouroff quittait alors son appartement minuscule (rempli de précieux souvenirs) pour aller dans une suite somptueuse du Waldorf et présenter ses livres de compte aux avocats chargés de traiter avec la nouvelle puissance. M. Ter-Assatouroff est aujourd'hui représentant du whisky Whiteley auprès des diplomates et assiste à toutes les premières avec son compatriote, M. Nicholas de Koudriavtzeff, président de Canadian Concerts and Artists, dont l'épouse Tania dansa avec Toumanova et Baronova aux plus beaux jours des Ballets Russes • • • Le Lieutenant-Colonel Urgel Mitchell, gérant-administrateur du Cercle universitaire, est président de l'Union des Latins d'Amérique fondée en 1940. Il organise une soirée mensuelle avec films et conférences, des auditions de disques et un cours d'espagnol donné par Mme Manolita Del Vayo. Les séances hebdomadaires de conversation

[*Lire la suite page* 70]

LE CANADA EN FRANCE

[*Suite de la page* 13]

— Mémoire d'Olivier de Vezins sur les forges de Saint-Maurice, 1er septembre 1730. — Mémoire général d'Hocquart sur le caractère et les aptitudes des Canadiens, 1737. — Etat des marchandises et vivres des magasins de Québec, délivrées aux sauvages, 1738. — Relation du second siège de Québec, défendu par Frontenac, 1690. — Assemblée des notables tenue à Montréal pour décider de la guerre contre les Iroquois, octobre 1682. — Instructions du Roi au Marquis de Vaudreuil nommé Gouverneur du Canada, 22 mars 1755. — Lettres du Chevalier Rigaud, datée de Plymouth, après sa capture par les Anglais, sur l'Alcide, 17 novembre 1755. — Procès-verbal du palabre passé à Montréal le 1er octobre 1755 pour consacrer l'alliance Iroquoise. — Relation de la bataille du Fort Carillon, remportée par Montcalm sur les Anglais, 8 juillet 1758, et plan du Fort y annexé. — Rapport du Lieutenant de vaisseau Belveze commandant *La Capricieuse*, juillet 1855. — Inventaire de la librairie (3000) volumes de Etienne Cugnet, « Directeur receveur des Domaines d'Occident au Canada », 28-31 août 1743. — Lettre de Mère de Sainte-Hélène, Supérieure à l'Hôtel-Dieu de Québec, sur la prédication des missionnaires Jésuites à l'ouest du Saint-Laurent, 17 octobre 1723. — Plan du séminaire de Montréal. — Plan du séminaire de Québec, 1724. — Evêché de Québec, Plan 1739, par Chossegros de Levy. — Présentation par M. Tronson, Supérieur de Saint-Sulpice et seigneur de l'île de Montréal, d'un juge royal, en la personne de Jean-Baptiste Migeon, 5 mars 1693. — Lettres patentes de Louis XIV installant les religieuses hospitalières en l'île de Montréal, avril 1669. — Inventaire des ornements de l'église cathédrale de Québec, 19 avril 1714. — Fondation par Louis XIV de l'Hôtel-Dieu de Québec, avril 1630. — Concession au séminaire de Québec, en l'île de Jésus et l'île aux Vaches. — Signature et cachet Bochard de Champigny. — Confirmation par Louis XIV des constitutions du séminaire de Québec et des diverses concessions de terres et de prieurés, juillet 1696. — Mémoire touchant la création d'un hôpital général en Nouvelle France, vers 1680. — Signatures de Frontenac, Montmorency Laval, Duchesneau. — Etat des revenus des communautés de la Nouvelle France.



AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



TOUS RENSEIGNEMENTS SUR LA

France

Brochures et dépliants illustrés, cartes routières, calendriers des manifestations, listes et tarifs d'hôtels.

SERVICES OFFICIELS FRANCAIS DU TOURISME

1170 RUE DRUMMOND, MONTREAL, P. Q.



Seul AIR CANADA offre, pour la traversée de l'Atlantique, un service de PREMIÈRE CLASSE aussi luxueux. Neuf personnes seulement se partagent les quartiers spacieux de la première classe. *Sans frais supplémentaires,* le voyageur peut se reposer dans un moelleux fauteuil-couchette (qui s'incline complètement vers l'arrière) . . . il peut, pour "changer de scène", s'installer dans le magnifique salon . . . il dispose des services d'un personnel empressé, courtois et compétent . . . bref, il voyage dans une atmosphère de luxe incomparable. On lui sert en outre, gratuitement, les repas les plus fins, à l'européenne, ainsi que les rafraîchissements de son choix.

Seul AIR CANADA offre le service "TOURISTE" à bord du roi des airs: le SUPER-*Constellation!* Voyagez à bord de cet appareil super-rapide et super-confortable, à un tarif très économique. Vous y trouverez des fauteuils larges et profonds, qui s'inclinent à votre gré . . . un service irréprochable . . . de succulents repas gratuits.

Seul AIR CANADA offre, pour chaque envolée, le choix de ces deux services supérieurs.

Voyagez en toute confiance — et en tout repos! — à bord d'un SUPER-*Constellation* d'AIR CANADA!

Retenez vos places sans tarder — Consultez une agence de voyages, ou adressez-vous aux guichets des compagnies de chemins de fer, ou encore aux bureaux d'Air Canada.

Premières envolées des SUPER-Constellation en mai. Le service "touriste" est présentement effectué par de confortables et sûrs quadrimoteurs *North Star* (le bruit, dans la cabine de ces appareils, est maintenant réduit de 50%).



Mlle MARTHE DINH THI THAI (autrefois de Hanoï en Indochine) qui fait des études de garde-malade à l'Hôpital du Sacré-Coeur à Cartierville avec une compatriote, Mlle Thérèse Dinh Thi Soi.

espagnole sont sous la direction de Mme Marcel Cailloux, et les films et la causerie du mois dernier étaient présentés par M. Raoul Cloutier, directeur du service français aux relations extérieures du Pacifique Canadien, et M. Alfred Ayotte, journaliste, qui viennent de faire un voyage d'archéologues dans les ruines du Mexique et du Guatemala. Le Colonel Mitchell est également l'un des vice-présidents des « Amis de St-Benoît-du-Lac », président du Conseil du Film français de Montréal, président du Montreal Club Managers Association et secrétaire-trésorier du Montreal and District Club Managers Association. Si le Colonel Mitchell renonce un jour aux affaires, il peut se faire une carrière comme écrivain, vous diront les privilégiés qui ont lu ses essais humoristiques. Son rêve actuel est l'organisation d'un voyage à l'Université de Mexico l'été prochain • • • Un des plus beaux programmes de la TV est l'Heure du Concert, récemment inauguré par Pierre Mercure qui en partage la réalisation avec Noël Gauvin — à tour de rôle. Mme Matilda Strazza, qui chantait Carmen à l'Heure du Concert du 21 avril dernier, fit ses études de chant au Julliard School de New-York. Elle fut soliste de Radio City Music Hall et l'une des étoiles de *Rosalinda, Bloomer Girl* et *Kiss Me Kate.* En France (où elle accompagne son mari, M. Horace Marston, fondateur du Cercle du Livre de France) elle donna des concerts à Paris, en Allemagne et à Monte-Carlo ainsi qu'à la Radio Française • • • Le 1er mai est salué en France par l'offrande du muguet porte-bonheur. La fleur printanière éclôt si tard en Amérique qu'on en remplace le symbole par une offrande parfumée au muguet. Christian Dior, superstitieux comme tous les artistes, a même remplacé sa ligne « corolle » par la ligne « muguet » et Coty (qui bénéficie d'une publicité involontaire chaque fois qu'on parle du nouveau président de la République française) lance ce printemps tout un choix de parfums et de lotions au muguet. Muguet, fleur fugace — parfum tenace • • •

LUCETTE ROBERT.

Les Festivals français de musique en mai 1954

CHAQUE DIMANCHE, de mai à fin juillet :

Sceaux (banlieue parisienne)

Festival des « Nuits de Sceaux »

Cadre : L'Orangerie, le Pavillon de l'Aurore (XVIIe s.), le château (XIXe s.), le parc (XVIIe s., le plus beau après Versailles).

Programme : musique française des XVIIe, XVIIIe et XXe s., musiques allemande et italienne du XVIIIe s., spécialement musique de chambre et instrumentistes. Egalement musique religieuse et ballets.

Artistes : jeunes virtuoses français et étrangers.

Du 3 au 12 mai :
Nantes (Loire, Bretagne)

Cadre : Château (XVe s.), églises, théâtre.

Programme : Musique religieuse et symphonique. Une représentation dramatique (le Roi Lear).

Artistes : Orchestre des Concerts du Conservatoire, Schola Cantorum, Casadessus, etc . . .

Du 18 au 30 mai :
Bordeaux

Cadre : Le grand théâtre de Bordeaux (XVIIIe s.).

Programme : Principalement grandes oeuvres de la musique française du XXe siècle (Ballets, symphonies, musique de chambre, musique religieuse). Egalement musique espagnole et un opéra de Britten. Plusieurs créations et premières auditions.

Artistes : Chanteurs, orchestre et corps de ballet de l'Opéra de Paris ; Orchestre de la Radiodiffusion française ; Orchestre Philharmonique de Bordeaux. Chorale de Pampelune, etc . . . Arthur Rubinstein, Charles Munch, Andres Segovia (guitariste), etc . . .

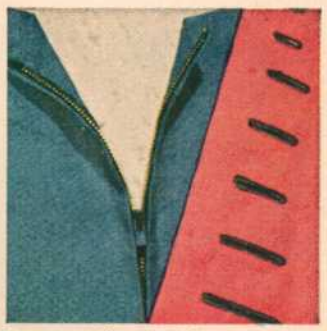
Avec une **SINGER** vous coudrez tout et beaucoup mieux !



JOLIES TOILETTES POUR VOUS-MÊME OU POUR VOS FILLETTES



Volants, fronces, plis — Votre SINGER les façonne en cousant.



Boutonnières, fermetures-éclair—posées en un clin d'oeil.



Point zigzag — parfait pour exécuter fantaisies et incrustations.



Point métallique — un point de fantaisie SINGER pour vos toilettes.



Matelassage—élégant et *vite* fait. Pour jaquettes, jupes, couvre-lits.



Point fouetté—parait fait à la main sur robe ou sur blouse.

FOURNITURES DÉCORATIVES POUR VOTRE FOYER



Tapis—à picot ou en freluche; faciles à exécuter avec une SINGER.



Cordé—pour housses, costumes tailleur; facile à la façon SINGER.

Lisérés—même s'il y en a plusieurs et de différentes largeurs, faits simultanément.



Point signature — pour monogrammes; jolis motifs sur serviettes, napperons.



Ourlets invisibles — plus vite qu'à la main; presque invisibles à l'endroit.





Voyez les tout récents modèles de machines à coudre SINGER* les préférées au monde depuis 100 ans.

CERCLES DE COUTURE SINGER

IL Y EN A UN TOUT PRÈS DE CHEZ-VOUS POUR VOUS SERVIR

* **NE VOUS MÉPRENEZ PAS.** La vente et l'entretien des produits SINGER se font exclusivement par l'entremise des propres magasins de la compagnie: les CERCLES DE COUTURE SINGER identifiés par le "S" rouge, marque de commerce, dans la vitrine, et inscrits dans votre annuaire téléphonique sous SINGER SEWING MACHINE COMPANY.

Les CERCLES DE COUTURE SINGER — échelonnés d'un océan à l'autre au Canada — sont toujours prêts à vous assurer, à domicile, le service SINGER, grâce à toute une série de camionnettes de service SINGER.

*Marque de commerce de THE SINGER MANUFACTURING COMPANY. Copyright E.-U. d'A., 1952, par THE SINGER MANUFACTURING COMPANY. Tous droits réservés pour tous les pays.

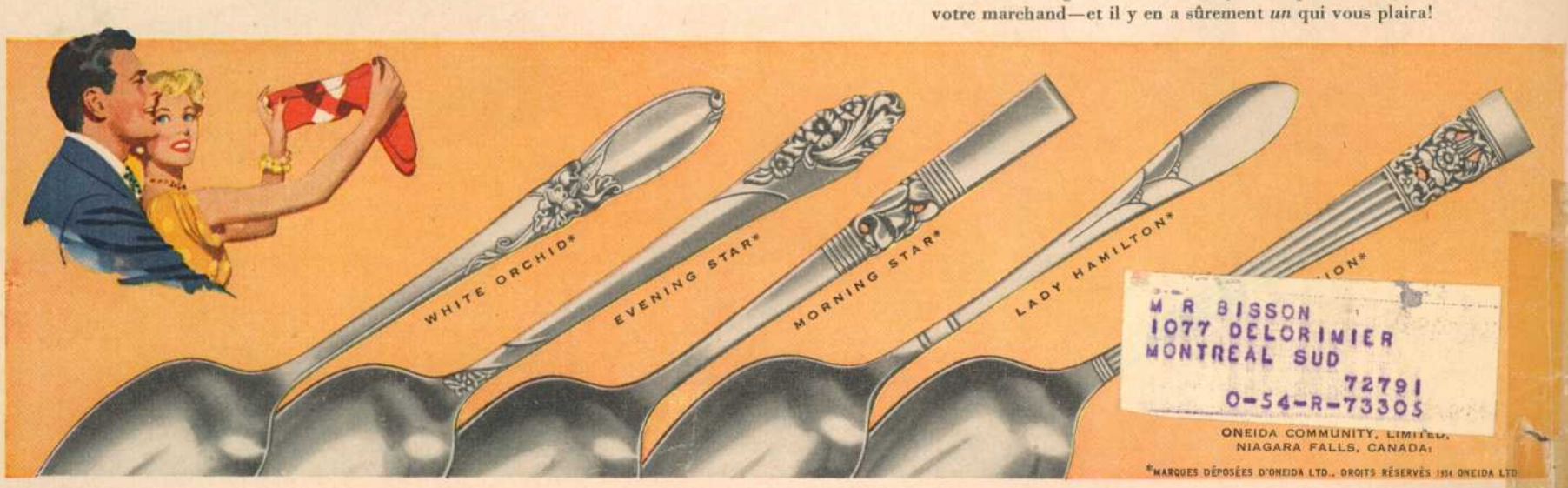


D'UN MOMENT À L'AUTRE ...ELLE VOUDRA COMMUNITY

Community

Ne dites rien, jeune homme! C'est une jeune fille assez difficile . . . et c'est peut-être la raison pour laquelle vous l'avez choisie, pour toujours! D'un moment à l'autre, vous vous dirigerez chez votre marchand! Il vous dira qu'elle est bien avisée de choisir Community . . . son poids impressionnant et sa beauté durable feront preuve de votre bon goût, sa Couche Supplémentaire d'argent pur durera plus longtemps que vous. Et, avec des services pour 8 à partir de $68.75, y compris un joli coffret anti-ternissure, il n'y a pas d'excuse pour ne pas commencer à vous procurer *toute* l'argenterie dont vous avez besoin . . . l'argenterie la plus belle de toutes . . . Community!

Note à la Maman: Si vos enfants ont ce qu'il leur faut, c'est peut-être le moment pour vous de choisir un service supplémentaire d'étincelante argenterie Community*. Cinq fameux modèles chez votre marchand—et il y en a sûrement *un* qui vous plaira!



M R BISSON
1077 DELORIMIER
MONTREAL SUD
72791
0-54-R-73305

ONEIDA COMMUNITY, LIMITED.
NIAGARA FALLS, CANADA.

*MARQUES DÉPOSÉES D'ONEIDA LTD., DROITS RÉSERVÉS 1954 ONEIDA LTD.